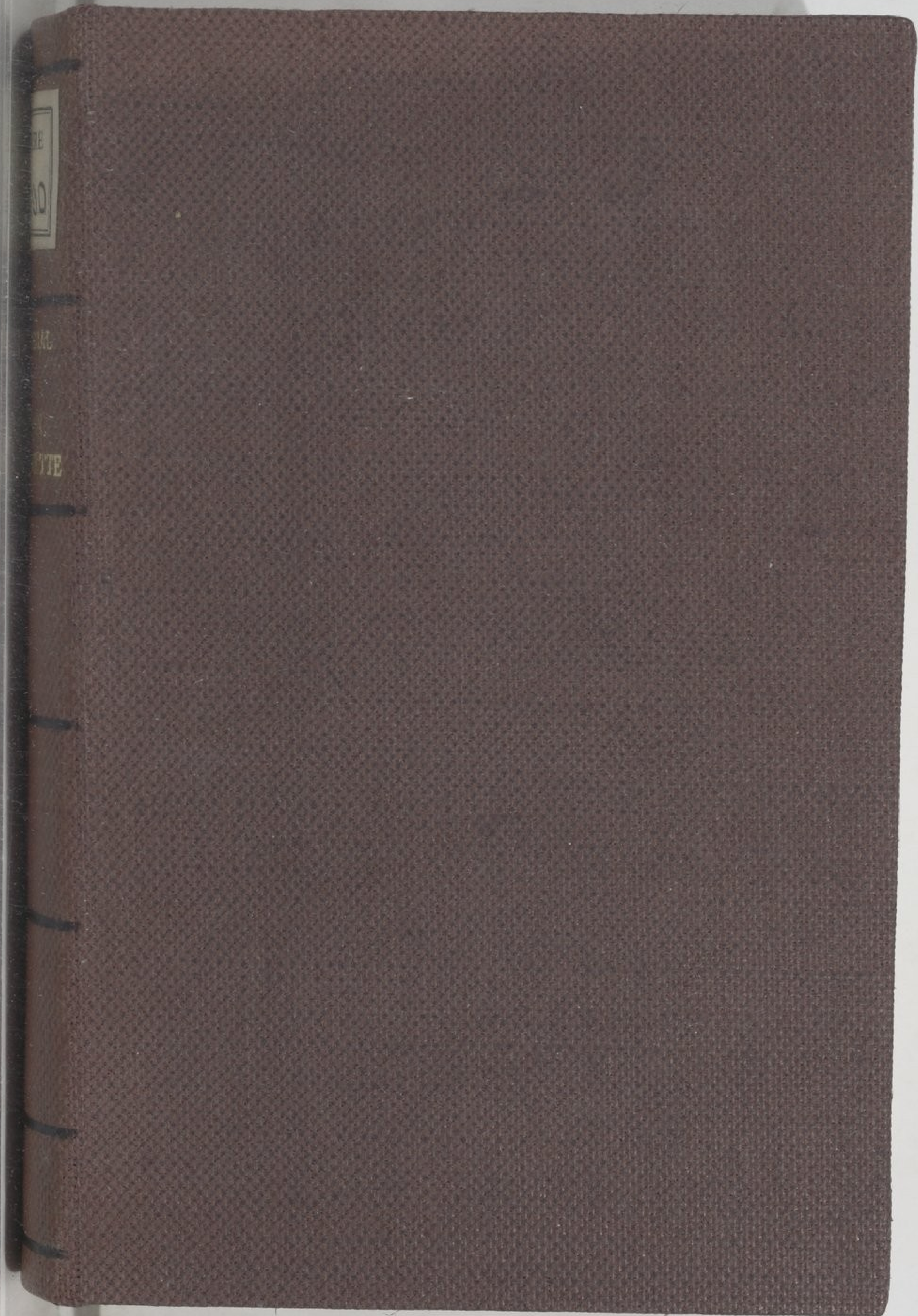
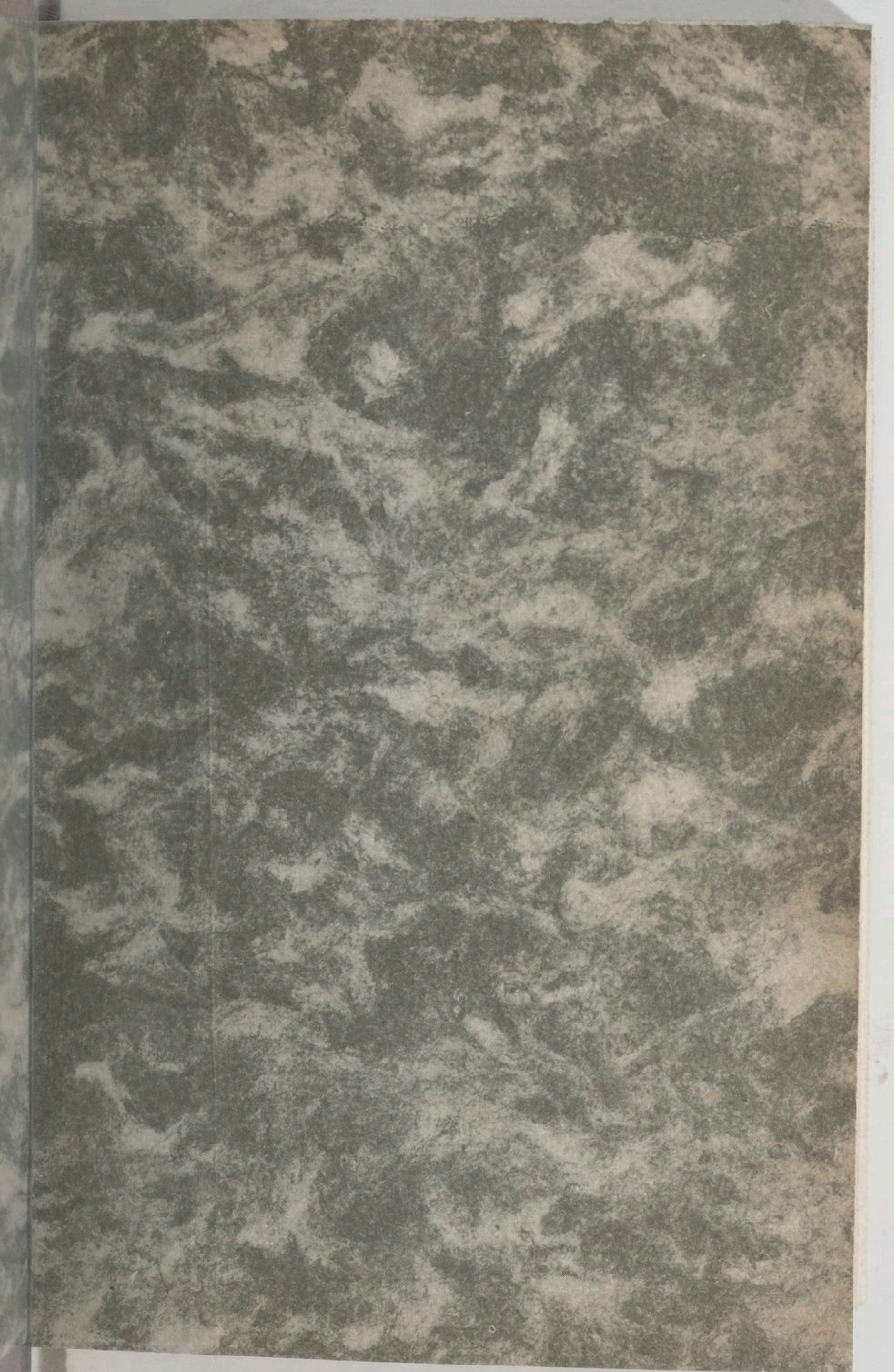
Le Parrain d'Antoinette. [Marguerite au prieuré. Les Deux laides. L'Erreur de Madeleine.] Par Marie Maréchal







FERRET 1981

LE PARRAIN

D'ANTOINETTE

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

BÉATRIX

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 francs.

L'INSTITUTRICE A BERLIN

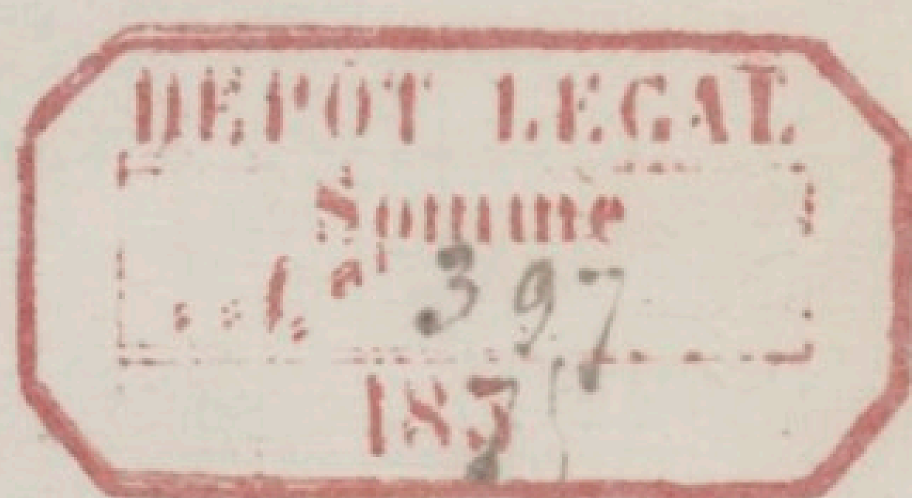
Un volume in-18 jésus. Prix : 3 francs.

3233. — Abbeville. Imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

LE PARRAIN

D'ANTOINETTE





PAR

MARIE MARECHAL



PARIS
LIBRAIRIE CH. BLÉRIOT, ÉDITEUR
55, QUAI DES AUGUSTINS, 55

1876

A MADAME EMMELINE RAYMOND

Directrice de *la Mode illustrée.*

MADAME,



Au temps incertain des semailles, votre précieux suffrage a été pour moi ce que la rosée d'en haut et le rayon fécond sont pour le sillon, où le laboureur jette ses espérances.

Voulez-vous me permettre, aujourd'hui, de vous offrir, à titre d'hommage profondément reconnaissant, cette première gerbe de la moisson.

MARIE MARECHAL.

LE PARRAIN D'ANTOINETTE

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

Genève, 17 août 1855.

HENRY D'AUVERGER A PHILIPPE LEYRAS.

« Comment se fait-il, m'écris-tu, que ta dernière « lettre soit timbrée de Rocamadieu ? Ce nom barbare « n'était pas marqué sur l'itinéraire que tu m'as laissé « en partant. J'ai beau chercher sur la carte, tout le « long du *Guide-Joanne*, et jusque dans le diction- « naire en trois volumes in-folio que tu connais, je ne « trouve pas le moindre Rocamadieu. Je t'avertis que « je flaire un secret là-dessous, et que j'exige une « confiance entière. »

« Voilà ce que tu as osé écrire à ton meilleur ami, pas plus tard que lundi dernier. J'ai copié le paragraphe

in extenso pour te le remettre sous les yeux ; mais puis-je rendre l'accent rébarbatif et soupçonneux qui se lit dans les zigzags plus enmêlés que jamais de ton hiéroglyphique écriture, et jusque dans les points d'interrogation qui semblent s'élancer pour me prendre à la gorge ?

« Et voilà encore comment les démarches les plus inoffensives, les plus innocentes, les plus régulières, les mieux intentionnées, se trouvent travesties et incriminées par la malveillance.

« Certes, ma justification pourrait tenir dans une phrase d'une douzaine de mots, mais je me garderai bien de procéder ainsi, et je te montrerai ce qu'il en coûte d'avoir affaire à un futur avocat.

« Donc, pour te punir de tes injurieux soupçons, je te condamne à entendre, par le menu, le récit de ma très-simple et très-véridique aventure. Ne t'en prends qu'à toi si ma modeste lettre hebdomadaire de quatre pages se trouve transformée en un interminable factum.

« Aussi bien, je ne sais que faire. Il pleut à verse depuis mon arrivée. Par les fenêtres de l'hôtel *du Lac* (Quelle dérision ! On me fait payer 5 fr. par jour ma chambre à une seule fenêtre, située au troisième étage, sous le prétexte fallacieux que cette unique fenêtre donne sur le lac), je ne vois rien autre chose que les hachures grisâtres de la pluie.

« J'ai beau me dire que je suis à Genève, la ville de

mes rêves, que cette pluie tombe du haut du ciel suisse, sur le sol de la confédération helvétique, cette pluie n'en est pas moins la pluie, c'est-à-dire quelque chose qui ne respecte rien, ni le voyageur qu'elle mouille jusqu'aux os, ni le paysage qu'elle couvre de brume, ni les montagnes qu'elle enveloppe d'un voile impénétrable, ni le bleu du lac et le bleu du Rhône, qui ressemblent en ce moment à n'importe quelle eau grise, la première mare et le premier ruisseau venu ! Fiez-vous donc à la description des *guides* enthousiastes : ondes transparentes, saphirs liquides, qu'êtes-vous devenus ? Et vous, nymphes charmantes, dont on me vantait les palais de pur cristal, à l'heure qu'il est, vous barbotez dans des flots limoneux, qui me font songer au macadam parisien, à certains jours de grandes averses.

« Donc la pluie tombe sans relâche depuis avant-hier matin, et je calcule, bien que je ne sois pas un fort calculateur :

« 1° Que la vue se paie trop cher en Suisse ;

« 2° Que dépenser 15 francs par jour, à la seule fin de s'ennuyer, c'est une folie de la part d'un étudiant en droit, qui vient de prendre sa première inscription.

« Mais je te vois d'ici, grillant d'impatience, et maudissant mon interminable préambule.

« Pauvre cher! Tu n'es pas au bout! As-tu donc oublié déjà que je possède au suprême degré l'art des

digressions, la spécialité des parenthèses, et ne devines-tu pas que j'en userai aujourd'hui pour te punir et pour me venger.

« Mais non ! Je serai bon prince !

« Des dieux que nous servons, connais la différence ;
« Les tiens t'ont commandé le.... *doute* et la....

« (Je ne trouve pas de rime ; *défiance* irait à la rigueur, mais cela ferait un pied de trop, et l'ombre de M. de Voltaire pourrait me chercher noise. Je passe donc, et je continue, en transformant la citation à mes risques et périls) :

« Le mien, quand ton soupçon ose encor m'effleurer,
« M'ordonne de te plaindre et de te pardonner. »

(Alzire, acte...., scène.....)

« Tu m'as laissé dans mon avant-dernière lettre quittant l'hôtel *de la Cloche* à Dijon, après avoir rempli consciencieusement mes devoirs de touriste, c'est-à-dire que j'avais fait le tour du parc à grandes enjambées, que j'avais bu deux ou trois gobelets d'une eau limpide à la fontaine de Jouvence, que j'avais jeté un coup d'œil sur les tombeaux découpés à jour des ducs de Bourgogne, et enfin, que j'avais fini par l'achat d'un pot de moutarde, de dimension colossale, destiné à mon oncle et tuteur, retour de Lyon.

« Tu sais sans doute que l'express avale en une bouchée la route de Dijon à Lyon.

« Je n'en étais donc encore qu'à l'exorde de mon discours lorsque la machine bruyante s'arrêta en gare de Perrache.

« Quel discours ? me diras-tu.

« Eh ! parbleu, ne te souviens-tu pas que j'allais à Lyon pour y faire la connaissance de mon cousin au cinquième degré, M. Antoine-Alexis-Robin de la Thibaudière, premier président de la Cour impériale, M. *le Premier*, comme on dit d'ordinaire.

« Or, je ne dois pas te céler que j'étais fort ému par avance.

« Juge donc ! Moi, pauvre avocat en herbe, infime aspirant à la magistrature debout, me trouver tout à coup en présence de cette redoutable majesté de la magistrature assise !

« On m'avait tant dit dans ma famille, chaque fois qu'il s'était agi de mes relations futures avec M. *le Premier,* « fais bien attention à ceci, fais bien attention à cela, conduis-toi de cette façon, et de cette autre encore, » que mon cousin au cinquième degré m'était toujours apparu environné d'un prestige redoutable.

« Plante la barbe de Gilles de Retz (celui que nous avons honoré dans notre enfance sous le nom de Barbe-Bleue) sur la grande figure d'un Molé, d'un d'Aguesseau, d'un Lamoignon, et tu n'auras pas encore atteint à la hauteur du personnage que mon imagination s'était créé de longue date.

« Il faut t'avouer que le titre de magistrat m'a toujours paru redoutable.

« La justice au bras long est une déesse pour laquelle je me sens moins d'amour que d'estime, et si j'avais suivi mes goûts, je t'aurais accompagné à Saint-Cyr, ou dans toute autre école où le Code n'a pas ses entrées.

« Mais comment faire ! Une si ancienne famille de robe ! Où les magistrats se succèdent de père en fils, et d'oncle à neveu, sans interruption depuis deux siècles.

« J'aurais été honni, conspué, et déshérité, cela va sans dire.

« Mon oncle paternel, conseiller à la Cour d'Angers, mon oncle maternel, procureur impérial à Rennes, mon oncle à la mode de Bretagne, conseiller à la Cour de cassation, mon cousin le substitut (j'en passe et des meilleurs), tous se seraient plu à me renier dans un chœur de malédictions.

« N'oublions pas en outre les portraits enfumés de mes aïeux, qui m'auraient poursuivi sans pitié de leurs regards sévères, jusqu'à la fin de mon existence ici-bas.

« Il y a entre autres une certaine présidente à mortier, Françoise-Vénérande de Gricourt, qu'il ne serait pas bon de contrarier, je crois.

« Elle a fort grand air dans son corps à baleine, et sa fraise empesée, et quand j'étais enfant, l'index de sa

main droite, qui me semblait toujours dirigé vers moi aux heures où ma conscience n'était pas tranquille, m'aurait fait rentrer sous terre.

« Donc, si je suis dans ma vocation, je n'en sais rien, mais on m'a tant saturé de la phrase suivante : « Tu ne peux prendre une autre route », que je l'ai prise à l'aveuglette, me fiant à la clairvoyance des yeux qui voient pour moi.

« En premier lieu, parmi ceux-là, il faut placer les yeux gris et les lunettes bleues de mon oncle et tuteur, président de chambre à la Cour de Paris.

« Une heure avant mon départ, il m'a fait appeler dans son cabinet, et là, m'a répété pour la dernière fois (c'était bien la vingtième depuis huit jours) que j'allais faire un pas important, un pas décisif pour le reste de ma carrière.

« Mon cousin au cinquième degré était tenu en estime toute particulière par Son Excellence le garde des sceaux, et il ne dépendait que de moi de faire mon chemin. De la conduite d'abord, pour mettre chaque chose à sa place, du travail ensuite, enfin l'amitié de M. de la Thibaudière, et mon avenir était assuré.

« Vous descendez, ajouta-t-il, en forme de péroraison, d'une saine et solide lignée. Depuis plus de deux siècles (hélas ! mon cher Philippe, que ces deux siècles pèsent lourdement sur mes dix-huit ans !) vos ancêtres ont été l'honneur de la magistrature fran-

çaise. Quels hommes ! Esprits laborieux, mœurs austères, caractères antiques, ne laissant arriver à eux des bruits du dehors rien de ce qui pouvait les troubler ou les séduire, ne connaissant dans cette immense ville de Paris que le chemin du palais (de justice)....»

« C'est superbe », dis-je, en interrompant la phrase de mon oncle, qui n'en était encore, paraît-il, qu'à la moitié de sa période.

« Mon oncle me regarda avec une surprise mêlée de mécontentement. L'adjectif ne lui plaisait pas sans doute, et puis je devais avoir l'air fort distrait.

« Hélas! oui, c'est superbe, mais, mon ami, qu'il y a des traditions de famille redoutables ! Les nôtres me sont un lourd fardeau, à moi qui ne me sens absolument rien d'antique dans le caractère, ni d'austère dans la personne. Enfin, le sort en est jeté !

« Mais écoute ! Je n'en ai pas encore tout à fait fini avec mon tuteur.

« Tenez, me dit-il, en me tendant un livre relié en vieille basane, et dont l'usure annonçait les nombreux et anciens services, prenez ceci pour la route, et ayez soin de me le rapporter. C'est ma lecture favorite. »

« Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

« Une fois en chemin de fer, j'eus la curiosité de regarder, et voici sur quoi je tombai. N'accuse pas le sort ! Mon oncle avait laissé le signet à ce terrible passage :

« La fonction de l'avocat est pénible, laborieuse, et suppose dans celui qui l'exerce un riche fonds et de grandes ressources. »

(Hum ! quel avertissement ! vas-tu dire. Je t'entends d'ici.)

« Il prononce de graves plaidoyers, devant des juges qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent. Il doit donc être toujours prêt sur la réplique. »

(Hum ! hum !)

« Il se délasse de longs discours par de plus longs écrits. »

(Hum ! hum ! hum ! Triple salve ! Je te le permets.)

« Avoue que ce portrait de l'avocat, tracé par la Bruyère, est du dernier engageant.

« Je me suis donc hâté de replonger la respectable basane au plus profond de mon sac de nuit, et je me suis borné à feuilleter le grand livre de la nature, qui se déroulait sous mes yeux, par la portière ouverte. Mon oncle peut être tranquille ; son la Bruyère lui reviendra intact, et sans la moindre corne.

« Mais pardon, j'oublie que je suis arrivé depuis longtemps, et que cette dernière digression a rompu le fil de mon récit au delà des bornes permises.

« Me voilà donc fort ému, et soulevant d'une main tremblante le lourd marteau de cuivre qui devait annoncer mon entrée à l'hôtel de la Thibaudière, hôtel

en Bellecour, s'il vous plaît, comme on dit dans la seconde ville de France.

« Le cœur me battait fort.

« Que doit donc éprouver le bois mort, grand Dieu, les coupables, veux-je dire, en présence de la justice, si le bois vert s'épouvante de cette sorte !

« L'hôtel de la Thibaudière n'a rien d'effrayant en lui-même, je me hâte de te le dire ; j'eus tout le loisir de le visiter de la cave au grenier, sous la direction du maître Jacques de céans, mon cousin se trouvant absent pour le reste de la journée.

« L'ameublement est d'un goût irréprochable, pas trop austère d'aspect, et même, par ci par là, quelques petites concessions au goût moderne.

« Ainsi, au milieu des portraits solennels, tous revêtus de la toge, au milieu des *présidentes* dans leurs sévères atours, une marine de Gudin, une toile microscopique de Meissonnier, un paysage de Corot, rêveuse solitude qui s'éveille un beau matin de printemps, parmi les vapeurs encore endormies.

« Et ce ne sont pas ceux-là les plus mal placés, je t'assure !

« Pour eux la franche lumière et l'éclat du beau jour. Les autres disparaissent à demi, entre les sombres tentures des rideaux et des portières.

« Quand je dis sombre, il ne s'agit que du grand salon et de la grande salle à manger, où se font les réceptions officielles. Pour le particulier, c'est une

autre affaire ; mon grave cousin est presque meublé comme un petit-maître, et dans la chambre que j'occupe chez lui, on foule aux pieds les houlettes de bergers et les chapeaux de bergères, reliés entre eux par des guirlandes de roses, sur un fond bleu comme l'azur du ciel.

« J'ai pris note de ces coûteuses élégances pour meubler mon *chez moi* de l'avenir.

« Mais combien faudra-t-il avoir de fois raison contre l'adversaire! Que de discours, de plaidoieries, de paroles en un mot, avant de faire sortir de chez le marchand ces *pouffs* de satin de Chine aux nuances brillantes, ces jardinières de vieux laque, ces potiches du Japon, remplies de plantes rares aux feuillages étranges, ces pendules rococo, ces glaces de Venise, et ces moelleux tapis, dont les riches fleurs semblent éclore sous vos pas.

« Je me hâte d'ajouter qu'après avoir fini ma visite minutieuse de l'hôtel, sous la conduite de mon cicerone Berrier, le valet de chambre et l'homme de confiance de mon cousin, j'ai pu me convaincre que les clefs sans rouille s'adaptaient merveilleusement à toutes les serrures, et qu'il n'y avait pas la moindre place pour le terrible cabinet aux sept femmes.

« Quant à Barbe-Bleue lui-même, j'avais découvert avant la fin du dîner que c'était le meilleur homme de la terre, rempli de bonhomie et de jovialité, en dépit de sa figure à grands pans, et de son nez plus qu'héroïque.

« D'un coup d'œil, il avait vu mon trouble au début.

« Ah ça, mon garçon, dit-il en me pinçant l'oreille assez fort, me prends-tu pour la tête de Méduse que tu restes-là comme pétrifié ? Avance donc, et donne-moi l'accolade. Tu verras que je ne suis pas si diable que noir. »

« Donc, au dessert, nous étions déjà les meilleurs amis du monde.

« Sous prétexte d'avoir mon avis sur ses vins, mais en réalité, j'imagine, pour me faire parler plus à l'aise, il me grisa tant soit peu.

« Ces vins des côtes du Rhône sont perfides au dernier point. Mais quel bouquet dans cette capiteuse liqueur ! Quels rayons de soleil mis en bouteilles !

« Désormais, pensai-je, en regagnant ma chambre, tout confus de mon bavardage, désormais, je saurai me tenir sur mes gardes.

« Mais le lendemain, au réveil, j'avais la tête libre et l'esprit dispos ; j'oubliai donc mon serment. Ne fallait-il pas examiner encore tel et tel coin de la cave, faire mon choix, dire mon goût ? Donc j'ai bu et causé, et ce vin délie si bien la langue, qu'à l'heure qu'il est, mon cousin en sait sur moi presque autant que tu en sais, et que j'en sais moi-même.

« Du reste c'est un causeur charmant, doué de cette gaieté particulière et originale que les Anglais ont baptisée du nom d'*humour*, mot que nous sommes

bien obligés de leur emprunter, puisqu'il n'a pas d'équivalent dans notre langue.

« Le soir nous jouons aux échecs. M. le Premier me trouve d'une jolie force. Ceci soit dit en passant, sans fausse modestie, et à l'adresse d'un partner de ta connaissance, qui profite traîtreusement de mes fréquentes distractions, pour me gagner de la façon la plus déloyale du monde.

« Cela s'allonge, n'est-ce pas ?

« Et l'histoire promise, dois-tu dire, et l'aventure ? Je n'en vois pas percer le moindre bout d'oreille ?

« Et ma vengeance ? te répondrai-je.

« Tu ne peux t'imaginer comme il est agréable de tenir sur le gril, de l'y tourner et retourner, un ami, un lecteur, à qui l'on a quelque raison d'en vouloir...

« Nous en étions donc au plus beau d'une partie.

« Après mille combinaisons savantes, j'en étais arrivé à tenir en échec la dernière dame de mon cousin, lorsque la porte du fumoir s'ouvrit tout à coup, et laissa passage à..... à l'aventure..... ou du moins à ses préludes.

« C'était une lettre arrivant en grande pompe sur un plateau d'argent, porté par Berrier, l'homme le plus solennel de la terre.

« Lettre, porteur, et plateau, cherchaient leur chemin au milieu des nuages de fumée bleuâtre, dont nos *londrès* fréquemment renouvelés nous enveloppaient d'une façon tout orientale.

« Naturellement la lettre était pour mon cousin.

« Mais en vain la plaça-t-il tout près de ses yeux, après avoir rompu l'enveloppe, et l'éloigna-t-il aussi loin que sa main put aller, en vain fit-il voyager dans tous les sens le petit candélabre à deux branches qui nous éclairait :

« C'est singulier, dit-il d'un ton contrarié. Ou ma vue baisse terriblement, ou cette écriture vaut les hiéroglyphes de M. Champollion.

— M. le Président n'a pas ses lunettes, il me semble, fit observer Berrier de son air de pince sans rire.

— C'est pourtant vrai, murmura M. le Premier, après avoir vivement porté la main au sillon profond creusé par les lunettes absentes ! Et tu ne me le disais pas, vilain garnement ! Voilà comment il se trouve que tu as pu mettre ma pauvre dame en échec ! Aussi je m'étonnais fort qu'un écolier comme toi... Mais puisque le problème est résolu à mon honneur, et que j'ai décidément perdu mes lunettes, tu vas pour ta pénitence me lire ceci à haute et intelligible voix. Mes oreilles sont comme mes yeux, je t'en préviens ; elles se font vieilles. Est-ce long au moins, cette lettre ?

— Oh non ! deux petites pages, pas plus.

— Eh bien! commence, je t'écoute.

— Mon cher parrain, » dis-je d'une voix formidable.

M. de la Thibaudière dressa l'oreille.

« Tiens, tiens, dit-il d'un air surpris, se serait-on passé de moi ? Mais continue, nous allons bien voir :

— Mon cher parrain, repris-je, je suis venue au monde il y a trois heures, à minuit précis, et je m'empresse de vous en faire part.

« Comme j'ai déjà très-bon cœur, je regrette d'avoir débuté dans la vie en faisant souffrir ma pauvre petite maman, mais il paraît que beaucoup d'autres enfants font bien pis encore.

« Papa est enchanté d'avoir une petite fille. Mes grand'mères et mon grand père disent tout bas (pour ne pas me donner d'orgueil) que je suis déjà charmante, pleine de grâce et d'intelligence ; ils ne se doutent guère que je ne perds pas un mot de leurs discours. — Ma tante Rosine est du même avis, avec la différence qu'elle le donne tout haut ; elle fait aussi bien.

« La cérémonie de mon baptême est fixée au lundi 9 ; on aurait bien voulu vous donner le choix du jour, mais cela a été impossible, à cause de ma marraine, qui ne serait pas libre après cette date.

« A bientôt donc, mon cher parrain, j'ai le plus grand désir de vous connaître, à cause de tout le bien que j'entends dire de vous ; de mon côté, je vous promets que vous trouverez toujours en moi une filleule reconnaissante, qui s'empressera, dès qu'elle aura l'âge de raison, de tenir les promesses de sagesse que vous allez faire pour elle sur les fonts baptismaux.

« Toute la famille me charge de vous offrir mille amitiés respectueuses, commission qui me fait le plus grand plaisir, mon cher parrain, et à laquelle

j'ajoute un baiser bien tendre de votre affectionnée filleule,

ANTOINETTE DELMAS. »

« Qu'est-ce que cela signifie, demandai-je? en retournant entre mes mains cette étrange épître, une fois la lecture faite.

— Cela signifie, mon cher garçon, que lundi prochain, 9 août, à onze heures du matin, je dois donner mon prénom d'Antoine, transformé pour la circonstance en celui d'Antoinette, à la jeune personne en question, et que je te prie de retarder ton départ jusque-là. Nous quitterons Lyon ensemble, toi pour reprendre ta course vers l'est, moi pour me diriger au couchant ; de cette façon, j'aurai moins de regrets de te voir partir. »

« J'acceptai de grand cœur ; l'hospitalité de M. le Premier est des plus agréables ; aussi fut-ce avec un vrai chagrin que je vis arriver la soirée du dimanche, et notre dernière partie d'échecs. (Je la perdis comme de coutume, toujours par suite de mes distractions.)

« Le lendemain, à quatre heures du matin, je dormais à poings fermés au fond de mon alcôve, lorsqu'on frappa violemment à ma porte.

« Qui est là, criai-je, déjà sept heures ! C'est impossible ! Il fait nuit noire. »

« Et je m'apprêtais à me retourner de l'autre côté, pour reprendre mon bienheureux somme, lorsqu'une

voix solennelle se fit entendre à travers les rideaux de mon alcôve, soigneusement fermés.

« Je ferai observer à Monsieur, disait la voix, qu'il lui serait bien difficile de constater l'éclat du jour, les volets de la fenêtre de Monsieur n'étant pas plus ouverts que ses rideaux. »

« En ce moment la mousseline vaporeuse qui m'enveloppait glissa doucement sur la tringle de l'alcôve, comme ces nuages légers qu'absorbe le soleil, les volets s'ouvrirent à deux battants, et une lueur blafarde arriva jusqu'à moi.

« L'éclat du jour ! Quelle dérision ! Ce Berrier est l'homme le plus désagréable de la terre avec ses discours ampoulés !

« Pourquoi pas l'aurore aux doigts de rose? Hélas! J'avais encore une si bonne provision de sommeil à épuiser.

« Comme le jour est bas ce matin ! » repris-je d'un ton de mauvaise humeur, qui n'altéra en rien la gravité imperturbable de mon réveille-matin .

« Il s'agissait bien de moi en vérité !

« M. le Premier, après avoir été tourmenté une partie de la nuit par les premières atteintes de son lumbago, (une variété de rhumatisme dont il souffre de temps à autre, et qui lui dure ordinairement une quinzaine de jours), venait de s'apercevoir qu'il lui serait absolument impossible de se mettre en route, et il faisait prier *Monsieur* (*Monsieur Moi*) de vouloir bien venir lui parler sans retard.

« Berrier ajouta, par pure condescendance, qu'il n'était encore que quatre heures du matin.

« Es-tu capable de me rendre un grand service? me demanda mon cousin, après avoir reçu mes compliments de condoléance.

— Dix si vous le voulez !

— Eh bien ! écoute, reprit-il, en se retournant avec peine sur son lit de douleur ; au lieu de prendre ton billet pour Genève, tu le prendras pour Rocamadieu.

— Rocamadieu, qu'est-ce que c'est que cela ?

— As-tu déjà oublié mon parrainage et ma filleule ?

— Ah ! pardon, j'y suis, mais j'avais cru jusqu'à présent que la cérémonie qui nécessite votre présence avait lieu à Saint-Étienne.

— Non ! Le chemin de fer ne va encore que jusqu'au chef-lieu, voilà pourquoi je n'avais parlé que de Saint-Étienne, mais une fois là, tu trouveras bien une correspondance, un véhicule quelconque, pour te mener, toi et ta cargaison de dragées. Sois tranquille, ces fragiles comestibles sont bien emballés. D'ailleurs, Berrier t'accompagnera jusqu'à la gare, fera enregistrer le ballot, tu n'auras aucun embarras à redouter.

— Je comprends enfin, dis-je avec empressement ; je porte les dragées à destination, j'offre vos excuses à la famille désolée, et je reprends le train du soir pour avoir de vos nouvelles avant que votre porte soit fermée. Quant à mon voyage à Genève......

— Malheureux, interrompit mon cousin en se redressant sur son lit par un mouvement d'indignation tragi-comique, qui lui fit oublier toute prudence, malheureux, répéta-t-il avec un gémissement de douleur, en retombant au plus vite sur ses oreillers, est-ce ainsi que tu me comprends ! Fameux service ! Et serait-il besoin de te déranger pour si peu ! Un télégramme à la famille et une caisse au chemin de fer auraient tout aussi bien fait mon affaire.

— C'est vrai, balbutiai-je un peu confus, sans savoir où il voulait en venir, mais alors......

— Serais-tu dénué à ce point d'intelligence que tu n'aies pas compris du premier coup qu'il s'agissait d'être parrain à ma place ?

— Moi, parrain ! m'écriai-je, avec un accent de désappointement tel qu'on ne pouvait s'y méprendre.

— Oui, toi, parbleu ! Qu'y a-t-il donc là de si épouvantable ? »

« En me posant cette question, les yeux dans les yeux, M. le Premier, avec son gilet de laine écarlate, et son foulard de tête cramoisi, me paraissait aussi majestueux que le jour où je l'avais entrevu revêtu de la toge et de la simarre. Je n'osai donc pas formuler un refus précis. Je hasardai seulement un timide : « Je ne saurai pas. »

« Tu ne sauras pas ! tu ne sauras pas ! Comme c'est difficile ! La belle affaire ! N'as-tu donc jamais été parrain ?

— Jamais de la vie, je vous le jure !

— Eh bien ! moi non plus ; je ne pourrai donc te renseigner ; mais tout le monde s'en tire, c'est de la dernière évidence. L'important c'est de se sentir décidé au fond du cœur à bien remplir les obligations que cette paternité spirituelle impose.

— Je vais devenir un père spirituel, m'écriai-je sottement, et de plus en plus effrayé ! »

M. le Premier haussa les épaules, ce qui lui arracha un magnifique *sapristi*, puis il reprit gravement :

« Encore un coup, il ne s'agit pas de toi, mais de moi, de moi seul, entends-tu bien. Tu me représentes purement et simplement, et tu ne seras pas plus parrain que n'est époux le représentant d'un roi ou d'un fils de roi, qui va épouser, au nom de son maître, une princesse inconnue.

— Du moment que je n'épouse pas, dis-je en riant, je suis votre homme, mais la marraine....

— La marraine est une charmante femme d'une trentaine d'années, à laquelle tu feras agréer d'abord mes regrets et mes excuses. Tu lui offriras ensuite, toujours en mon nom :

1° Un bouquet de violettes de Parme, arrivant en droite ligne de chez Alphonse Karr, et mesurant 1 mètre 90 de diamètre. Il vaut 70 francs ! Une vraie folie ! Mais on prétend que cela doit se faire ainsi ;

2° Un éventail de dentelle d'Angleterre à baguettes de nacre.

3° Enfin, la boîte à gants classique ; c'est un coffret d'ivoire assez curieusement travaillé, au sachet duquel j'ai fait attacher un médaillon d'émail noir avec le chiffre de la marraine en poussière de diamant.

— Précieuse poussière, dis-je, pour placer un mot au milieu de toutes ces magnificences qui m'éblouissaient.

— Cela s'appelle ainsi, reprit gravement M. le Premier. Le médaillon vient de chez Mellerio, boulevard des Italiens , les gants de chez Barrère, rue de la Paix, je te dis cela pour que tu sois renseigné à l'occasion.

— Et c'est tout ?

— Ah bien oui ! Il y a encore pour la jeune mère un bracelet du même Mellerio. On le dit superbe et du meilleur goût ; tiens, regarde, il est là sur la cheminée, dans un écrin grenat. A côté, dans le petit écrin de velours bleu, sont des boucles d'oreilles en perles fines pour ma filleule, pour *notre* filleule, veux-je dire.

— A son âge, m'écriai-je ! Déjà des boucles d'oreilles ! Quelle mutilation ! Infortuné baby !

— Calme-toi ! On ne les lui mettra que plus tard ! Que diable voulais-tu donc que je lui donne ? J'avais bien pensé à un poêlon en argent pour faire la bouillie, mais les gens compétents m'ont dit que la bouillie était préférable dans le cuivre ; c'est ce qui m'a rejeté vers les boucles d'oreilles. Maintenant, il me reste à te

dire qu'il faudra faire ouvrir avec précaution la boîte de fer blanc soudé ; elle renferme le fameux bouquet ; quant aux dragées (provenance Seugnot, successeur Delafolie) elles ne craignent rien, dans leur épaisse caisse de bois blanc. Ah ! pour finir, voici un petit rouleau de *jaunets* que tu auras à distribuer entre les gens d'église, les domestiques de la maison, la nourrice surtout. C'est un personnage fort important. Il s'agit de lui plaire, toujours par procuration.

— Mon cousin, murmurai-je, en repoussant la main qu'il me tendait, laissez-moi au moins le plaisir...

— De sortir 300 francs de ta bourse d'étudiant, me répondit-il, avec son ton de malicieuse bonhomie.

— Vous m'en direz tant, repris-je en prenant le rouleau, que je posai à côté des deux écrins et du coffret d'ivoire.

— Allons, voilà qui va bien ! Fais ta barbe. »

« Malicieux président ! Ignore-t-il, hélas ! que je ne possède même pas un rasoir ! »

— Mets ton habit noir, et pars vite pour que ces braves gens ne soient pas dans l'embarras.

— J'aurais bien aimé, dis-je, connaître un peu le personnel.

— C'est trop juste ! Le père est le neveu de mon meilleur ami. C'est un garçon fort intelligent qui,

malgré sa jeunesse (il n'a encore que trente-deux ans), se trouve ingénieur d'une compagnie minière d'origine récente, mais qui marche fort bien déjà. La mère, une digne jeune femme, compte à peine vingt-trois ou vingt-quatre ans; ajoute à cela je ne sais combien de grands pères et de grand'mères qui doivent raffoler de *notre* filleule, une certaine tante Rosine, que je n'ai pas le plaisir de connaître, et nous voilà, je crois, au bout de la *smalah.* »

« Tu t'imagines peut-être, trop innocent Philippe, que je vais te faire grâce du reste?

« Eh bien non! Tu avaleras le calice jusqu'à la lie, c'est-à-dire que tu m'accompagneras à la gare, et que tu t'enseveliras avec moi au fond d'un wagon poussiéreux... où je ne tardai pas à m'endormir du sommeil du juste.

« Mais il était écrit que je ne parviendrais pas ce jour-là à aller jusqu'au bout de mes rêves.

« Tout à coup un choc épouvantable: Patapouf! Des cris, des gémissements, des imprécations, un sens dessus dessous complet! Pour ma part, j'avais la tête en bas, et les pieds sur les épaules de mon voisin, qui, plus mal réveillé que moi encore, criait à tue-tête: « Au secours, au voleur, à l'assassin. »

« J'eus grand'peine à persuader à ce timide voyageur que j'étais l'être le plus inoffensif du monde, et que je me trouvais comme lui, victime d'un accident de chemin de fer.

« Ce n'est pas une raison pour essuyer vos bottines sur ma redingote, me dit-il d'un air rogue, et en se brossant alternativement de la main droite et de la main gauche, avec un tremblement convulsif. »

« Il était honteux d'avoir eu peur, et m'en voulait comme à la cause de son effroi momentané.

« Je réitérais mes excuses de l'air le plus aimable du monde, lorsque la portière s'ouvrit, et qu'on vint nous inviter à descendre.

« Une fois sur la voie, tout s'expliqua.

« Il paraît que, lancés à toute vapeur, nous avions rencontré un convoi de marchandises, à qui nous avions fait quelque mal, s'il fallait en juger par les débris de toutes sortes, dispersés de côté et d'autre.

« Par bonheur, ni morts ni blessés !

« Il fallut demander du secours en avant ou en arrière, je ne sais trop lequel des deux, déblayer la voie, faire revenir à elles une certaine quantité de voyageuses, tombées en pâmoison, puis repartir au plus vite pour regagner le temps perdu.

« C'est égal ! Une fois réinstallé en wagon, sans la moindre envie de dormir pour le coup, emporté à toute vapeur à l'encontre de mes rêves, tournant précisément le dos aux vallons de l'Helvétie, comme on dit dans le *Châlet*, j'en voulus un peu à l'audacieux lumbago qui s'était permis d'attaquer la magistrature inamovible, et qui me faisait parrain par la même occasion.

« Mais qui sait ?

« Un baptême est une fête », comme l'assure le chœur de la *Dame Blanche*.

« Tu vois que je connais à fond les *libretti* de nos opéras comiques.

« Georges Brown se trouva bien de son parrainage improvisé.

« Reporte-toi, pour l'arrivée du parrain d'occasion, au premier acte de la *Dame Blanche*.

« Dieu veuille qu'au dernier acte, je trouve un château comme celui des aïeux de Julien d'Avenel !

« Bref, nous étions en retard de deux bonnes heures lorsque le pesant véhicule qui, sous le nom de diligence, succède au rapide wagon, fit son entrée dans la petite ville de Rocamadieu.

« Tout le pays était en révolution.

« On m'attendait aux portes, sur la place, dans les rues et derrière les moindres fenêtres. Hommes, femmes, enfants, chacun était sur pied. Les mineurs, qui avaient congé ce jour-là en l'honneur du baptême, et qui comptaient sur un solide déjeuner, avec des dragées au dessert, promenaient sur la route leurs vêtements du dimanche, et leurs faces à peu près débarbouillées.

« Vive M. le parrain ! » criaient-ils à tout hasard.

« Pendant ce temps, je réclamais ma caisse de dragées, et mon bouquet dans sa boîte à conserves, je demandais la maison de M. l'ingénieur, où je me

voyais annoncé par une foule d'officieux, partis au grand galop, et je m'en allais dignement, au petit pas, avec un cortége de cyclopes, les plus audacieux de la bande.

« Je te fais grâce des exclamations, des désolations, des lamentations, qu'arracha mon récit d'arrivée, aussi bien que des remerciements dont on m'accabla, quand on apprit avec quel dévouement j'avais fait mes trente-cinq lieues, pour réparer le mal, autant qu'il était en moi.

« La marraine, qui arrivait des eaux de Vichy, et qui avait interrompu sa saison pour tenir *notre* filleule sur les fonts de baptême, se montra particulièrement reconnaissante envers ton serviteur. Le médaillon lui plut, le bouquet fut déclaré du dernier galant.

« Quant à la nourrice, elle m'embrassa sur les deux joues lorsque je vins à lui offrir un certain nombre de *jaunets* au nom du généreux parrain. Cette importante personne est une Bourguignonne de la plus belle venue : traits réguliers et fins, tournure majestueuse, comme ces belles paysannes de la campagne romaine que savait si bien peindre le pauvre Léopold Robert.

« Elle tient son poupon dans ses bras avec une dignité sans pareille. On croirait, à la voir, qu'il s'agit de l'héritière présomptive de la couronne, en admettant que la loi salique fût abrogée.

« Grand Dieu! Que d'illusions à l'égard de ce petit

être ! Tout le monde autour de moi s'émerveillait sur sa beauté.

« Regardez *notre* filleule, M. le Parrain, me dit la nourrice, en soulevant tout à coup le voile de dentelle qui l'enveloppait entièrement, et dites-moi si vous avez jamais vu une enfant de huit jours plus joliment tournée. »

« Le ton était sans réplique ; cette despotique personne porte les coques roses de son bonnet comme Minerve portait son casque.

« Je n'aurais donc osé ni la contredire, ni lui avouer que je voyais pour la première fois de ma vie une enfant de huit jours.

« Mais dans mon for intérieur, que de protestations ! Imagine-toi une petite figure grosse comme le poing, et avec cela, jaune et ridée comme une pomme de rainette à la fin de l'hiver, de petits yeux bouffis, qui ont l'air de chercher la lumière, à la façon des chats nouveau-nés, et de pauvres petites mains tremblantes et décharnées, que je craignais de casser en les regardant, tout cela dans un fouillis de rubans, de dentelles, de mousseline et de broderies, de quoi habiller une demi-douzaine d'enfants. Il ne lui manquerait plus que les fameuses boucles d'oreilles à cette petite créature couleur citron ! Et moi qui croyais qu'un baby était nécessairement blanc et rose ! Encore une illusion perdue !

« Ici se termine le chapitre premier de ma très-simple histoire.

« Le chapitre deux se passa dans la chapelle de l'hospice, où eurent lieu les cérémonies du baptême, cérémonies que je connais encore assez imparfaitement à l'heure qu'il est, tant j'étais ému du rôle que j'avais à remplir.

« Ne te moque pas de ma sensibilité, mais tout ce que j'avais entendu dire dans nos catéchismes sur ce premier des sacrements me revint à l'esprit.

« Ce petit être fragile, dont les faibles vagissements arrivent à peine jusqu'à mes oreilles, le voilà devenu enfant de Dieu, comblé de grâce et plein d'innocence.

« Son ange voit la face du Très-Haut, pensais-je en me répétant ces paroles de l'Écriture, et il me semblait que j'allais tout-à-coup lui voir pousser des ailes, qui l'emporteraient loin de la fange d'ici-bas............

« Est-ce la faute de mon imagination vagabonde, ou celle du maître d'école, qui s'escrimait à nous jouer sur l'orgue les réminiscences fort profanes du touchant opéra de *Lucie* ? Mais un instant, le croirais-tu , il m'a passé devant les yeux une tout autre vision.

« En me voyant ainsi devant l'autel, sur un prie-Dieu de velours rouge, que le hasard avait laissé vide, je me suis représenté le jour, fort lointain sans doute, où je viendrais ainsi, en la présence de Dieu, jurer *fidélité* et *protection* à une timide créature, qui me jurerait à son tour *amour* et *obéissance*.

« Involontairement, je me retournai vers le prie-Dieu

jumeau, comme pour y chercher ma fiancée sous son voile de vestale.

« Le prie-Dieu était occupé ; un grand voile flottait jusqu'à terre. . . . .

« Ce n'était que ma filleule, hélas ! pauvre petit être entré d'hier seulement dans la vie, et qui en devine déjà les souffrances, si j'en juge par ses pleurs et ses cris, son seul langage.

« Mais voilà que je vais tomber dans le lieu commun. Il m'attend en ce chapitre de quelque côté que je me tourne. Il faut être aussi naïf, aussi frais sorti de sa coquille que je le suis, pour trouver matière à digressions, dans une chose qui se répète tous les jours, sous les yeux de chacun.

« Tu me permettras cependant de te faire une dernière remarque ; notre petite baptisée, qui avait poussé des cris horribles, pendant que le prêtre lui versait l'eau sainte sur la tête, parut goûter avec un certain plaisir le sel de la sagesse, déposé entre ses lèvres. Elle tournait et retournait sa petite langue d'un air de bon augure pour l'avenir.

« L'avenir !... Que sera-t-elle, dans vingt ans d'ici, cette petite créature, au nom de qui je viens de renoncer solennellement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ? Vierge sage ou vierge folle, jeune mondaine au bal, ou bien ange de la Charité au chevet des mourants ?

« Ris encore de moi, si tu l'oses, mais il m'a semblé alors que j'entrais pour quelque chose dans la des-

tinée de cette innocente, et avant de quitter l'église, j'adressai une vraie prière pour elle au Dieu des petits enfants.

« Je ne te parlerai pas du déjeuner, où ma filleule apparut un instant, comme surtout de table, dans un nuage de tulle garni de roses blanches.

« Ne crains rien; sous ce nuage il y avait une corbeille.

« La petite héroïne de la fête fit d'abord bonne contenance ; elle dormait à poings fermés, mais le bruit des *toasts* qu'on portait en son honneur ne tarda pas à l'éveiller ; elle s'agita, pleura, gémit, tant et si bien que j'ignore ce qui serait advenu au dessert, si la nourrice n'était venue enlever au plus vite la nuageuse corbeille.

« On la remplaça par un surtout de fleurs ; quant au baby, il se consola, je l'imagine, avec son intarissable fontaine de lait, car on ne l'entendit plus.

« Est-ce fini, enfin ? me diras-tu.

— Attends encore un peu. »

« Après le déjeuner, il fallut assister à l'exhibition de la layette, cadeau de la marraine. Une vraie marraine des contes de fée ! Que de cartons, de boîtes, de caisses à ouvrir, que de paquets à déficeler ! Que de faveurs roses ! Il y avait là assez de béguins et de brassières pour habiller tous les nouveau-nés de la province.

« Comme ces dames voulaient tout admirer par le menu, et que cela n'en finissait pas, je m'en fus au

salon, pour échapper aux explications les plus techniques sur les points à jour, les ruchés et les *chicorées*.

« Par quel hasard, par quelle flatterie du sort, devrais-je dire, le piano se trouvait-il ouvert avec la *sonate pathétique*, installée sur le pupitre ?

« Tu sais si j'aime cet immortel *Adagio*.

« Je ne pus y tenir, et mettant la pédale sourde, pour ne pas être entendu des amateurs de layettes, je commençai avec respect, avec amour, avec adoration, les premières mesures.

« Mais ma filleule qui n'a pas encore le goût fort éclairé, se mit à pousser des cris si aigus, si désolés que je craignis d'attirer sur mon chétif individu toutes les foudres de la superbe nourrice ; alors, par des transitions habiles, pour ne pas avouer ma défaite et celle du sublime maître, j'en vins à *Dodo, l'enfant Do*, simple langage que Marie-Antoinette comprit beaucoup mieux.

Au fait, je ne t'avais pas encore dit le nom de ma filleule. Elle en possède autant qu'une infante d'Espagne : Marie-Antoinette, Claire, Louise, Thérèse, Frédérique, Cécile, etc., etc. ; j'en passe, et des meilleurs, mais ma mémoire se déclare vaincue en présence d'une pareille liste.

« Voilà ce que c'est que d'avoir tant de parents, grands et petits !

« Sans compter qu'au dernier moment, par politesse envers le parrain inattendu, l'infortunée petite s'est

encore vue enrichie d'une nouvelle appellation : Henriette, du nom de Henry, ton ami fidèle.

« Ces derniers mots pouvant servir de signature, je m'arrête là en te disant adieu.

P.-S. — Je rouvre ma lettre.

« Mon pauvre Henry, je suis vraiment désolé de vous faire manquer une si intéressante excursion, m'avait dit mon cousin au moment de la séparation ; mais qui sait ? En vous privant d'un plaisir, je vous sauve peut-être la vie. »

« Mon cousin ne se savait pas prophète à ce point ; je lui avais raconté qu'à table d'hôte j'avais projeté une suite d'excursions avec deux jeunes Américains ; nous avions pris jour pour faire ensemble l'ascension du mont Blanc. Ce devait être précisément le surlendemain du baptême.

« Eh bien ! mon ami, je viens d'ouvrir le journal, et qu'y ai-je lu ?

« Le 11 août, deux jeunes Américains et un Français, conduits par les meilleurs guides de Chamouny, ont été surpris dans le corridor supérieur, non loin du dôme du mont Blanc, par une effroyable bourrasque. En dépit des conseils de leurs guides, les audacieux ont voulu continuer l'aventure ; tous trois ont roulé dans le précipice avec les deux guides. Sur ces cinq personnes, trois ont péri d'une mort affreuse ; le guide Claude Ballat est blessé dangereusement. Seul, Amonay, le second guide, en sera quitte pour quelques jours de repos. »

« Comprends-tu ? Le 11 août, surlendemain du baptême ! Et le baptême m'a empêché de me trouver au rendez-vous désigné ! Qu'on dise après cela qu'il n'y a pas de hasards providentiels, si ces deux mots, si loin l'un de l'autre par la signification, peuvent s'allier dans la pensée !

« Enfin, mon cher ami, avouons, qu'après Dieu, je dois une fameuse chandelle à ma filleule Marie-Antoinette. »

DEUXIÈME PARTIE

---

2 septembre 1875.

HENRY D'AUVERGER A PHILIPPE LEYRAS.

« Ma lettre te parviendra encore cette fois avec un retard de quelques jours, mon cher ami.

« Je ne sais vraiment quel guignon me poursuit, pour me faire arriver sans cesse à un résultat si déplorable, avec la meilleure volonté du monde.

« Il est de fait que Dame Exactitude n'est pas ma patronne, cette exactitude militaire, incarnée en toi à un si haut point que lorsque, la veille d'une grande manœuvre, tu te dis : « Je veux me réveiller demain à quatre heures cinquante-cinq », tu peux compter sûrement que tes yeux s'ouvriront à la lumière du jour, au moment même où ton invariable chronomètre marquera cinq heures moins cinq, pas une minute de plus, pas une minute de moins.

« Heureusement qu'il n'a pas été dit des avocats cette phrase célèbre : « L'exactitude est la politesse des..... rois », et je puis me livrer à mon penchant pour la flânerie, sans qu'il m'en coûte de paraître incivil. Mais venons au récit. La transition se fera d'elle-même comme tu vas voir.

« La voiture qui fait le service très-irrégulier entre Longchambon et Rocamadieu était partie depuis une heure lorsque je me présentai à l'auberge du *Sabot d'or*, siége des messageries du pays.

« Premier contretemps pour commencer !

« Est-ce un avertissement du ciel ? — Un Romain serait retourné sur ses pas ! — Moi j'ai dit au contraire *Go ahead*, en enfourchant ma monture, une rosse, un vrai cheval de fiacre, sur lequel je devais faire pitoyable figure.

« Mais puisque je n'ai pu trouver mieux ! Puisque la diligence était partie! Puisque surtout je ne voulais pas me condamner au supplice de passer vingt-quatre mortelles heures à l'auberge du *Sabot d'or*, où l'on m'a régalé d'une omelette au lard rance, d'un poulet étique, et d'une piquette du crû qui fait grincer les dents.

« Donc, en route !

« Pour être vrai, cette promenade de cinq heures, à travers la campagne dépouillée, ne me sembla pas désagréable. Ce soleil voilé, ce ciel doux et mélancolique, ces feuilles jaunies qui tombaient une à une, toutes ces choses me remuaient le cœur.

« Tout à coup.....

« Ne va pas croire au moins que mon cheval se soit emporté, ni même qu'un Fra-Diavolo quelconque m'ait demandé à brûle-pourpoint la bourse ou la vie.

« Non, simplement un coup de vent incivil qui m'enlève mon chapeau (dont j'avais négligé de passer la jugulaire sous le menton) au plus beau de mes attendrissements poétiques. Un écuyer de Franconi ne s'arrêterait pas pour si peu ; du bout de son stick il aurait vite fait d'embrocher le fuyard. — Mais je ne suis pas un écuyer !

« Mon professeur d'équitation, fixé de longue date sur mes faibles moyens, s'est borné à m'apprendre le strict nécessaire.

« Donc, je descends de cheval pour courir pédestrement après mon couvre-chef : un panama tout neuf, qui se prélassait comme le premier venu dans la poussière de la route ! Je mets la main sur lui. Ah bien oui ! Il s'envole comme l'oiseau à qui l'enfant cherche à mettre un grain de sel sur la queue pour l'attraper. Le voici à dix pas, puis à vingt, puis à trente, procécédant par élans fantaisistes, par bonds irréguliers.

« C'était drôle à voir, je t'assure! Le chapeau d'abord, qui s'arrêtait un instant comme pour mieux me narguer, et repartait de plus belle, ton ami ensuite, arpentant le terrain de toute la longueur de ses grandes enjambées, et finissant enfin par gagner la partie, au fond d'un fossé vaseux où le coureur avait été s'échouer.

« Je laissai mon cheval au vert quelques minutes, pour me donner le temps de me reposer, et de nettoyer mon chapeau.

« C'était rustique et pittoresque au possible cette halte !

« Une petite gardeuse d'oies, ou de dindons (j'ai omis de signaler sur mes notes si j'avais eu affaire à des palmipèdes ou à des gallinacées), me regardait d'une façon stupide. Les bêtes gloussaient après moi d'un air de moquerie plus intelligent, tandis que, sur la route, une vache tirée par une vieille paysanne la suivait comme à regret, et s'arrêtait de temps à autre, de toute la longueur de la corde, pour me jeter un regard mélancolique, et donner un coup de langue à l'herbe du chemin.

« Et les feuilles tombaient toujours ! »

« Refrain de chanson qui montait à mes lèvres, et que je ne pouvais m'empêcher de fredonner au grand ébahissement de la petite dindonnière.

« Oui, les feuilles tombaient, non plus une à une, ou deux à deux, comme pour une promenade sentimentale dans l'espace, mais nombreuses, pressées, tourbillonnantes, agitées, et secouées par le vent qui les sollicite.

« Pauvres danseuses! Arrivées à terre après mille tourbillons, et se croyant au repos, comme des valseuses fatiguées, elles se voient soulevées de nouveau, et repartent en un essaim bondissant.

« Danse funèbre! Derniers jeux après lesquels il leur faudra mourir !

« Te souviens-tu de cette jolie romance de Faure, que nous lui avons entendu chanter à la soirée de contrat de mademoiselle d'Aiglemont :

« Le vent d'automne passe,
« Emportant à la fois
« Les oiseaux dans l'espace,
« Les feuilles dans les bois.
« Jours tièdes, brises molles,
« Pour longtemps sont chassés !
« Valsez comme des folles,
« Pauvres feuilles, valsez !

« Avec quel accent pénétrant, quelle suave douceur, ce roi des barytons modulait le refrain !

« Et puis le second couplet ! Comme je le trouvai bien en situation !

« Sur les marges des routes,
« Au midi comme au nord,
« Voyez-les valser toutes,
« Cette valse des morts !
« Le vent qui les invite
« Jamais n'en trouve assez,
« Tournez, tournez plus vite,
« Pauvres feuilles, valsez !

« Voyageur fatigué, assis pour un instant sur la *marge* du chemin, je me redisais à moi-même ce chant mélancolique et doux.

« C'était Faure que je croyais entendre, mais hélas !

ce n'était pas lui que je faisais entendre à ma petite dindonnière.

« Heureusement que n'ayant jamais été à l'Opéra, elle ne pouvait faire de comparaison désobligeante pour mon maigre *ténor!* Elle écoutait des deux oreilles, bouche béante, les yeux grands ouverts ; son tricot était retombé sur ses genoux, et ses mains oisives se joignaient comme pour la prière.

« Aussi bien, c'était du latin pour elle, cette vague poésie qui ne saurait pénétrer que dans un cœur civilisé. Les primitifs ne cherchent pas ainsi midi à quatorze heures ; ils ne connaissent rien à la *Valse des feuilles*. Celles qui tombent vont au fumier ; elles peuvent encore servir de litière à l'écurie, ou bien de couvertures pour les plantes délicates qui redoutent l'hiver, mais voilà tout !

« Décidément le troisième couplet allait être de l'hébreu pour mon auditoire :

« Oui, toute feuille tombe,
« Ormeau, chêne ou tilleul;
« Tout homme est à la tombe,
« L'enfant comme l'aïeul.
« Les rêves de ce monde
« Sont bientôt effacés.
« Poursuivez votre ronde,
« Pauvres feuilles, valsez !

« Valsez les rêves, les projets et les désirs !

« Valsez, espérances printanières, illusions enivrantes de la jeunesse !

« Valsez ! Le vent d'automne vous emporte tous et toutes ! Il dépouille l'arbre refroidi, et le voilà seul, sans séve et sans parure, en présence de l'hiver qui vient !

« Pardonne-moi, mon ami ! Est-ce ma faute si, dans cette halte d'une demi-heure, j'ai pensé tout ce qu'a dû penser l'escadron des poètes élégiaques, tout ce qui s'est dit à ce sujet avant et après Millevoye, Hugo et Lamartine !

« Ces feuilles qui tombent, ne sont-ce pas nos belles années, parties une à une, nos joies, nos derniers espoirs, envolés pour ne plus revenir ?

« Sur le bord de cette route solitaire, tout près d'arriver au terme de mon voyage, je me suis demandé si je ne rebrousserais pas chemin.

« A quoi bon poursuivre? Retrouverai-je les illusions perdues ? Hélas! elles jonchent derrière moi les nombreux sentiers que j'ai parcourus à la recherche du bonheur, tandis que devant, la route me semble vide.

« Qu'irai-je chercher ? Le dernier mot de chaque chose n'est-il pas : Vanité des vanités, comme le disait ce grand désabusé des saints livres, qui avait joui cependant de tous les meilleurs dons de Dieu ici-bas.

« T'en souviens-tu? Il y a vingt ans bientôt, quand je parcourais en étudiant modeste cette même route d'aujourd'hui, comme un Gil-Blas, en quête d'aventures, que de chimères entrevues, d'espérances caressées, d'aspirations que tu connaissais aussi bien

que moi, car dans le passé, comme dans le présent, je ne t'ai jamais fait grâce de rien.

« Je voulais la gloire ! — Elle est venue ! — Si l'on appelle gloire, entendre pendant quelques années répéter son nom par la renommée aux cent bouches, le lire dans tous les journaux, le savoir discuté par les uns et les autres, et ne pouvoir entrer dans un salon sans que votre voisin de droite, s'il a l'heur de vous connaître, s'empresse de vous montrer à son voisin de gauche, comme une bête curieuse, en lui murmurant à l'oreille : « Voilà M. un tel, » et si ce voisin est un étranger : « M. un tel, notre célèbre avocat.! »

« Je voulais la fortune! — Elle est venue, hélas! bien plus vite que je ne la souhaitais, par la mort de cet excellent président.

« Mais le bonheur dans tout cela, où est-il ?

« La vérité est que je n'ai que trente-huit ans, et que je me sens blasé, ennuyeux, saturé, vieux comme Hérode !

« Marie toi, m'as-tu dit. La solitude te pèse ! »

« Mais je n'ai pas rencontré ! — Après cela, il y a la ressource des annonces au *Figaro* :

« M. X, possesseur d'un physique agréable et d'une jolie fortune, avocat de son métier, désire rencontrer les mêmes avantages, etc., etc. »

« Pardon, l'annonce serait à revoir, à cause de l'*avocat* qui fait amphibologie à la fin de la phrase. Ma femme ne peut pas évidemment appartenir au

barreau. Et puis un ménage de deux avocats ! Quelle union discordante !

« Donc, j'écarte la question de mariage.

« Fais de la politique, alors, as-tu continué. Voilà une passion qui dure chez les ambitieux, et tu dois être ambitieux ; du moins il faut tâcher de le devenir. Un avocat député ! Cela mène à tout aujourd'hui ! Précisément l'honorable M. F. D. vient de mourir ; excellente occasion pour te présenter dans un pays où ton succès d'il y a trois ans n'a pu être encore oublié. Décidément, mon cher, tu es né coiffé, et cette fois encore, comme après le procès célèbre où l'on voulait te porter en triomphe, pour avoir démontré si victorieusement l'innocence de l'accusé, tu pourras m'écrire : *Veni, vidi, vici.* »

« J'ai eu la patience de te laisser aller jusqu'au bout, et je ne t'ai opposé pour objection que ces simples paroles :

« Oui ! mais après !

— Oh ! après ! Tu m'en demandes trop long ! Fie-toi au pilote qui tient le gouvernail. — Les uns l'appellent le *hasard*, les autres (et nous sommes encore de ceux-là) l'appellent la Providence... »

« Enfin, pour conclure, je t'écoute.... je m'embarque..,. je suis embarqué (à cheval sur la rosse que tu connais depuis la page précédente) et pour le moment, naufragé, ou plutôt démonté au bord d'un fossé où chantent les grenouilles.

« Ce diable de cheval que j'accusais de n'être pas un hippogriffe est tout au moins Pégase, pour m'avoir ainsi emporté pendant de trop longues pages dans les régions de la poésie la plus échevelée.

« Un poète avocat, ou un avocat poète! Quel singulier assemblage de mots !

« Que veux-tu ? Je suis tout à mes heures, poète, musicien, flâneur, tout, excepté écuyer. Quand je songe qu'il va me falloir enfourcher de nouveau ma monture, mon corps tremble, comme disait je ne sais plus quel preux, au moment d'entrer dans sa cuirasse, mon corps tremble des périls où mon courage va le porter.

« Oui, entre mes jambes, le cheval le plus doux devient subitement rétif; il lui prend de furieuses envies de me jeter par-dessus ses oreilles, et nous finissons généralement par nous mettre d'accord sur ce seul point : c'est-à-dire que je cède, et qu'après m'avoir vu exécuter le saut demandé, l'animal satisfait s'arrête de lui-même, et attend patiemment que je le conduise par la bride à destination.

« Cela peut-il s'appeler monter à cheval, que d'être démonté régulièrement avant la fin de la première heure?

« Moque-toi de moi, brillant ami, qui réalises presque le mythe du centaure, mais n'est pas centaure qui veut; on ne peut, je crois, demander raisonnablement à un avocat les aptitudes d'un premier écuyer de Saumur. »

DU MÊME AU MÊME.

« Me voici installé depuis hier au *Cadran bleu*, la meilleure auberge de Rocamadieu. — C'est autre chose que le *Sabot d'or*, je t'en réponds. Quel beurre ! quel laitage !

« Je n'ai pu m'empêcher d'en faire compliment à mon hôtesse, une matrone des plus vénérables, et des plus avenantes à la fois, qui exerce sa profession comme un sacerdoce. Elle est veuve, mais le défunt ne paraît pas faire faute, car tout marche à souhait chez elle.

« Quant à notre lait, Monsieur, me dit-elle, je peux recevoir vos compliments sans les voler, Dieu merci ! Nous avons deux laitières comme on n'en trouverait pas à vingt lieues à la ronde ; deux petites bretonnes qui ne paient pas de mine. Mais quelle crème ! Quel parfum ! C'est mademoiselle Antoinette qui nous les a fait venir des Côtes-du-Nord, par un de ses parents qui a des propriétés là-bas ; Monsieur sait bien que la Bretagne est le pays du bon beurre.

— Sans aucun doute, dis-je, et j'ajoutai, pour ne pas être en reste : en revanche vous pourriez en remontrer à la Bretagne sur le chapitre de la propreté. »

« Il est certain, mon ami, que je ne m'attendais pas à rencontrer pareille chose sur un terrain minier ; les maisons, dont la plupart sont neuves, ressemblent à

de véritables cottages, entourés de ces petits jardinets anglais, qui n'ont pas leurs pareils au monde.

« En dépit de cette poussière impalpable du charbon, qui souille tout ce qu'elle touche, et s'insinue traîtreusement par les plus petites ouvertures, ces braves gens ont su se ménager comme une fête pour les yeux, dans le petit enclos plein d'arbustes et de fleurs, dont ils ont entouré leur maisonnette. Sur les fenêtres des plus humbles demeures, des oiseaux en cage, des capucines et des volubilis montant fraternellement après un treillis de cordages, et partout des rideaux blancs !

« Comme je manifestais mon étonnement de ce confortable si rare dans nos villages de France, l'hôtesse m'arrêta d'un mot.

« Oh ! Monsieur, ce n'est comme cela chez nous que depuis quelques années ! Au retour d'un voyage que fit mademoiselle Antoinette en Angleterre, on a établi par ses ordres un lavoir où l'on fournit l'eau chaude, le savon, le bleu, l'eau de javelle, tout ce qu'il faut enfin à celles qui le demandent. De plus, on décerne une récompense chaque année aux plus assidues.

— Un prix de propreté, alors, dis-je en riant.

— Précisément, Monsieur, sauf qu'on ne lui décerne pas ce nom, pour ne pas humilier celles qui n'obtiennent rien. Mais les prix sont fort recherchés, je vous assure ; il y a des draps de lit, des couvertures, des objets de ménage, et jusqu'à des petites layettes faites

par les propres mains de mademoiselle Antoinette. Ah ! c'est là une bonne idée ! On ne peut s'empêcher d'en convenir ! »

« Je convins avec empressement de tout ce que voulut madame Grenou.

« C'est comme les bains, reprit-elle, encouragée par mes signes de tête approbatifs, nos mineurs y vont le dimanche, et cela fait le plus grand bien à leur santé, sans compter que c'est autant de pris sur le cabaret.

— Toute hôtelière que vous êtes, madame Grenou, repris-je, je vois que vous ne poussez pas à la consommation.

— Oh ! mon Dieu, non, Monsieur. Dans ce pays, voyez-vous, si on veut se faire bien venir de mademoiselle Antoinette, il faut consommer plus d'eau que de vin. Elle dit là-dessus de si bonnes choses que c'est plaisir de l'entendre.

— Mademoiselle Antoinette a l'œil à tout, à ce que je vois. Hygiène, propreté, constructions, aménagements intérieurs, etc., etc. Mais qu'est-ce donc que mademoiselle Antoinette ? »

« Mon hôtesse me regarda d'un œil stupéfait :

« Monsieur ne connaît pas mademoiselle Antoinette, de la Direction, dit-elle, en posant ses poings fermés sur ses hanches ?

« Et elle me contempla avec une curiosité un peu méprisante, et assez mal dissimulée.

« Mon Dieu non, j'ai le malheur de ne pas connaître cette estimable personne. La sœur du directeur, sans doute, ou sa tante, ou sa cousine à la mode de Bretagne! Il n'y a que ces vieilles filles pour avoir des idées pareilles, mais cette fois l'idée est bonne, comme dit madame Grenou.

« Demain, je revêtirai mon habit noir le plus sérieux, ma cravate blanche la plus formaliste, et j'irai à la Direction poser ma candidature. Ce n'est pas une mince affaire. Trois mille voix d'un coup, si je peux les enlever, et si réellement ces trois mille fractions du suffrage universel votent comme un seul homme, ainsi qu'on me l'a assuré.

« Il s'agira de ne pas faire fausse route dès l'abord, et de plaire à mademoiselle Antoinette, qui m'a l'air d'être la grande patronne du pays. Je crois bien que cela me sera difficile, car la sympathie commande la sympathie, et je ne me sens aucun attrait pour cette Minerve en jupons.

« Veux-tu parier que je te la dessinerais d'avance aux trois crayons : nez rouge, cheveux couleur filasse, et en toute saison, un chapeau de paille noir avec un voile de crêpe marron ; pour le reste, démarche d'institutrice anglaise, langage de quakeresse, moins l'originalité exotique, voilà le portrait tracé. Demain je te dirai sincèrement si j'avais vu juste, car c'est demain que je commence. *Alea jacta est* !

« Plus j'avance, et plus je m'applaudis d'avoir suivi

tes conseils. Qu'aurais-je gagné à m'éterniser comme avocat? On mène à bonne fin deux ou trois procès avec plus ou moins de talent, on se fait un nom, on est acclamé, célébré, chanté sur tous les tons, et puis le public se lasse de vous entendre appeler juste. Il devient difficile, exigeant, sans miséricorde pour les renommées vieillissantes.

« En politique, au moins, je serai un *nouveau*, ce qui est une chance de succès dans notre cher pays. »

DU MÊME AU MÊME.

«Je crois, mon ami, que je ne serai jamais de force à me servir des manœuvres électorales, et que, pour le moment, mes trois mille voix sont enfoncées.

« Te souviens-tu de ce candidat original, qui, désireux de séduire le suffrage universel, ne négligeait aucun moyen pour arriver à ce beau résultat ?

« En tournée d'élection, il aperçoit dans la campagne un groupe de cultivateurs, occupés à battre leur blé au milieu d'un champ. — Il descend de cheval, et sans la moindre superbe, se saisit d'un fléau, et frappe sur les gerbes avec une ardeur sans pareille.

« L'histoire raconte qu'il faillit prendre une fluxion de poitrine, mais en revanche, il récolta *quatre voix !*

« Quatre voix ! Ce n'était pas à dédaigner ! Les petits ruisseaux, etc., etc. Je te laisse achever le proverbe. —

Mais fluxion de poitrine ou non, l'exemple ne me tente pas, et la preuve, c'est que je n'ai pas su hier avoir l'échine assez souple avec mademoiselle Antoinette.

« Ah ! le nez rouge, vas-tu dire ! Attends un peu, mon ami ! Je veux te raconter tout, suivant notre vieille habitude, et te faire passer par mes surprises, étonnements, stupéfactions, voire même attendrissements, tout ce que tu voudras enfin, après m'avoir lu avec patience.

« Je quittai le *Cadran bleu*, à trois heures de l'après-midi, par une petite pluie fine et désagréable, qui n'avait pas voulu s'arrêter depuis le matin.

« Comme les choses changent d'aspect avec les variations du temps !

« Les jardinets anglais me parurent moins souriants, les maisons moins proprettes ; quant aux ruisseaux, ils coulaient comme de l'encre, sur ce sol charbonneux.

« Mon humeur avait suivi la girouette. Elle était plein ouest, c'est-à-dire attristée, presque sombre, et pas éloignée de tourner à l'orage. Pour me faire comprendre par un mot, je cheminais à pas lents sous un parapluie.

« A pas lents! Il le fallait bien de crainte d'éclabousser ma chaussure. Quant au parapluie, tu connais mon horreur pour ce meuble utilitaire. Je n'en ai jamais possédé. A Paris, en cas d'averse subite, on a

bien vite fait de s'abriter dans un fiacre. Ici, les voitures sont choses inconnues. A part celles de la Direction, on dirait presque les voitures de la cour, il ne faut compter en fait de véhicule que sur le char de montagnes, loué par le *Cadran bleu* aux bourgeois qui veulent aller manger sur l'herbe le dimanche.

« Impossible de me présenter à la Direction dans ce char rustique, très-découvert d'ailleurs !

« Je m'apprêtais donc à partir bravement sous la pluie, lorsque mon hôtesse, qui veille sur moi comme sur un client exceptionnel, m'arrêta au passage :

« Monsieur ignore sans doute qu'il pleut, et que nous en avons pour la fin de la journée ? »

« Je répondis que je n'ignorais rien des menaces de l'avenir ni de celles du présent.

« C'est que Monsieur s'en va comme cela, sans parapluie... Cela paraîtrait drôle dans les visites que Monsieur veut faire... et puis on arrive tout mouillé... on abîme les fauteuils.

— Vous avez raison, madame Grenou, mademoiselle Antoinette est une personne d'ordre, à ce que vous m'avez appris, et je débuterais mal, en entrant dans son salon comme un arrosoir. Mais que faire, je ne possède pas le moindre parapluie. »

« Madame Grenou me lança un regard plein de compassion. Elle se leva de sa chaise, sans mot dire, se dirigea vers un bahut de noyer, agrémenté de fer-

rures resplendissantes, l'ouvrit avec une des nombreuses clefs qui pendaient en trousseau à sa ceinture, et en retira triomphalement un magnifique parapluie tout neuf, bien garanti dans sa gaîne de toile cirée.

« Voilà, dit-elle, en l'ouvrant, et en faisant quelques pas sous son abri, pour mieux me le faire admirer! Avec cela, on ne craindrait pas le déluge! »

« Il est certain que rien n'avait été marchandé de ce qui pouvait ajouter à la solidité, à la vénérabilité, aux dimensions en largeur et profondeur de ce meuble de famille.

« On rirait bien de moi sur le boulevard, si l'on me voyait ainsi, pensai-je, en cheminant à travers les rues désertes de Rocamadieu. Mais Paris est loin! — Quelle solitude! Rien qu'une bande de jeunes canetons s'ébattant dans un ruisseau, savourant les douceurs de la pluie, et levant vers le ciel, en guise d'actions de grâces, une douzaine de becs jaunes, d'où s'exhalaient les *couin-couin* les plus reconnaissants.

« Ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres », ajoutai-je philosophiquement.

« C'était bien le moment, en effet, d'appeler la philosophie à mon aide.

« Je venais de dépasser les premiers châtaigniers qui bordent l'avenue conduisant à la Direction, et j'apercevais dans le lointain une grande maison blanche, aux contrevents verts, où je devais me présenter en solliciteur.

« A ce moment, je fus bien près de t'en vouloir d'avoir cédé à tes conseils.

« Est-il au monde rien de plus ridicule que de venir dire à des gens, qui ne vous connaissent pas, et qui ne se soucient pas de vous :

« Me voici, je suis le personnage en question, j'ai besoin de vous, et je cherche à vous faire croire que vous ne pouvez vous passer de moi. Je ne suis qu'un homme comme les autres, faible, borné, impuissant, et si vous m'écoutez, je vous persuaderai que je possède la panacée universelle, et que je ferai refleurir l'âge d'or autour de moi ! »

« Fi! quel sot métier! Un peu plus, et je rebroussais chemin, mais j'avais gagné du terrain tout en songeant; les châtaigniers disparaissaient un à un..... je foulais aux pieds le gazon d'une pelouse, ou l'herbe d'une prairie, je ne sais plus lequel.....

« Tout ce que je sais, c'est que l'herbe-gazon était fort humide, et que je maudissais mes distractions, qui déshonoraient le chevreau de mes bottines, encore intactes.

« Ohé, par ici, Monsieur, vous allez vous mouiller les pieds, me cria une voix bienveillante ; appuyez à gauche et vous trouverez une allée sablée. — C'est cela. — Encore quelques pas et vous êtes sauvé. — Bon ! vous voilà trempé comme une soupe. L'herbe est haute, et le bas de votre pantalon est comme si on l'avait mis à la lessive. C'est un fait exprès ! On devait

couper le regain aujourd'hui même. Mais ne vous désolez pas. Il y a bon feu à la cuisine, et vous vous sécherez avant d'entrer dans la maison. »

« J'eus beau protester, il me fallut suivre mon guide prolixe. C'était une volumineuse personne d'une cinquantaine d'années, dont le placide visage, encore frais et sans rides, dénotait une quiétude d'esprit habituelle.

« Ne serait-ce pas là par hasard mademoiselle Antoinette ?

« Oui ! ces habitudes d'ordre dont on m'avait parlé, ces petits soins minutieux, cet air d'autorité et d'importance .... Il n'y avait pas à s'y tromper. J'avais devant moi la sœur ou la tante du directeur.

« Quant au nez rouge il n'en était pas question. Le nez que j'avais devant moi, bien taillé, bien au milieu du visage, d'une belle couleur blanche, ne méritait aucun reproche, si ce n'est peut-être une légère tendance à se courber trop majestueusement vers la bouche.

« Mademoiselle, dis-je en saluant respectueusement, croyez bien que je suis désolé, pour une première fois, de tout l'embarras que je vous donne. »

« Un éclat de rire sans cérémonie accueillit mes excuses :

« Ah ! bien oui, *Mademoiselle*, répéta mon guide, en riant de nouveau à gorge déployée. On voit bien, Monsieur, que vous n'êtes pas du pays. Tout le monde ici connaît madame Barbe, madame Barbe Boisson ! »

« Et mon guide se rengorgea, au point que son second menton alla rejoindre une broche d'assez mauvais goût, dont l'épingle piquante le rejeta promptement en arrière.

« Je fis agréer mes excuses, et on m'installa à la cuisine, dans un grand fauteuil de paille, que je supposai être celui de madame Barbe, quand elle daignait séjourner dans ces régions inférieures.

« Il n'était pas à supposer que cette majestueuse personne mît elle-même la main à la pâte. Sa tenue irréprochable, la blancheur de ses mains un peu fortes, mais bien dessinées, et mieux modelées encore, ne pouvaient s'allier aux fonctions de cuisinière.

« Cependant, quand elle eut jeté en mon honneur, sur la braise incandescente, un fagot qui ne tarda pas à pétiller dans la vaste cheminée, quand elle se fut assurée *de visu* que la semelle de mes bottes était placée à une bonne distance de la flamme, elle se dirigea vers les fourneaux, souleva le couvercle d'une ou deux casseroles, où bouillaient à gros bouillon je ne sais quelles exquises préparations (le fait est que ces effluves qui arrivaient jusqu'à moi me semblaient du dernier engageant) et appela d'une voix imposante :

« Florentine ! »

« Une grosse fille, à mine réjouie, sortit d'une pièce voisine, avec une énorme citrouille sous le bras, et resta là, au port d'armes, jusqu'à ce que madame Barbe eût parlé de nouveau.

« Florentine, reprit madame Barbe, d'un ton doctoral, vous serez en retard encore aujourd'hui. Il est trois heures passées, et votre soupe n'est pas au feu. Vous savez cependant que le potiron demande à être cuit. »

« Florentine baissa humblement la tête, sous ce reproche mérité, puis elle se mit à découper et à éplucher l'énorme sphère d'un jaune d'or, avec une dextérité qui parut rassurer madame Barbe. Les morceaux étaient jetés au fur et à mesure dans une grande marmite à moitié remplie d'eau.

« Que diable, pensai-je, la moisson est finie, les vendanges ne sont pas encore commencées ; si c'est là le potage de famille de mademoiselle Antoinette, c'est qu'elle a prié Gargantua à souper. »

« Madame Barbe lut sans doute mon étonnement dans mes yeux. Sous son enveloppe un peu matérielle, ce doit être une fine mouche que ce lieutenant en premier de mademoiselle Antoinette.

« Une fameuse marmite, n'est-ce pas, Monsieur, me dit-elle, tout en goûtant les préparations de Florentine. — Un peu de sel dans votre soupe aux grenouilles, ma fille. — C'est comme cela tous les vendredis chez nous. — Une pointe de vinaigre de plus dans votre court bouillon, et quelques grains de poivre ne feraient pas de mal. — Ce jour-là, *nous* régalons les petites de l'ouvroir et de l'asile, qui feraient assez maigre chère sans nous, car les bonnes

sœurs sont de pitoyables cuisinières. Il faut voir comme ces pauvres mignonnes font fête à la marmite de mademoiselle Antoinette ! C'est égal ! Il est bien fâcheux que Monsieur soit tombé comme cela chez nous un vendredi.

— Pourquoi donc s'il vousplaît, madame Barbe ?

— Dame, Monsieur, un jour maigre ! On n'a que les ressources du pays, et à cette heure-ci, tout est enlevé. Vous ferez donc un assez mauvais dîner.

— Je ne suis pas un convive, répondis-je en souriant, je viens uniquement pour affaires.

— Oh ! Monsieur, ici, c'est tout comme, et personne, riche ou pauvre, ne sort de chez nous à jeûn.

— Je suppose cependant qu'on ne dépose pas à la porte son libre arbitre en entrant chez vous, et s'il me plaît de repartir, sans vous donner l'embarras de ma présence.....

— Non, non, Monsieur, vous ne repartirez pas, mademoiselle Antoinette ne le souffrira jamais.

—C'est ce que nous verrons! dis-je, en me levant, et le sourire aux lèvres, mais un peu piqué cependant de cette hospitalité tyrannique. En tout cas me voilà parfaitement sec, grâce à vos bons soins, et si vous voulez me mener auprès de M. le directeur, je vous serai fort obligé. »

« Un sourire étrange passa sur les lèvres de ma conductrice :

« Je suis à vous, Monsieur. Par ici. La porte est un

peu basse. Baissez-vous, s'il vous plaît, et excusez-moi de vous faire passer par l'office. C'est pour éviter que vous vous mouilliez encore une fois les pieds dans le jardin. — Florentine, soignez votre marmelade. Le feu est vif, elle pourrait bien s'attacher. »

« J'étais enfin livré à moi-même, et je pus regarder autour de moi, sans crainte d'être taxé de curiosité ou d'indiscrétion. Tu sais que j'étais né pour être commissaire-priseur. J'inventorie d'un coup d'œil le mobilier le plus compliqué et le plus hétérogène ; tu ne t'étonneras donc pas si, dans les quelques minutes que je me trouvai seul, j'eus le loisir de fixer dans mes souvenirs l'ameublement du grand salon où l'on m'avait introduit.

C'était une vaste pièce, avec six fenêtres, voilées d'une mousseline éclatante de blancheur. Il en devait bien être ainsi chez la créatrice du lavoir et des bornes-fontaines de Rocamadieu ! Mais ce qui m'étonna ce fut l'élégante simplicité, le confort ingénieux, l'harmonie en un mot, qui avait présidé à l'arrangement de ce salon de campagne.

« Une perse à fond gris pâle, semée de frais bouquets, recouvrait les siéges rembourrés, de toutes formes et de toutes dimensions.

« Dans un coin, une table à ouvrage en bois des îles s'encadrait pour ainsi dire dans une vaste jardinière de bambou, où fleurissaient de merveilleuses roses-thé, parmi des touffes de réséda.

« La table à ouvrage était couverte de ces petits outils, si jolis entre les mains des femmes, et qui m'ont toujours inspiré un respect mêlé d'attendrissement. Que c'est charmant à voir une femme qui travaille !

« Bobines d'ivoire, dé, ciseaux, poinçon, tout cela venait de servir, tout cela attendait la travailleuse, disparue pour un moment. — Le dé surtout, fin, mignon, allongé, et si étroit qu'il ne mesurait pas, j'en suis sûr, un centimètre de diamètre ! Cendrillon n'aurait pas renié ce dé-là.

« A son défaut, à qui donc appartenait-il ?

« Je ne pouvais me le représenter à l'index osseux de mademoiselle Antoinette. Cette vénérable personne a sûrement les mains torses, recouvertes en toute saison de mitaines au filet. J'ai toujours eu pour les mitaines une aversion insurmontable, irréfléchie, au point de vue de l'élégance s'entend. J'aime presque mieux des lunettes, une tabatière, un petit chien aux soies embrouillées, grognant dans sa corbeille aux pieds de sa maîtresse.

« Mais il n'y a pas trace de bête favorite ici : ni chien, ni perroquet, ni perruche : seulement deux petits bengalis, qui gazouillent dans leur cage dorée, suspendue à la fenêtre, au milieu des lianes de la clématite en fleurs.

« Non, décidément, je ne puis me représenter mademoiselle Antoinette résidant en souveraine dans cette charmante retraite.

« Tout y révèle les goûts, les fantaisies, d'une femme jeune et charmante. — Ce métier à tapisserie, couvert d'une gaze transparente, qui laisse apercevoir un ouvrage de fée, ce piano entr'ouvert, avec la partition italienne de *Poliuto* (notre grand Polyeucte de Corneille, admirablement traité par Donizetti), dans une encoignure, ces rayons chargés de livres.....

« Ma foi, pourquoi M. le directeur me laisse-t-il si longtemps seul, au lieu de me faire entrer sans cérémonie dans son cabinet. Je risque un coup-d'œil curieux. — Si l'aménagement d'une pièce laisse deviner les goûts de celui qui l'habite, à plus forte raison la composition d'une bibliothèque éclairera-t-elle les recherches de l'investigateur.

« Celle-ci est toute petite. Elle ne renferme sûrement que des livres de choix : ceux qu'on relit sans se lasser, et dont on s'entoure comme d'une société pleine d'agréments.

« Voyons cette première planche !

« Ah ! à tout seigneur, tout honneur ! — Ceci est le rayon *religieux* ; il est placé absolument à la portée de la main ; on peut y puiser à toute heure.

« Voici l'*Imitation*, le plusbeau livre sorti de la main des hommes; puisque l'Évangile n'en vient pas, celui qui convertit La Harpe et console chaque jour tant d'âmes inquiètes ou désolées.

Voici les *Élévations* sur les mystères, de Bossuet, l'*Introduction à la vie dévote*, ce bouquet de fleurs

au parfum archaïque, rassemblé par le plus aimable des saints ; maintenant les *Pensées* de Pascal, les *Conférences* du père Lacordaire. Il n'y a rien à dire à un choix pareil. Tout cela est excellent, exquis. Voyons maintenant le côté profane :

« Madame de Sévigné, deux volumes de Racine, un de Molière, LaFontaine, les *Martyrs* de Châteaubriand. — Ah ! nous sortons du classique : voici les aimables *Nouvelles Genévoises* de Toppfer, quelques Walter Scott, la *Prairie* de Cooper, et parmi les contemporains : *Sibylle*, d'Octave Feuillet, qui aura trouvé grâce devant cette critique sévère, à cause de son inspiration religieuse. « N'oublions pas quelques gros volumes reliés de ce charmant recueil destiné à l'enfance,*le magasin d'éduction* d'Hetzel, et que tout âge peut lire avec plaisir et profit.

« Mais, mon ami, il y a là de quoi lire et relire la vie entière. — Pour peu que l'on tarde encore, je vais m'installer à mon aise sur le grand canapé, avec mon ami Molière, dont le nom reluit en lettres d'or sur sa reliure d'un brun foncé.

« Mais non, je ne saurais lire! Dans ce salon embaumé et solitaire, où tout raconte une vie intelligente et sérieuse, une vie pleine d'un charme demi-austère, demi-mondain, comme je la rêve parfois, il me passe par l'esprit les idées les plus incohérentes. — Tu sais que je suis l'homme aux visions !

« Je me vois donc, *moi*, installé commodément dans

cettegrande ganache placée auprès d'une table ronde à tapis de drap vert. Là, tout ce qu'il faut pour écrire : grande écritoire, buvard, etc. — C'est nécessairement la place du maître de la maison. — Nous sommes au soir. — La lampe allumée, à demi voilée par un abat-jour transparent, projette avec complaisance ses rayons vers le métier à tapisserie dont je t'ai parlé tout à l'heure.

« Penchée sur ce métier, une jeune tête blonde se relève de temps à autre pour me regarder et me sourire.

« Ah ! quelle bonne plaisanterie ! J'oubliais le nez rouge de mademoiselle Antoinette ! Il faut que le parfum des fleurs me soit monté au cerveau, et à la case poétique encore ! Mais je suis bien excusable. Ma pauvre mère, dont j'ai conservé un si pieux souvenir, aimait passionnément les roses-thé, et ces douces effluves, qui ne m'ont jamais pu laisser indifférent, m'ont prédisposé aux vagues attendrissements.

« J'en sors pour te dire, en bonne prose, que cette maison tranquille, avec son jardin ombreux, et ses fraîches pelouses, m'irait complétement dans une vingtaine d'années, quand je songerai à me retirer du tumulte parisien.

« Il n'y a pas jusqu'à la cuisine, avec sa resplendissante batterie de cuivre, sa grande cheminée, et le visage placide de madame Barbe, qui n'ait son charme. Pour ne pas sentir la rose-thé et le réséda, elle exhale des parfums qui ne sont pas à dédaigner.

« Mais on vient! Un pas léger se dirige de ce côté, un pas de femme certainement !

« Ce n'est donc ni le directeur, ni madame Barbe, ni même mademoiselle Antoinette. — La porte s'ouvre. — Un rayon de soleil, perçant les nuages, et vainqueur de la pluie, pénètre à travers la mousseline de la fenêtre, et vient tracer sur le tapis du salon un sentier lumineux. Dans ce sentier s'avance une gracieuse petite apparition. — Qu'est-ce donc encore ? — Cette maison est un tiroir à surprises ; on y voit toujours de l'inattendu.

« Pardon, Mademoiselle, dis-je, en me levant avec empressement, j'ai été introduit dans ce salon, qui est le vôtre, lorsque je n'avais absolument droit qu'à parler d'affaires, dans le cabinet de M. votre père. J'ai fait passer ma carte, et...

— Vous êtes tout excusé, Monsieur, répondit en m'interrompant une voix claire et jeune, mon père est absent, pour longtemps, hélas ! mon grand père est souffrant...

— Je me retire alors, Mademoiselle, à moins que Madame votre tante ne puisse me faire l'honneur de me recevoir.

— Ma tante! répéta la jeune fille, avec un air de profonde surprise. Mais je n'ai pas de tante, Monsieur.

— Comment ! Mon hôtesse m'a pourtant affirmé ce matin que mademoiselle Antoinette habitait à la Direction.

— Rien n'est plus vrai, Monsieur. — Et ici, l'apparition commença un petit éclat de rire argentin, réprimé aussitôt. — Mais mademoiselle Antoinette n'est la tante de personne, par la raison que je suis fille unique, et ne puis avoir ni neveu, ni nièce. »

« J'étais abasourdi, stupide, réduit au silence.

« Quant à mademoiselle Antoinette, elle levait vers moi ses grands yeux d'enfant, des yeux bleu-lapis, comme je n'en ai jamais rencontré, ni toi non plus, à coup sûr ; sans doute qu'elle me prit alors pour un fou, et j'admirai son courage de ne pas tirer le cordon de la sonnette pour appeler au secours.

« Mais quelle surprise ! Ce profil délicat, cet ovale mince et pur, ce petit nez mutin aux ailes roses, coquettement relevé, ce front net d'une blancheur de lis, emprisonné dans une coiffure de fantaisie à légers frisons, c'était là mademoiselle Antoinette !

« Enfin je m'expliquai, j'offris mes excuses, et je crois que je ne m'en tirai pas trop mal.

« Bien entendu qu'il ne fut question ni du nez rouge, ni des mitaines, ni même du petit chien ébouriffé.

« O fortune ! voilà de tes coups !

« Mademoiselle Antoinette, elle aussi, avait des explications à me donner.

« Depuis trois mois son père était en Amérique, pour tâcher de tirer au clair les affaires d'une sœur veuve, dont le mari avait laissé une succession importante, mais très-embrouillée.

« Le grand père remplaçait son gendre, pendant cette longue absence, mais depuis quelques jours il était fort souffrant d'une sorte de fièvre nerveuse, et mademoiselle Antoinette, sa garde-malade, ne laissait rien arriver jusqu'à lui de ce qui pouvait fatiguer son cerveau, un peu affaibli momentanément.

« Je regrette, Mademoiselle, de vous avoir dérangée fort inutilement, dis-je en me levant après cette courte explication.

— Du tout, du tout, Monsieur, rasseyez-vous, répondit-elle, d'un petit ton péremptoire ; je suis très-accoutumée à remplacer mon grand père, dont la santé délicate demande de fréquents ménagements; en outre, vivant toujours entre lui et mon père, je suis au courant des affaires des mines, à peu près aussi bien qu'eux. Ce matin, j'ai tenu le conseil avec nos ingénieurs, et c'est moi qui ai fait le courrier du jour. Grand père n'a eu qu'à signer; il n'a même pas lu.

— Je ne puis m'étonner de cette confiance, Mademoiselle ; cependant, les affaires que je viens traiter me sont toutes personnelles, et je n'oserais me permettre de vous en entretenir.

— Osez, au contraire, Monsieur, me dit-elle, avec ce petit air d'aplomb qui, chez elle, est une grâce de plus. D'ailleurs, j'en sais déjà plus que vous ne le croyez sur votre compte.

— En vérité !

— Oui, vraiment ! Pourquoi êtes-vous venu à Roca-

madieu, dans ces montagnes sauvages, où rien autre chose que la chasse ne devrait appeler un Parisien ?

— Oui, pourquoi ? demandai-je en riant.

— Parce que vous espérez, grâce aux bonnes recommandations qui vous sont données *auprès de nous*, obtenir les trois mille voix de nos braves mineurs. »

« Cet *auprès de nous* me piqua légèrement, mais je n'en laissai rien paraître.

— Vous avez deviné, Mademoiselle. et je m'avoue vaincu, tout en ne comprenant rien à votre pénétration.

— Oh ! je ne suis pas si sorcière que cela, et je vous livre mon secret ! C'est tout simplement votre bonne hôtesse, madame Grenou, qui m'a mise au courant de vos affaires. Vous voyez que la police est bien faite dans notre petite république.

— C'est une république qui me paraît, en tous cas, gouvernée par une souveraine fort absolue.

— Comme vous dites, Monsieur. Mais pour en venir aux affaires sérieuses, c'est-à-dire à votre élection, voulez-vous me montrer votre profession de foi?

— Elle est encore à faire, répondis-je, d'un air moins souriant.

— Alors, comment arriverons-nous à nous entendre? Il faut pourtant bien, avant de rien décider, que je connaisse votre façon de voir sur les points importants. Et d'abord, — ce disant, elle se leva de son

siége, et dirigeant vers moi d'un air grave son petit doigt, cet index mignon qui porte le petit dé d'ivoire, — croyez-vous en Dieu, Monsieur?

— Me prenez-vous pour un anthropophage de la Nouvelle-Zélande? demandai-je, moitié riant, moitié fâché, et ne sachant pas trop si je devais me prêter à ce jeu de petite fille.

— Oh! reprit-elle, croire en Dieu, pour moi, ne signifiè pas seulement que vous voulez bien admettre que le ciel et la terre ne se sont pas créés par hasard.

— C'est pourtant déjà quelque chose, Mademoiselle, répondis-je, bien résolu à ne pas me laisser mener par une enfant. Et si nous ajoutons à la pensée du Créateur souverain, celle d'une Providence divine qui conserve le monde, le dirige, et veille paternellement sur chacun des êtres d'ici-bas, nous voilà loin de l'athéisme qui semble être votre bête noire. »

« Mademoiselle Antoinette haussa les épaules d'un petit air qui voulait dire : Tout cela n'est rien encore.

« Mon Dieu, Monsieur, reprit-elle, je ne vous faisais pas l'injure de vous prendre pour un athée, c'est-à-dire pour un être privé de sens et de raison, mais je vois que, pour ne pas tomber dans des généralités qui ne m'apprendraient rien de ce que j'ai besoin de savoir, il me faut mettre les points sur les *i*. *Oui*, ou *non*, allez-vous à la messe le dimanche? »

« Pour le coup, c'était trop fort, et cette petite personne, qui semblait ne douter de rien, allait sans

doute me demander dans un instant si je me confessais, et si je faisais mes Pâques.

« *Oui*, ou *non*, me demandez-vous, Mademoiselle. (Je devais avoir alors les lèvres pincées, et ce que tu appelles mon œil *noir*.) Je serai franc. C'est *non*, qu'il me faut répondre, car je ne puis mettre au compte de l'observance minutieuse, à laquelle vous paraissez tenir outre mesure, de très-irrégulières apparitions dans les églises, selon le gré de ma fantaisie. »

« Mademoiselle Antoinette soupira doucement, le sourire s'effaça de ses lèvres, et elle se laissa retomber dans son fauteuil d'un air découragé.

« En ce cas, Monsieur, murmura-t-elle, j'en suis bien fâchée, mais nos trois mille voix ne seront pas pour vous. Puis-je dire en conscience à ces braves gens de choisir, pour servir leurs intérêts, quelqu'un que je ne voudrais pas leur donner pour éducateur. »

« Elle semblait m'interroger. Ses jolis yeux se dirigeaient vers moi, et j'y pouvais lire, comme dans un miroir fidèle, le regret du refus prononcé, en même temps que la résolution bien arrêtée de ne pas faiblir.

— Vous avez raison, cent fois raison, Mademoiselle, il faut être conséquent avec ses principes, aussi n'est-ce pas ma cause que je veux plaider, mais la vôtre, ou plutôt celle de votre drapeau. Ne craignez-vous pas, en vous montrant si exigeante, de décourager dès

l'abord ceux qui viendraient peut-être à vous plus tard... si vous n'aviez repoussé leur bonne volonté, encore imparfaite, mais sincère cependant. — L'aube précède la lumière du jour ; ses vagues lueurs ne sont pas encore le rayon radieux; mais un peu de patience; l'astre éclatant se dégagera des vapeurs qui l'entourent, et les ténèbres seront vaincues.

— Monsieur l'avocat, me dit Antoinette en souriant (que d'innocente malice dans ce mot *avocat*, venant après ma période ronflante!), vous êtes bien bon d'engager une polémique savante avec une pauvre ignorante telle que moi. Je ne sais qu'une chose, c'est que nos pauvres amis ont besoin de croire. Il leur faut un Dieu, pour éclairer et consoler leur pénible existence, non pas le Dieu des philosophes, superbe dans ses régions inaccessibles, mais le Dieu de la crèche, le Dieu du Calvaire, qui s'est fait homme pour eux, qui a souffert comme eux, et qui leur promet, à ces pauvres déshérités d'ici-bas, une part de gloire et de bonheur, que toutes vos belles théories ne sauraient remplacer. — Que mettrez vous à la place des espérances chrétiennes, si vous parvenez à les déraciner de leur cœur ? Au nom de quoi parlerez-vous de résignation et de sacrifice à nos orphelins, à nos veuves, à nos mutilés ? Ah ! si vous ne savez pas leur dire qu'au bout de cette vie de larmes, de luttes et de misères, il y a un héritage qui les attend, l'héritage de ce *notre Père* qu'on leur a enseigné à invoquer soir

et matin, retirez-vous, allez porter ailleurs vos désolantes doctrines, et vos théories frappées de stérilité. »

« La voix d'Antoinette tremblait d'émotion; ses yeux bleus s'étaient levés vers le ciel; une petite larme, suspendue à ses cils dorés, était toute prête à tomber ; elle s'efforça de la retenir, mais elle vit que je m'apercevais de ses efforts, et prit bravement son parti :

« Tant pis, dit-elle, avec un air mutin, qui reparaissait de temps à autre sur sa physionomie d'enfant. Moquez-vous de moi si vous le voulez, Monsieur. »

« J'allais protester contre un injurieux soupçon, lorsque la porte s'ouvrit, et un vieillard de l'aspect le plus vénérable entra à pas lents.

« Ah ! grand père, s'écria Antoinette, oublieuse de tout pour ne plus songer qu'à lui, méchant grand père, vous m'aviez promis de vous reposer tout aujourd'hui.

— Et je tiens parole, mon cher tyran ; je t'ai laissé, il me semble, tout le temps de parler affaires ; je ne te demande même pas le plus léger compte, je viens seulement prier Monsieur de vouloir bien accepter notre hospitalité de campagnards. Il est vrai qu'aujourd'hui vendredi...

— Eh bien ! grand père, dit Antoinette en souriant, voici le cas pour notre candidat de faire sa profession de foi.

— Je suis forcé, Mademoiselle, repris-je, un peu

piqué de cette façon cavalière d'en agir avec moi, de vous avouer que je n'ai pas l'habitude de faire maigre. La franchise dont nous avons usé jusqu'ici l'un envers l'autre m'oblige à cette déclaration de mauvais goût.

— J'espère alors, Monsieur, me dit-elle, avec un air de bonne grâce charmante qui me dérida, que vous voudrez bien, pour aujourd'hui, faire honneur à nos truites de la Loire (elles sont saumonées) et à nos écrevisses qui ont la prétention de valoir celles de la Moselle. »

« Elle s'était encore une fois subitement transformée; la grave catéchiste, qui avait révolté mon orgueil d'homme, était devenue une maîtresse de maison pleine de grâce souriante.

« Le dîner fut charmant. La salle à manger, embaumée, elle aussi, des parfums du réséda, auxquels se joignait une odeur combinée, mais exquise, de melon, de fraises et de framboises, avait un aspect particulier.

« Avant de s'asseoir, le grand père, j'oubliais de te le dire, avait béni la table d'une voix grave et douce. Je ne sais quelle mauvaise honte me retint, mais je n'osai pas faire comme eux le signe de la croix. Heureusement que mademoiselle Antoinette, devinant sans doute mon embarras, avec la pénétration féminine dont elle paraît douée au plus haut degré, évita de tourner les yeux de mon côté.

« Vers la fin du dîner, elle s'éclipsa un instant, puis revint, suivie de madame Barbe, qui portait, avec l'air majestueux qu'elle met à toutes choses, un petit plateau chargé de sorbets d'une blancheur éclatante.

« Mais c'est exquis, m'écriai-je, dès la première bouchée. Ce sont des sorbets à la neige. Je n'en ai mangé de pareils que chez l'ambassadeur de Turquie, au jour unique où je me suis assis à sa table. »

« Mademoiselle Antoinette se mit à rire en regardant son grand père.

« Reste-t-il donc encore, ajoutai-je, quelques filons de neige oubliés par le soleil sur votre vieux Pila ?

— Demandez à ma petite-fille, répondit gaiement M. Gromer, elle a comme cela une foule de recettes et de petits procédés, qui font illusion à tous nos convives.

— Je suis un adorateur de l'illusion, Monsieur, et je me garderai bien de chercher l'explication de ces mystères. J'aime mieux croire simplement que Mademoiselle est une fée, et qu'en cette qualité, les éléments sont à sa disposition. »

Je devenais fade ; heureusement que le dîner touchait à sa fin, et que nous passâmes au billard.

« Mademoiselle Antoinette y est de première force. Comme je lui en faisais mon compliment :

« Ah ! Monsieur, me dit-elle, vous allez m'humilier. Le jeu de billard ne convient guère aux femmes. »

« Puis elle ajouta plus bas :

« Je ne l'aime guère, mais mon grand père en raffole, et je l'ai appris de mon mieux, pour lui donner le plaisir de vaincre une adversaire à peu près digne de lui. »

« A dix heures, je me disposai à faire mes adieux.

« Non pas adieu, mais au revoir, me dit M. Gromer, de l'air le plus aimable du monde ; nous comptons sur vous pour déjeuner demain matin ; Florentine vous doit une revanche pour votre mauvais dîner maigre, et je tiens beaucoup, en outre, à vous faire faire la connaissance de nos ingénieurs. Ce sont des hommes fort intelligents ; ils vous feront visiter le dernier *puits* ouvert pour l'extraction de la houille ; il est curieux à visiter. »

« Malgré ma déconvenue comme candidat, je ne pus refuser une invitation si bienveillante. — Et puis ces yeux lapis ! J'éprouverai un certain plaisir à les revoir une fois encore »

PHILIPPE LEYRAS A HENRY D'AUVERGER.

« Que fais-tu dans ces montagnes, à l'écart du monde, mon cher Henry ? Sais-tu qu'on prétend que deux beaux yeux t'y retiennent ? — Pour ma part, je n'y crois pas, en dépit des sorbets à la neige, que tu m'as décrits avec tant d'enthousiasme, et des autres séductions de cette maison hospitalière. — N'ai-je pas sous

les yeux ta dernière profession de foi, où tu jurais que tu mourrais vieux garçon ?

« J'ai fini, écrivais-tu, par désespérer de rencontrer jamais cet idéal tant rêvé, et je ne cherche plus. »

« Et cependant! Tu as eu le temps de récolter plus de voix qu'il ne peut y en avoir dans ce pays perdu. Encore une fois, que fais-tu ? »

HENRY D'AUVERGER A PHILIPPE LEYRAS.

« S'il te faut une nouvelle profession de foi, je suis prêt à la signer par-devant notaire. Mais avant d'aller plus loin, il faut que je te dise que je soupçonne fort maître Bérard d'être la mauvaise langue qui se met au service de tes soupçons.

« Ce que je fais ici ? — Mais je m'y repose. Je jouis délicieusement de ce silence, de cette fraîcheur, de cette vie facile.

« Et puis ce village arcadien! Des rideaux blancs aux fenêtres, que la moindre brise fait voltiger gracieusement.

« Ouf! quelle boulette! Y avait-il des rideaux en Arcadie! — Mais enfin, passons. — Tout ce que je sais, c'est que l'églogue et l'idylle fleurissent autour de moi, à ressusciter Virgile et Théocrite. Ne va pas mettre cela au moins sur le compte de ces beaux yeux dont je t'ai trop parlé. Mais, ma foi, quand on

boit pour premier déjeuner du lait tout frais tiré, qu'on dort dans une maison où les iris et les giroflées poussent sur le toit, où le jasmin et le chèvrefeuille entrent par la fenêtre, quand on a auprès de soi un petit ruisseau jouant au torrent, veux-tu qu'on fasse une épopée ?

« Non, à l'heure qu'il est, je ne suis ni avocat, ni député de l'avenir; je vis au jour le jour, sans m'inquiéter du lendemain, et les jours passent doucement. Une pêche aux truites, cela n'est pas à dédaigner ! Une pêche aux écrevisses, qu'en dis-tu ? Et demain chasser la bécasse dans les marais !....

« Au retour, un dîner bien servi nous attend ; Antoinette est là, gracieuse, souriante, toute à tous.

« Je me suis lié presque d'amitié avec le plus jeune des ingénieurs, garçon d'esprit et de talent, qui a absolument voulu que je transporte mes pénates dans son châlet.

« Ce châlet n'a de rustique que l'apparence ; l'intérieur est fort bien aménagé, et j'y occupe une cellule dont la fenêtre méridionale donne sur les jardins de la Direction. — A l'heure qu'il est, des touffes d'azalées roses, pourprées, violacées, égaient encore les pelouses, de concert avec d'éclatants géraniums; le petit ruisseau-torrent promène de côté et d'autre ses capricieux méandres, et, dans le lointain, les montagnes du Forez se dressent sur un ciel bleu, harmonieusement tacheté de petits nuages d'un gris pâle.

« En faut-il davantage pour être heureux? — Le soir, Antoinette, quand on l'en prie beaucoup, se met au piano, et nous joue tout ce que nous lui demandons : une valse, un menuet, un andante. Par exemple, je n'ai pas encore pu l'entendre chanter, et mon ami l'ingénieur dit qu'elle chante délicieusement.

« La semaine prochaine, répond-elle à mes instances, avec cette petite moue sérieuse et charmante qu'elle prend parfois, la semaine prochaine. Je ne veux pas ainsi épuiser tous mes talents. »

« Une ombre au tableau cependant, un revers à la médaille ! n'en faut-il pas toujours ?

« M. Gromer, qui est décidément le vieillard le plus aimable et le plus bienveillant que je connaisse, invite souvent son caissier à nos petites réunions. Le pauvre homme est bien inoffensif, mais sa fille l'est beaucoup moins, et je la soupçonne fort d'être dévorée de jalousie à l'égard d'Antoinette. Antoinette n'a pas encore vingt ans ! Elle est jolie, disons mieux, charmante ; elle est adorée de tous, elle sera riche, et la pauvre Léonide Morin voit sa jeunesse et sa beauté s'en aller chaque jour. — Les épouseurs ne viennent pas ; la dot est si mince, et la demoiselle si difficile !

« Je crois que le jeune ingénieur aurait bien fait l'affaire, et à son défaut ton très-humble serviteur, mais il n'y a pas de risque, pas plus pour l'un que pour l'autre.

« Entre nous, les assiduités de mon nouvel ami à la Direction me font croire qu'il pourrait bien y avoir quelque anguille sous roche. Il ne m'a rien confié. — Mais ces choses-là sont les dernières qu'on confie à un homme âgé de dix ans de plus que vous, et qu'on suppose revenu de toutes les vanités de ce monde. — Je ne lui en veux pas à ce cher garçon de me traiter en patriarche. A son âge, un homme qui approchait de l'écueil de la quarantaine me paraissait un homme fini, perdu, naufragé. On n'avait plus qu'à l'enterrer bel et bien, et à chanter sur sa fosse béante *Requiem* et *De Profundis*.

« Tu penses si avec mes trente-neuf ans, qui vont bientôt sonner, je dois paraître un revenant des siècles passés à cette enfant née d'hier, à Antoinette, veux-je dire.

« Pour en revenir à *son* ingénieur, elle est avec lui comme avec tout le monde, simple, naturelle, sans aucune coquetterie, mais le bouton de rose a-t-il besoin d'artifices pour charmer, et ne plaît il pas par le seul fait qu'il est le bouton de rose ?

« Donc le pauvre garçon est pris, très-pris, et il ne manque aucune occasion de se rencontrer avec sa charmante petite *directrice*. — On l'appelle ainsi parfois. Depuis sept ans qu'elle a eu le malheur de perdre sa mère, Antoinette a été mise à la tête de la maison paternelle d'abord, puis d'une foule de services dont elle se tire à merveille.

« C'est elle qui surveille l'hospice des mineurs, la chapelle, l'ouvroir, l'asile, la crèche, aussi toutes ses journées sont-elles fort occupées ; je la rencontre parfois dans les rues de Rocamadieu, accompagnée de la fidèle madame Barbe, sa nourrice, une nourrice comme celle des tragédies antiques ou des contes de fée, qui n'a pas d'autre rôle dans la vie que celui-là : nourrice honoraire de la jeune princesse. — Antoinette me salue alors d'un certain petit sourire, qui veut dire : « Ne m'arrêtez pas ; je suis pressée ; on a besoin de moi. »

« Et c'est vrai qu'on a besoin d'elle !

« A toute heure, les uns ou les autres viennent la chercher, dans une sorte de petit parloir qu'elle a fait arranger pour cet usage, à côté du salon.

« Jamais je ne l'ai entendue se plaindre de ces fréquents dérangements ; jamais je n'ai vu passer l'ombre d'une contrariété sur son front blanc comme le marbre.

« Elle a vite fait de laisser de côté son ouvrage ou sa lecture, et elle court à ses *chers amis* avec plus d'empressement qu'elle n'en mettrait à recevoir un grand de la terre.

« Ces *chers amis* ce sont les orphelins, les vieillards, les infirmes, les veuves, et il n'en manque pas de cette dernière catégorie.

« Chaque année les éboulements, les infiltrations d'eau, le feu grisou, font de nombreuses victimes.

« C'est alors, me racontait la sœur supérieure de l'hospice, lorsque j'ai visité cet intéressant établissement, qu'Antoinette se multiplie comme un ange de charité. Rien ne la rebute, rien ne l'épouvante !

« Ne voulut-elle pas un jour, elle n'avait que seize ans à cette époque, descendre dans un puits, où venait d'arriver un terrible accident. Les ouvriers hésitaient; le danger était grand pour les sauveteurs ; le père d'Antoinette était absent ; elle s'élança dans la benne, et sans l'ingénieur en chef qui l'enleva de force dans ses bras, elle se faisait descendre « pour donner l'exemple, et les encourager », prétendait-elle.

« Cette frêle enfant, si gracieuse d'aspect, faite seulement, semble-t-il, pour le sourire et les joies, sait être héroïque à ses heures.

« Je me suis laissé dire qu'un brave mineur, qui lui est fort attaché, et chez lequel une chute horrible avait rendu nécessaire l'amputation de la jambe droite, ne voulut jamais être chloroformé ; l'opération devait-être laborieuse, pénible au dernier point ; mais le patient répondait de son courage, si mademoiselle Antoinette voulait bien l'assister.

« Antoinette apprit le désir du malade par sa pauvre femme désolée. — Elle ne confia son projet à personne, mais elle s'arrangea pour savoir l'heure de l'opération, et se présenta à l'hôpital, où elle va du reste faire chaque matin une longue visite. — Les médecins la trouvèrent à son poste de dévouement ;

en vain essayèrent-ils de l'éloigner ; elle déclara que rien ne lui ferait abandonner ce lit de douleurs. — On céda. — Telle est la force d'âme de cette généreuse enfant que, pendant l'heure atroce que dura l'opération, elle ne quitta pas le chevet du malade, et c'est à peine s'il sentait trembler entre les siennes cette petite main, qui lui présentait l'image du Dieu crucifié.

« Seulement, quand il fut pansé, recouché, calmé, qu'il n'eut plus besoin d'elle en un mot, elle sortit de la salle, et tomba évanouie sur le parquet de la pièce voisine.

« Nous avons fait hier une chasse splendide : pour ma part, cinq perdreaux, deux râles de genêt, et trois lièvres des montagnes, mais des lièvres comme on n'en connaît pas à Paris, nourris de fenouil, de serpolet et « du suc délicieux du thym », ainsi que disait notre ami Horace. — C'est un vrai régal que ces lièvres accommodés par Florentine ! — Néanmoins je suis honteux de rester longtemps l'hôte de mon ingénieur pour le *couvert* et de l'excellent M. Gromer pour le *vivre*.

« Mais comment m'y prendre pour les quitter ! Chaque fois que je prononce le mot de départ, on se récrie, on insiste, on invente quelque partie nouvelle :

« Je suis utile à ceci, je suis indispensable à cela ! »

« Bref! les jours passent, et comme disait Théocrite

(tu vois que je continue à cultiver l'églogue), « chaque heure vient désirable, apportant toujours quelque nouveau présent. »

PHILIPPE LEYRAS A HENRY D'AUVERGER.

« Hypocrite! pourquoi tarder si longtemps à me faire tes aveux? Ce n'est ni l'excellent M. Gromer, ni l'aimable ingénieur, ni même le lièvre à la Florentine qui te retient dans ce village arcadien. Tes lettres ne sont pleines que d'un nom et d'une image. Parle donc, à moi d'abord, au grand père ensuite, et écris-moi le jour de la noce. Quand je serais en inspection générale, je quitterais tout pour venir y danser.»

HENRY D'AUVERGER A PHILIPPE LEYRAS.

« Es-tu fou ?

« Quand je te dis *non* sur tous les tons!

« Faut-il te répéter que je suis décidé plus que jamais à ne pas me marier ?

« Écoute le petit récit suivant ; c'est une incroyable aventure, où j'ai dû leur paraître stupide au dernier degré ; elle a au moins cet avantage qu'il ne me sera plus possible de conserver les illusions que tu me prêtes. Mais d'abord cherche dans tes souvenirs.

« Te rappelles-tu qu'il y a une vingtaine d'années, j'étais venu dans ces régions désertes pour remplacer mon regretté cousin le président, dans ses fonctions de parrain ?

« Devinerais-tu jamais quelle était la petite fille (il s'agissait d'une fille) que j'ai dû tenir alors sur les fonts baptismaux ?

« Eh bien! mon cher, tu ne seras pas plus étonné que moi, en apprenant que je me trouve le parrain de mademoiselle Antoinette Delmas.

« Jusqu'ici je l'appelais mademoiselle Gromer, du nom de son grand père maternel. C'est hier soir que j'ai appris cette renversante nouvelle par Antoinette elle-même. — J'essayais encore une fois de préparer mon départ.

« Ne parlez donc pas de cela, me dit-elle de l'air le plus naturel du monde, et comme si elle était absolument désintéressée dans la question (tu vois que j'ai raison de me désintéresser moi aussi), vous affligez mon grand père ; il me disait il y a quelques jours que vous lui rappeliez mon père par les traits du visage, et plus encore par le caractère et la tournure de l'esprit, c'est donc une grande consolation de l'absence que votre passage au milieu de nous. Grand père est distrait, heureux, et sa santé y gagne. Qui vous rappelle d'ailleurs ?

— C'est vrai, répondis-je avec quelque amertume, nulle part le bonheur ne m'attend, et je pourrais rester indéfiniment au nord, au midi, à l'est ou à l'ouest, sans que personne ait seulement l'idée de m'en demander compte. »

« Pardonne-moi, Philippe, en parlant ainsi, j'étais

ingrat envers toi, envers ton amitié fidèle, mais je ne sais quelle goutte de fiel était montée tout à coup jusqu'à mes lèvres.

« Eh bien ! mon parrain, me dit-elle avec enjouement, désormais vous aurez à rendre des comptes à vos nouveaux amis, et il faudra bien que vous informiez grand père et *votre filleule* des événements grands ou petits de votre existence. »

« Mon parrain ! Votre filleule ! »

« Je répétai ces mots à deux reprises d'un air qui devait être stupide, car tout le monde se prit à rire, de façon à me déconcerter.

« Allons, ma fille, explique-toi, murmura le bon M. Gromer, qui souffre pour les autres du pli d'une feuille de rose.

— C'est bien simple, reprit Antoinette, et je pense que mon parrain a déjà compris. Il ne peut avoir oublié qu'il y a vingt ans, dans la chapelle de l'hospice, où je l'ai vu à la messe dimanche dernier (je ne pus m'empêcher de rougir ; cette petite personne m'avait pris en flagrant délit de conversion) il avait eu la bonté de remplacer M. de la Thibaudière, et de devenir en son lieu et place le père spirituel de la fille de l'ingénieur.

— Mais, alors, dis-je...

— Mon parrain, le temps a marché, ajouta Antoinette en souriant avec sa grâce naïve ; de même que la petite baptisée est devenue la vieille fille que vous

avez maintenant devant vous, de même le jeune ingénieur, débutant alors dans la carrière, a mis les années à profit, et est devenu M. le directeur des mines de Rocamadieu.

Le changement de situation, sans parler des vingt ans écoulés, et surtout le nom de Gromer que vous m'attribuiez, expliquent très-bien votre erreur.

— Mais vous? Comment étiez-vous si bien instruite de ce que j'ignorais ?

— Oh! nous ne vous avons jamais perdu de vue, reprit-elle d'un petit air capable. Je savais votre nom, votre situation ; de temps à autre la renommée apportait jusqu'à nous le bruit de vos succès. Il y a trois ans, tenez, j'étais bien fière des éloges que vous prodiguaient les journaux, au sujet du grand procès que vous avez gagné si glorieusement. Je savais que la jeunesse de Lyon avait voulu s'atteler à votre voiture, devenue un char de triomphe, et que vous n'aviez échappé que par la fuite à la plus gênante des ovations.

— En vérité, murmurai-je, la vie nous ménage d'étranges rencontres.

— Eh bien ! M. mon parrain, me demanda Antoinette, avec une petite moue charmante, voilà tout le compliment que vous faites à votre filleule.

— Mademoiselle, lui dis-je, laissez-moi me remettre un peu, et demain...

— Vous m'apporterez un discours fait à loisir, n'est-ce pas ? C'est bien la peine d'être un grand homme

un illustre avocat, pour ne pas même savoir dire : « Ma filleule, je suis heureux de vous avoir retrouvée. » Antoinette se leva, ouvrit son piano, et se mit à exécuter de très-brillantes variations sur l'air de *Dodo, l'enfant Do.* — Elle se moquait de moi décidément.

« Reconnaissez-vous, mon parrain, me demanda-t-elle avec un malicieux sourire ? Barbe prétend que le jour de mon baptême, après un grand déjeuner où je m'étais assez mal comportée, vous avez joué cet air qui a tout de suite séché mes larmes. »

« Barbe ! la majestueuse nourrice du baby d'il y a vingt ans ! Comment ne l'ai-je pas reconnue dès l'abord ? Aussi, je me disais bien : « Je connais cette figure-là », mais, du diable, si j'y aurais mis son nom à moi tout seul.

« Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle était aussi dans le secret, cette vénérable dame Barbe ! Tout le monde y était, excepté moi bien entendu. Avoue que j'ai joué là un rôle assez ridicule.

« Et maintenant, tu comprendras sans peine que ce n'est pas une petite fille dont j'ai été le parrain qui me fera manquer à mes serments de célibataire trois fois endurci.

« Il est vrai que cette petite fille a grandi, qu'elle est trois fois charmante à l'heure qu'il est, mais il n'importe. Laisse-moi te rappeler une histoire.

« Tu te souviens qu'il y a deux ans, mon voisin de campagne, M. de Montgardet, avait voulu me

marier avec une jeune fille accomplie, affirmait-il.

« Et puis, un million et demi en dot ou en *espérances*, c'était magnifique.

« Tout y est, mon cher, me répétait-il de cette voix puissante que tu connais : jeunesse, esprit, beauté, fortune, alliances des plus honorables. »

« Je refusai net.

« Vous plaisez, me disait-il : qu'avez-vous à objecter pour expliquer votre refus ?

— Tout simplement, répondis-je, que je connais mademoiselle de Lesparda depuis vingt ans. Jamais je n'épouserai une jeune fille à qui l'on a dit devant moi, il y a un certain nombre d'années :

« Mouchez-vous ! Tenez-vous droite ! Allez laver vos mains ! »

« Fi ! quelle horreur !

« Quand elle charmerait les autres par un *andante* de Mozard ou un menuet d'Haydn, je me souviendrais de l'ennui causé à moi, jadis, par ces doigts si habiles aujourd'hui. — Ils se formaient alors dans les exercices les plus monotones. — Pendant que tous se délecteraient à suivre le chant divin, moi je n'entendrais que l'éternel : ut, ré, mi, fa, sol, fa, mi, ré, ut. — Ré, mi, fa, sol, la, sol, fa, mi, ré. — Mi, fa, sol, la, si, la, sol, fa, mi.

« Et ainsi d'un bout à l'autre du piano, dans tous les tons majeurs et mineurs.

« Pour en revenir à mademoiselle de Lesparda, sa

famille habitait à Paris le premier étage de la maison dont j'occupais le second. Je pouvais donc, et bien malgré moi, je t'assure, suivre pour ainsi dire, jour par jour, heure par heure, les progrès de son éducation.

« Un certain hiver, je ne puis l'oublier, elle étudiait je ne sais quel morceau sur le *Trouvère*.

« Miséricorde ! Quatorze variations, sans parler de l'*Introduction*, du *Thème*, et du *Finale* ! Et les reprises donc ! Elle n'en manquait pas une. — J'étais poursuivi dans mes rêves par ces innombrables *Da Capo*. Ils finissaient par me porter sur les nerfs, et je songeais sérieusement à déménager lorsque le *Trouvère* fit place à *Rigoletto*.

« Dix-sept variations cette fois !

« Et un mouvement de six-huit que la malheureuse jeune fille ne pouvait attraper, en dépit des plus louables efforts. — Mi bémol, criait la maîtresse d'une voix glapissante, ut dièze, si naturel ! — Passez le pouce ! — N'arpégez donc pas ainsi vos basses, c'est affreux ! »

« Enfin, par un effet de la miséricorde divine, mademoiselle de Lesparda gagna, au sortir d'un bal, une bronchite très-tenace, mais sans danger toutefois.

« Je remerciai Dieu *in petto*, et fis prendre discrètement de ses nouvelles matin et soir. Le jour où l'on m'apprit qu'elle était complétement guérie, je m'enfuis à la campagne. — C'était la délivrance, mais la maîtresse et l'élève m'avaient gâté le *Trouvère* et *Rigoletto* pour la vie entière.

« Tu le vois ; c'est chez moi une question de principe.

« Périssent toutes les fiancées du monde plutôt qu'un principe. »

« Et tu voudrais, qu'à mon âge, je me mette tout à coup à renoncer au célibat pour épouser une jeune fille que j'aurais vue au berceau, dont j'aurais entendu les premiers vagissements. Allons donc ! »

PHILIPPE LEYRAS A HENRY D'AUVERGER.

« Mon cher ami, je ne *veux* rien ; c'est toi qui *veux*, mais tu veux si bien que tu prends le chemin de n'en jamais sortir.

« Mon esprit est singulièrement *assagi* », m'écris-tu. « Je trouve moi qu'il est toujours singulièrement vert, que tu te bats contre des moulins, et que tu laisseras peut-être échapper le bonheur qui passe auprès de toi, faute de savoir tendre la main au moment favorable.

« Que diable ! Tu as l'heureuse chance de découvrir au fond d'une province ignorée une perle de sagesse, de raison, de bonté (ne parlons pas de beauté, c'est incontestable, paraît-il, mais je prêche et je laisse de côté la question frivole), et sous prétexte que cette jeune fille est ta filleule, tu reviendrais bredouille. — Courage, Henry ! — Pauvres grands hommes ! Vous êtes tous les mêmes, et un grain de bon sens ne vous vaudrait-il pas mieux que tout votre génie ? »

HENRY D'AUVERGER A PHILIPPE LEYRAS.

« Il y a longtemps que je ne suis venu à toi, mon cher Philippe, mais tu traites si rigoureusement mes faiblesses que je ne me sens plus le courage de te les dévoiler.

« Pour aujourd'hui je suis de l'humeur la plus noire.

« Que te disais-je donc l'autre jour que ce père Morin, le caissier, était le plus inoffensif des hommes! — Mais il en est le plus insupportable, à coup sûr.

« Quel intrépide bavard !

« Quand on marche avec lui, il faut s'arrêter tous les dix pas pour lui laisser le temps de souffler, et alors il reprend bien vite son discours.

« Vous aurez beau chercher à aller de l'avant. — Il a une façon à lui de vous forcer à vous arrêter, soit par une expression suppliante des yeux, soit par un sourire d'une espèce particulière, que vous apprenez vite à connaître, soit en vous saisissant tout bonnement par le pan de votre habit, si bien que pour ne pas le lui laisser à tout jamais entre les mains vous suspendez votre course. Lui n'en démordrait pas !

« Et cela pendant deux heures durant, pour me dire que sa fille Léonide est un abrégé de toutes les perfections, qu'elle a déjà refusé bon nombre de mariages très-honorables, non pas comme mademoiselle Antoinette parce qu'elle ne trouve personne digne d'elle,

mais parce qu'elle ne veut pas abandonner son vieux père.

« Cependant, ajouta-t-il, si son cœur venait à parler trop haut, je m'en apercevrais bien, et je l'empêcherais de se sacrifier réellement.

— Vous auriez grand tort, M. Morin, dis-je avec un sérieux imperturbable ; n'enlevez pas à mademoiselle votre fille cette auréole de piété filiale qui lui sied si bien. »

« Il me regarda d'un air ravi. — Le pauvre homme continua ainsi pendant le reste de la promenade, s'imaginant que je ne voyais rien à ses finesses cousues de fil blanc, et me faisant avaler le panégyrique jusqu'à la lie.

« Mademoiselle Antoinette se montre donc bien difficile ? demandai-je, pendant une des pauses où le bon homme soufflait.

« Je voulais en avoir le cœur net.

— Ne m'en parlez pas ! Elle rêve un prince ou un ambassadeur, à ce qu'assure ma fille, un noble pour le moins ! Le malheur c'est qu'elle mène son père et son grand père par le bout du nez ; aussi quand elle a dit *non*, c'est *non*, et les épouseurs congédiés feront bien de ne pas revenir à la charge. »

« Après cette flèche de Parthe, le bonhomme me fit grâce de sa compagnie, et je continuai mélancoliquement ma route, mon fusil sous le bras, faisant lever les compagnies de perdreaux dans les sillons en jachères.

« Pauvres bêtes ! ne vous effarouchez pas ainsi. Je n'en veux nullement à vos innocentes vies ! A côté de vous, l'homme est un stupide animal, et les vieilles filles à marier, de féroces créatures, qui déchirent à belles dents la jeunesse et la beauté. . . . . .

« C'était hier la fête de M. Gromer.

« Suivant la coutume, l'excellent homme s'en alla passer deux jours à Saint-Étienne, pour laisser faire en paix les préparatifs de tous genres, et jouir convenablement de la *surprise*.

« Pendant ce temps, mon ami l'ingénieur avait fait dresser dans l'avenue, et d'après les plans d'Antoinette, une tente immense, où devait avoir lieu le repas en plusieurs actes offert aux mineurs.

« Comme les convives sont nombreux, trois mille environ, la chère est forcément assez frugale.

« Un bœuf, quelques moutons, une douzaine de porcs mis à toutes sauces, des pâtés gigantesques, dignes de figurer sur la table de Gargantua , des fromages de la circonférence d'une meule de moulin, des hottes de pommes, de poires et de raisins, voilà le menu dressé par Antoinette.

« Ce n'est pas très-délicat, me disait-elle en riant, mais nos braves amis ne sont pas difficiles. Quelques pièces de vin blanc suffisent pour les mettre en gaieté. »

« Aussitôt, j'imaginai d'aller trouver la digne hôtesse du *Cadran bleu*, madame Grenou, avec laquelle je

suis resté dans les meilleurs termes ; sa cave est bien montée ; elle put me livrer d'excellent vin du Beaujolais, que je lui commandai de faire porter sans en rien dire au lieu du festin. Ce sera une surprise pour les amis d'Antoinette.

« Je n'en finirais pas s'il me fallait te décrire cette longue journée, commencée par une messe en musique à l'hospice.

« Antoinette s'était donné bien de la peine depuis plusieurs semaines, pour organiser les chœurs, composés des meilleures voix du pays.

« Depuis l'année dernière, elle a fondé une société d'orphéonistes. Il est vrai que cela ne bat encore que d'une aile ; il s'en faudra de longtemps avant que *la Lyre de Rocamadieu* soit en mesure de gagner des médailles aux concours environnants.

« Mais tout le monde était bien résolu à se montrer satisfait.

« Pour moi, en l'admirant blanche et sereine, au milieu de ses *noirs amis*, sortis pour un jour des profondeurs de la terre, il me semblait voir un de ces beaux anges que Milton a dépeints, lorsqu'ils cherchent à charmer les tourments du Pandémonium, par leurs accords sur la harpe ou le clavecin.

« Les enfants de l'asile récitèrent des compliments sans fin. — Les petites filles de l'ouvroir présentèrent d'énormes bouquets, pour lesquels on avait dû épuiser tous les jardinets de Rocamadieu. Antoinette, debout

auprès de son grand père, dont la tête blanche pliait sous le poids des plus douces émotions, avait pour chacun un sourire aimable, une parole gracieuse. Mignonne et fluette comme une ondine, elle se montra infatigable pendant cette interminable journée. Je la contemplais de loin, passant entre les tables, trempant ses lèvres à tout instant dans les verres qu'on lui présentait, pour répondre aux toasts enthousiastes.

« Avez-vous la tête solide au moins » ? lui demandai-je, à un moment où je parvins à la rejoindre.

— Il le faut bien, mon parrain, me répondit-elle, avec un de ses radieux sourires d'enfant. Cependant, peut-être tout à l'heure vous appellerai-je à mon secours.

— Je n'ai pas mission pour cela.

— Fi donc ! vous dédaignez notre pauvre piquette, à laquelle ces braves gens font un si grand honneur ! Ce serait pourtant une occasion toute naturelle de vous présenter à vos électeurs. Laissez-moi faire. »

« C'était la première fois, depuis le jour de mon arrivée, qu'il était question de mes aspirations de candidat.

« Je m'en garderai bien, répondis-je, il n'est plus question de politique ! »

« C'était la vérité ! mais comment cette vérité avait-elle pu monter de mon cœur à mes lèvres, voilà ce que je me demande encore.

« Antoinette me regarda, et je pus lire sur sa physio-

nomie expressive cette question que la politesse l'empêcha seule d'exprimer :

« Alors, que faites-vous ici ? »

« Il y eut entre nous un léger silence.

« Antoinette parut embarrassée ; elle rougit en se voyant comprise, et pour sortir de peine, elle me montra du doigt un tonneau qu'on venait de mettre en perce, et dont le liquide vermeil, versé dans les premiers verres, et dégusté à la hâte, excitait des transports d'enthousiasme.

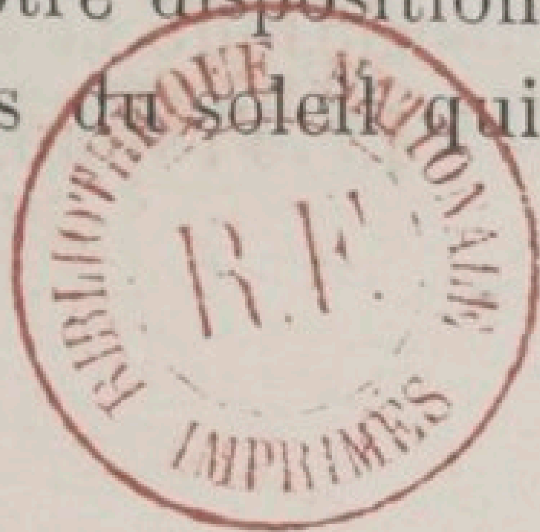
« Qu'est-ce cela ? demanda-t-elle. Je n'en sais vraiment rien !

— Du fameux vin, notre demoiselle, répondit un brave mineur, déjà en gaieté, et qui levait son verre entre lui et le jour, pour contempler la teinte engageante. Nous n'en avons pas encore bu comme cela. C'est un vrai sirop !

— Vous renouvelez le miracle des noces de Cana, mon parrain, murmura Antoinette qui m'avait deviné. D'ordinaire, nous dit l'Evangile, tout le monde sert d'abord le meilleur vin , et quand les convives ont beaucoup bu, on ensert de moins bon ; mais vous, vous avez réservé le meilleur jusqu'à cette heure.

« Merci, ajouta-t-elle avec une grâce infinie ; cependant je me permettrai d'intervertir les rôles, et de vous gronder pour cette coûteuse folie.

« Vous n'avez pas à votre disposition, comme l'hôte divin de Cana, les rayons du soleil qui mûrit la ven-



dange. Il est vrai, et un petit sourire railleur glissa sur ses lèvres, qu'on prétend que chacune de vos paroles vaut un louis d'or. Voilà qui diminue mes regrets ! C'est un beau métier, mon parrain, que celui d'avocat. Mais adieu ! Je m'oublie là à bavarder. Et ma toilette qui n'est pas encore commencée ! Vous savez que nous avons aussi grand couvert à la maison. »

« Le dîner fut charmant.

Antoinette avait à sa gauche ton très-humble serviteur; à sa droite le curé de Rocamadieu, qui bénit la table, et se retira presque aussitôt les *Grâces* dites. Voilà qui ne ressemble guère à l'alpha et à l'oméga de nos grands dîners parisiens. — Ces festins de province m'ont toujours pris le cœur. On n'est pas là seulement pour admirer des cristaux et de la vaisselle plate ; on dîne consciencieusement, on déguste les bonnes choses, on revient sans façon à celles qui paraissent exquises, on porte les santés, et le poète de l'endroit, s'il y en a un, chante les louanges de l'amphytrion comme les bardes du temps jadis.

« Pour moi, ce jour-là, je fis peu d'honneur à la bonne chère.

« Florentine s'était surpassée pourtant ; son salmis de bécasses fut proclamé incomparable ; son gigot de la Crau d'Arles fondait dans la bouche comme un ortolan. Quant aux poulardes de la Bresse, que dire de cette chair satinée ? — Je te rapporte là les menus propos

de mes voisins enthousiastes. — Pour ma part, je ne fis fête qu'aux sorbets à la neige, un souvenir des premiers jours, et à quelques fruits du dessert, cueillis par Antoinette, et arrangés par elle avec un goût d'artiste, dans le surtout du milieu.

« J'allonge, mon ami ; tout cela c'est l'accessoire. — Mais le principal ! Quel coup de poignard dans le cœur ! — Enfin, m'y voilà.

« J'avais fait venir d'Angers, la ville des fleurs, comme bouquet de fête pour M. Gromer, tout une collection d'admirables chrysanthèmes. C'est sa fleur favorite. On avait dû les placer pendant le dîner dans les embrasures des fenêtres du salon, et je jouissais d'avance de la surprise de l'excellent vieillard.

« Aussi ,lorsqu'Antoinette se leva pour donner le signal du départ, m'empressai-je de la suivre.

« Oh ! que c'est aimable, s'écria-t-elle en entrant la première dans le salon, avec le bon curé qui voulait prendre congé, et qu'elle s'efforçait de retenir. Comme grand père va être content ! »

« Il s'agissait bien de mes pauvres fleurs, en vérité !

« N'étaient-elles pas éclipsées par cette autre fleur sans prix, qui semblait à la fois leur sœur et leur souveraine ?

« Au milieu des chrysanthèmes de toutes nuances, sur un trône de feuillage, entouré de lumières, souriait dans son cadre d'or le ravissant visage d'Antoinette.

« Comme c'était bien elle ! — Voilà sa bouche riante,

son front virginal, ses yeux profonds, surmontés de fins sourcils ; ils ont la limpidité et la transparence de l'eau de roche. — Blanche comme un lis dans sa robe immaculée, à peine si son joli cou blanc sort des flots de la fraîche mousseline. Tu sais que j'ai toujours aimé la blancheur ! — Blancheur de la neige, de l'hermine et des fleurs ! Blancheur du visage féminin !

« Je ne comprends rien aux beautés brunes : Diderot était comme moi. Et la brune Sulamite du Cantique des cantiques, cette beauté orientale « *que le soleil avait trop regardée* », me fait penser assez mal du goût de Salomon. — Blancheur de l'âme surtout !

« Oh ! les âmes blanches, mon ami, ces âmes semblables à celles des petits enfants, sans ombre et sans mystère, sans recoins cachés, comme je les aime !

« Philippe, je me tromperais fort si l'âme d'Antoinette n'était pas encore plus blanche que son gracieux visage.

« Son ange voit la face du Très-Haut, me disait tout à l'heure le bon curé, en faisant l'éloge de sa bien-aimée fille spirituelle. »

« Comme elles conviennent à sa pureté idéale ces paroles que l'Écriture applique aux petits enfants !

« Parfois elle regarde avec ces grands yeux étonnés des êtres pour lesquels tout est encore dans la vie mystère et sujet d'étonnement. Ces yeux, profonds dans leur candeur, on les sonde sans effroi ainsi que ces lacs aux eaux limpides, qui ne recélent jusque dans

leurs retraites les plus ignorées, ni troubles ni orages.

« Ils regardent si bien en face ! Ces *miroirs de l'âme* n'ont rien à cacher, mais ils ne sauraient envisager le mal sans se détourner aussitôt.

« C'est vous le coupable, mon parrain ? » me demanda-t-elle avec un petit ton enfantin, plein de douceur, qu'elle prend instinctivement sans doute, en m'appelant ainsi. »

« Elle sait que je dessine un peu, mais, par malheur, mon crayon n'a ni l'éclat, ni la fraîcheur de ce délicieux pastel.

« Qui donc alors ? Grand père, cherchez et trouvez! »

« J'avais trouvé moi ! Mes instincts jaloux me le disaient sûrement. Mon ami l'ingénieur se cachait derrière tout le monde, en rougissant comme une jeune fille.

« Ah ! M. de Fussey, dit-elle en le menaçant du doigt, vous avez donc tous les talents ! Le modèle vous est infiniment reconnaissant, mais grand père l'est encore bien davantage, s'il y a quelque chose au-dessus d'*infiniment*. »

« M. Gromer serra avec effusion dans ses deux mains les mains de l'artiste.

« Mon cher ami, lui dit-il, soyez mille fois béni pour cette heureuse pensée. Mais à quels moments ma petite-fille posait-elle ainsi, sans le savoir, devant vos habiles crayons ? »

« M. de Fussey sourit d'un air un peu embarrassé.

« Il suffit de se souvenir, répondit-il, et se retournant vers moi comme pour m'appeler à son aide :

« M. d'Auverger, qui fait aussi le métier d'amateur, pourra vous dire comme moi que rien n'est plus facile, quand on est bien pénétré de son sujet. »

« Je ne trouvai rien à répondre.

« Un léger malaise régnait entre nous quatre.

« Et mes belles fleurs donc, dit le bon M. Gromer, qui devinait peut être que je n'étais pas content ! Mes admirables chrysanthèmes ! Après ma petite-fille, une fleur de printemps, par exemple, il n'y a rien que j'aime plus au monde que ces belles fleurs d'automne. Celles-ci sont d'une beauté hors ligne ; jamais je n'en ai rencontré de semblables.

— La fleur parfume la corbeille, répondis-je en désignant le portrait.

— Oh ! le joli mot, murmura mademoiselle Léonide qui s'était rapprochée de nous.

— Il n'est pas de moi, Mademoiselle, je l'ai pris à Châteaubriand, répondis-je, non sans un peu de brusquerie.

— C'est de Cymodocée qu'il est question, n'est-ce pas, me demanda M. Gromer. Alors, mon cher ami, si vous le voulez bien, nous donnerons ce nom charmant de Cymodocée à l'espèce que voici. »

« Il me désignait une fleur couleur de pêcher, semblable à celle que le peintre avait mise dans la main de son modèle.

« Quant à celle-ci, qui n'a pas d'étiquette non plus, ajouta-t-il, comment l'appellerons-nous ? Elle est d'une admirable couleur pourpre, et doit être d'invention toute nouvelle ; les chrysanthèmes n'ont jamais d'ordinaire ces nuances éclatantes. Antoinette, si nous la désignions par ton nom ?

— Ce ne serait pas juste, grand père, répondit-elle en souriant. Je crois que j'ai trouvé mieux que vous.

— Parle, mon enfant.

— Que diriez-vous du *parrain d'Antoinette*? reprit-elle sans le moindre embarras.

— A merveille, bravo, il n'y a que les enfants pour avoir de si bonnes idées, dit l'excellent M. Gromer qui me serra la main. Mon cher ami, vous n'aviez pas besoin de cela pour être sûr de notre constant souvenir ; mais si vous étiez parfois tenté d'en douter, dites-vous que le *parrain d'Antoinette* a pris racine pour toujours dans le sol de Rocamadieu. »

« Mademoiselle Léonide avait suivi toute cette petite scène d'un air profondément attentif.

« Au moment où Antoinette proposa ingénument mon nom pour le donner à la chrysanthème pourpre, elle se mordit les lèvres, et feignit de se cacher le visage avec son éventail, comme si elle rougissait pour la jeune fille de cette provoquante hardiesse.

« Antoinette ne vit rien de tout cela.

«Dans le courant de la soirée, elle chercha, avec sa bonne grâce habituelle, à faire briller l'astucieuse

fille. Elle la conduisit elle-même au piano, resta auprès d'elle pour lui tourner les pages, et donna la première le signal des applaudissements.

« On pouvait applaudir sans mentir à sa conscience.

« Il y a certainement du talent dans ce jeu-là, de l'habileté de doigts, de l'étude, mais cela ne va pas plus loin que les doigts ; on attend l'âme, l'interprétation individuelle, le sentiment propre, tout ce qui ne vient pas enfin.

« Faites donc compliment à cette pauvre Léonide, » me dit Antoinette, en venant s'asseoir auprès de moi.

« Elle ne recherchait pas ma société, mais simplement ma bienveillance, pour mademoiselle Morin.

« Je n'aurai garde, répondis-je. A mon sens, c'est la perfection du vacarme.

— Vous n'êtes pas indulgent, et je me garderai bien à l'avenir de jouer encore devant vous. »

« Elle me regarda comme si elle comptait sur une réplique aimable, je ne songeai pas à la faire.

« A l'avenir, avait-elle dit. Qu'y avait-il de commun entre son avenir et le mien ? N'étais-je pas décidé à la quitter bientôt? Ne le fallait-il pas, si je ne voulais assister au triomphe de mon heureux rival ?

« Vous ne m'avez rien dit du portrait, reprit-elle au bout d'un instant de silence, comme pour renouer la conversation.

— Ce n'est pourtant pas faute de l'avoir admiré.

— Le trouvez-vous-ressemblant ?

— Frappant ! Mais à propos de ressemblance, je veux toujours vous demander si vous êtes de l'avis de M. Gromer, au sujet des rapports de physionomie qu'il a trouvés entre moi et monsieur votre père. »

« Antoinette se mit à rire.

« C'est-à-dire que grand père est de mon avis ; ne changeons pas la question.

— Comment cela ?

— C'est moi qui la première, dès le jour de votre arrivée, l'ai fait songer à cette ressemblance ; il a dit *amen*, mais je revendique le droit d'invention. Après cela, peut-être n'est-ce pas aussi réel que je me l'imagine. Le titre de parrain, que vous portez vis-à-vis de moi, a pu m'influencer à mon insu. Un parrain est une espèce de père, vous savez. »

« Une espèce de père !

« Elle fixait sur moi ses yeux limpides ! En parlant ainsi, la cruelle enfant ne se doutait pas de la peine qu'elle m'infligeait. C'était mon arrêt qu'elle venait de prononcer si ingénument. — C'était comme si elle m'avait dit : « Ne vous méprenez pas sur l'amitié que je vous témoigne ; c'est un petit penchant filial, pas autre chose. »

« Allons , il faut savoir prendre son parti . La semaine prochaine, sans faute, je m'arracherai à ce charme que j'aurais dû fuir déjà. En attendant : *Carpe diem.* »

DU MÊME AU MÊME.

« J'ai reçu ce matin une singulière lettre, mise à la poste à Lyon, comme le timbre l'indique. Mais j'imagine qu'elle ne venait pas de si loin. Il s'agissait de me dérouter. C'est le premier soin des faiseurs de lettres anonymes.

« Une lettre anonyme comme à un heureux fiancé !

« Car j'oublie de te dire que la lettre en question ne porte pas d'autre signature que ces mots : *Un ami.*

« En fait d'amis, je n'ai que toi, Philippe.

« Donc, l'anonyme prend un titre que je ne lui reconnais pas le droit de porter.

« En second lieu, j'aime qu'on me rende un service à visage découvert. Ceux qui portent des voiles (au moral bien entendu) ont de vilaines choses à cacher.

« Ce ne peut être l'ingénieur, et je n'ai même pas songé à lui, bien qu'il soit le seul, peut-être, intéressé à m'écarter de sa route ; mais quand bien même il aurait à redouter quelque chose de moi, ce qui n'est pas, sa nature loyale le met au-dessus du soupçon.

« Méfiez-vous des yeux lapis, disait la lettre ; ils sont bien capables de courir deux lièvres à la fois. Vous ne seriez pas le premier en tout cas à vous repentir de les avoir admirés. »

« L'expression est peu élégante, tu en conviendras. Mon premier mouvement fut de déchirer ce vilain

avertissement ; le second, je suis soupçonneux par nature, fut de me dire : Qui sait ?

« Connaît-on jamais les femmes? Capricieuses comme l'onde, sable mouvant qui se dérobe tout à coup, leur métier, depuis Eve, n'a-t-il pas été de tenter l'homme et de le conduire au mal ?

« Tout en philosophant de la façon la plus lugubre, je marchais ; tout en marchant, je finis par gagner l'extrémité méridionale de Rocamadieu.

« Là, dans une petite cahute en pisé, demeure un des hommes les plus heureux que je connaisse.

« Le père Jérôme, jardinier de son état, trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, à condition toutefois que ses rosiers ne gêlent pas, et que mademoiselle Antoinette leur fasse de temps à autre une petite visite.

« C'est lui qui cultive pour elle ces merveilleuses roses-thé, qui m'avaient pris le cœur dès mon entrée dans ce salon charmant, dont je t'ai fait une très-incomplète description.

« Le brave homme n'a au monde que deux passions: son jardin, et la *petite Antoinette,* comme il l'appelle encore parfois dans ses moments d'expansion :

« Que voulez-vous, Monsieur, me dit-il un jour, pour s'excuser de cette liberté grande ; je l'ai vue naître ! Elle a beau être devenue une grande demoiselle, il me semble toujours être au temps où elle venait, haute comme ce rosier pompon, fourrager mes

plates-bandes. Madame Barbe, sa nourrice, voulait la gronder, mais j'étais trop content de la voir aller et venir autour de moi, pour me plaindre de quelque chose. »

« Ce matin-là, je trouvai le père Jérôme occupé à tailler ses rosiers. Je fis mine de rebrousser chemin, mais le brave homme, qui aime à causer, m'interpella par-dessus la haie de son petit jardin.

« Entrez donc vous reposer, Monsieur, » me dit-il.

« Je ne demandais que cela; je voulais le questionner sur Antoinette, certain que par son honnête bavardage je pourrais apprendre des détails nouveaux; or, j'avais besoin d'effacer l'impression fâcheuse de cette sotte lettre anonyme, et à qui pourrais-je mieux m'adresser qu'à cet humble adorateur de la *petite Antoinette* ?

« Vous lui êtes bien dévoué, n'est-ce pas ? » demandai-je, dès que l'occasion se présenta.

— Comme un chien, monsieur, comme un vrai terre-neuve. Qui ne l'aimerait pas d'abord ? Elle vous a une façon de vous dire bonjour qui vous attendrirait le cœur, quand bien même il serait aussi dur que les cailloux de la route.

« Comment vont vos rosiers ce matin, père Jérôme ? » me dit-elle, en passant, de sa petite voix douce.

« Et vous croyez qu'il n'y a pas de quoi se jeter à l'eau et au feu après des paroles pareilles ?

— Je suis complétement de votre avis, père Jérôme,

répondis-je avec gravité, mais avez-vous pensé parfois à la possibilité de perdre votre trésor?

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? me demanda-t-il d'une voix altérée. La croyez-vous malade ?

— Oh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je parle d'un mariage qui l'obligerait à quitter le pays. »

Le père Jérôme secoua la tête d'un air de doute.

« Mademoiselle Antoinette n'est pas une personne à aller courir les champs avec le premier venu.

— Je parle d'un mari, père Jérôme. Il peut venir de loin pour la chercher. Et vous le savez, la femme doit suivre son mari.

— Mademoiselle Antoinette ne se décidera jamais à nous quitter, ajouta-t-il d'un ton sans réplique.

— Mais son père, son grand père, et vous tous enfin, qui lui êtes si attachés, vous ne seriez pas aises j'imagine de la voir se sacrifier.

— Si vous parlez de sacrifice, je n'en suis plus, Monsieur, mais il y a par ici de bons partis, pour le jour où elle voudra. Tenez, le fils aîné de l'usine à côté ! Il en aura des mille et des cents !

« Et puis, continua-t-il avec un malin sourire, il n'y a peut-être pas besoin d'aller si loin pour lui trouver un épouseur. »

« Je me sentis rougir comme un écolier, et pour me donner une contenance, je fis manœuvrer le sécateur, que le père Jérôme avait déposé sur une vieille caisse à graines.

« Prenez garde, Monsieur, me dit-il respectueusement, vous coupez une maîtresse branche, et puis, je crois bien que vous seriez capable de vous estropier avec ces ciseaux-là. Ils ne connaissent que leur maître.

Mais enfin, pour en revenir à notre bout de causerie, je me dis souvent que M. de Fussey, l'ingénieur, est un brave garçon qui pourrait *la* rendre heureuse. »

« Je ne répondis rien ; le père Jérôme, qui avait dit ces paroles d'un air d'interrogation, reprit ensuite après un moment de silence :

« J'avais bien pensé aussi que vous, Monsieur, qui êtes un grand savant, et un habile homme, à ce qu'on prétend, vous pourriez faire *notre* affaire, mais à la condition de vous établir dans le pays, par exemple. »

« Il me regarda bien en face ; ses petits yeux gris semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de mon âme :

« Quelle idée ! m'écriai-je, je suis assez vieux pour être son père !

— C'est vrai, à quelques années près, Monsieur, mais mademoiselle Antoinette n'est pas une jeunesse comme les autres, et quand elle dirait *oui*, cela ne m'étonnerait pas tant que cela.

— Je suis hors de la question, père Jérôme, repris-je d'un ton dégagé ; je n'ai jamais voulu me marier ; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Depuis que mademoiselle Delmas est devenue une belle jeune fille, elle n'a pas dû manquer de prétendants, et votre amie

madame Barbe vous aura tenu au courant de tout cela, je n'en doute pas.

— Des prétendants ! répéta le père Jérôme, comme si ce mot lui était inconnu.

— Oui, des prétendants, des fiancés, des *bons amis*, si vous aimez mieux.

— Ah ! pour des bons amis, des amoureux, vous voulez dire, n'est-ce pas, ce n'est pas cette espèce-là qui a manqué. Mais il ne s'agissait pas de mariage, je vous en réponds. »

« Je tressaillis sottement malgré moi.

« Ils sont ici trois mille mineurs bien comptés, et bien, s'il n'y en a pas deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, plus un, amoureux d'*elle*, je consens à ce que cette *gloire de Dijon*, la plus belle de ma collection, devienne un chardon à ânes. »

« Je respirai ! Les amoureux de la reine ! Ce n'étaient pas ceux-là que je redoutais.

« Il ne me restait plus rien à savoir ; je pris congé du père Jérôme , en lui promettant une autre visite dans un prochain délai, et j'allongeai le pas pour avoir le temps de m'habiller avant le déjeuner. »

DU MÊME AU MÊME.

« Quels changements amènent les jours dans leur fuite, mon cher ami !

« Ma dernière lettre était pleine des récits d'une fête;

aujourd'hui, tout me semble enveloppé d'un crêpe noir. Le pays est dans la tristesse. M. Gromer vient d'être atteint d'un de ces accès de fièvre nerveuse, qui côtaient chez lui la fièvre pernicieuse. — Antoinette est sur le qui-vive. — Elle passe les nuits auprès de son grand père, et toutes les heures de la journée qu'elle ne lui donne pas, car il la renvoie d'autorité pour se reposer, sont consacrées à l'hospice. — Les misères n'y manquent pas en ce moment. Une terrible explosion de feu grisou a fait à Rocamadieu plus d'une veuve et d'un orphelin. Les survivants ont été affreusement mutilés, et devant de pareilles douleurs, Antoinette se multiplie et se dévoue avec un zèle infatigable.

« Ce matin, je l'ai trouvée cousant les vêtements de deuil de ses protégées ; elle était pâle ; ses yeux battus disaient éloquemment ses fatigues, et pour comble, le paquebot d'aujourd'hui n'a rien apporté d'Amérique.

« Comme elle ne pense jamais à elle, ce ne sont pas ses inquiétudes qui l'occupent, mais celles que pourrait avoir son grand père, s'il venait à se rappeler la date du jour.

« Que lui dirai-je, lorsqu'il me demandera sa lettre de quinzaine ? répétait-elle. »

« Je la quittai immédiatement, m'en allai au *Cadran bleu*, où je fis seller Carabi, le cheval à deux fins de l'auberge, triste trotteur s'il en fût jamais, et je l'enfourchai, en me promettant bien de ne pas le ménager.

« Trois heures après, j'étais au télégraphe, j'expédiais une dépêche à Chicago, à M. Paul Delmas, j'attendais toute l'après-midi, en arpentant les rues et les places de Saint-Étienne, dont je comptais et recomptais chaque pavé, et enfin, le soir, je reprenais, au galop de Carabi (c'est une allure des plus modérées hélas !), ma route du matin.

« Dans ma poche je rapportais de quoi réjouir le cœur d'Antoinette.

« C'était une dépêche ainsi conçue :

« Lettre égarée sans doute. — Écrit comme à l'ordinaire. — Santé excellente. — Affaires s'améliorent. »

« Mon ami, je ne donnerais pas le sourire de reconnaissance de cette chère enfant pour tous les succès oratoires, qui peuvent fondre sur la tête d'un avocat. — Que dis-je ? La gloire de Démosthène, de Cicéron, de notre Berryer sans rival, tout cela réuni dans la balance ne vaut pas un seul des cheveux d'or de sa blonde chevelure.

« Pour la première fois depuis bien des jours, je m'endormis dans une paix complète. — Qu'elle soit heureuse, et puis ensuite qu'il advienne de moi ce qu'il pourra !

« Cependant, je ne veux pas partir, je ne *dois* pas partir, tant qu'elle sera accablée de soucis. Je ne la vois guère ; j'ai repris place à la table du *Cadran bleu*, depuis la maladie de M. Gromer, et quand on me

rappellera dans cette salle à manger, où j'ai passé de si douces heures, qui ne reviendront plus, hélas ! ce sera le signal du départ.

« Je m'en irai, je reprendrai seul le bâton du voyageur, emportant un cher, un douloureux, un éternel souvenir.— Mais devant mes yeux brillera une lumière nouvelle. Ce ne sera pas impunément que j'aurai vécu quelques jours auprès d'un ange ici-bas. — Mon ami, as-tu remarqué parfois dans les tableaux des vieux maîtres italiens, ces beaux anges resplendissants de jeunesse, et cependant d'une beauté achevée ? La présence de Dieu, devant lequel ils vivent sans cesse dans un saint tremblement, leur communique quelque chose qui dépasse la pureté de l'enfant. — Telle est Antoinette. — Au milieu de ses occupations de chaque jour, mêlée dans la foule des pauvres humains, elle ne perd pas de vue un instant la patrie céleste :

« *Sursum corda* ! » dit-elle. – Et cette pensée met sur son visage cette expression radieuse, qui charme autant qu'elle étonne.

« A force de la regarder prier, je me suis mis à prier moi-même ; les enseignements de ma pieuse mère, obscurcis plutôt qu'effacés par les sollicitudes de la vie, se retrouvent en pleine lumière. -- Antoinette se doutera-t-elle jamais que le sceptique qui se présentait à elle il y a quelques semaines, fier de son attitude hautaine devant Dieu, s'agenouille maintenant, et demande la foi à grands cris.

« Demandez et vous recevrez », a dit l'Oracle divin.

« Je n'ai pas encore reçu, mais puisque je demande, je ne désespère pas de recevoir.

« Tu le vois ; ce voyage n'aura pas été inutile. — Si je n'en rapporte ni le bonheur d'une riante existence à deux, ni même le triomphe de ma candidature, j'y aurai trouvé du moins ce qui aide à vivre : les certitudes de la foi et de l'espérance chrétiennes. — La charité me manque encore, il est vrai ; je le sens chaque fois que je viens à rencontrer cet odieux père Morin, et sa non moins odieuse fille.

« J'ai beau feindre de ne pas les voir ; je joue au myope, je néglige de prendre mon lorgnon, afin de me faire excuser par son absence, rien ne me sert. Ils sont toujours sur mon chemin, le sourire aux lèvres, sourire emmiellé, qui distille le fiel, lorsqu'il s'agit d'Antoinette.

« C'est une dévote », me dit un jour d'un air tant soit peu dédaigneux mademoiselle Léonide.

« Bien entendu qu'elle ignore que la route de Rocamadieu est tout près de devenir pour moi le chemin de Damas.

« Le mot ne me fait pas peur, Mademoiselle, répondis-je. Non-seulement je respecte ceux qui croient, je les envie, mais encore, tout mécréant que je suis, la femme sans croyance me paraît un être monstrueux, et fût-elle douée de toutes les grâces, de toutes les vertus même, je n'y aurais pas confiance.—

La femme qui ne prie pas, que je ne puis me représenter à certaines heures agenouillée devant l'autel, cette femme-là est dépouillée à mes yeux de la plus poétique des auréoles. »

« Mademoiselle Léonide se mordit les lèvres, comme elle le fait toutes les fois que sa haine jalouse l'emporte trop loin, mais le dimanche suivant, je la vis sortir dévotement de l'église, tenant à la main un livre de prières, gros comme un missel.

« Cette pauvre fille est capable pour se marier de tous les héroïsmes. »

DU MÊME AU MÊME.

« Mon ami, remercie Dieu avec moi ! M. Gromer a repris santé et gaieté ; Antoinette est radieuse. — Il m'a fallu retourner dîner chez eux.

« Nous étions seuls tous les trois, et je me disais quelle douce vie ce serait que celle-là. — Mais les premières neiges ont paru sur la montagne. C'est le dernier délai que je me suis accordé. Ce départ, cent fois remis, paraissait définitif dans ma pensée et ma volonté. J'en parlai comme d'une chose imminente :

« Eh quoi ! me dit M. Gromer avec un sourire triste, vous nous quittez ! Je m'étais si bien habitué à vous !

— Je devrais déjà être parti, répondis-je d'un ton insouciant, qui était une offense mortelle à la vérité ; votre indisposition seule a été capable de me retenir

jusqu'à ce jour. Mais puisque vous voilà sur pied, et plein de vaillance.....

— Vous allez me faire regretter d'être entré si vite en convalescence, me dit-il affectueusement. Et cependant, je désirais tant guérir encore cette fois. Que serait devenue ma pauvre petite fille, s'il lui avait fallu me dire un dernier adieu en l'absence de son père !

— Écartez ces funèbres images. Elles sont mauvaises en tout temps, mais surtout dans les jours qui suivent le départ du mal.

— Non, mon ami, un vieillard voisin de la tombe doit se familiariser avec ce voisinage. Il ne saurait d'ailleurs effrayer un chrétien qui sait de longue date que sa vie est entre les mains de Dieu. La vie est la méditation de la mort, disait Platon. Ce n'est donc pas pour moi que je redoute le terme du voyage. Je demande à la divine Providence de me laisser vivre jusqu'à ce que j'aie remis ma petite-fille entre les mains d'un mari digne d'elle. »

« Pourquoi le courage m'a-t-il manqué alors ? — L'occasion était belle. — Je la laissai échapper.

« Allons, dit tout à coup M. Gromer, en agitant la sonnette placée à la portée de sa main, puisque mademoiselle ma petite-fille nous a abandonnés, profitons de son absence, à la façon anglaise. Je me rappelle qu'il y a dans un coin de la cave un certain muscat de Lunel que je ne vous ai pas fait goûter. Charles X

l'appelait le *vin des rois*, et l'éloge n'est pas exagéré. Il chasse les souvenirs douloureux, évoque les idées riantes, et serait capable de faire parler un muet. »

« Nous restâmes seuls le reste de la soirée, qui fut très-courte d'ailleurs ; Antoinette ne reparut pas ; elle était fatiguée sans doute; maintenant que son dévouement n'est plus indispensable, il lui faut bien prendre quelque repos.

« J'attendrai ta lettre prochaine, et puis je partirai ! — Partir ! Ne plus la revoir ! Ne pas lui dire au moins que ce cœur qui bat plus fort, rien qu'en entendant le son de sa voix, le bruit de ses pas, lui appartient tout entier ! Ah ! mon ami, comment fuir ce souvenir enchanteur, ce fantôme ailé qui revient quand on voudrait le chasser ! »

PHILIPPE LEYRAS A HENRY D'AUVERGER.

« On ne fuit pas, que diable ! On s'en va tout bonnement, tout carrément, trouver son futur beau-grand père, et on lui dit :

« Monsieur, j'aime votre petite-fille ; je suis un honnête homme, et je réponds de son bonheur. »

« Alors le grand père écrit en Amérique, le père accourt, commande les violons, et tout est dit.

« Mais non, on préfère gémir comme un soupirant éconduit ! — Mais tu ne vois donc pas, malheureux, que ce vin de Lunel « qui évoque les idées riantes, et

serait capable de faire parler un muet » était là à seule fin de te délier la langue. Allons ! une bonne résolution, ou morbleu je viens faire la demande moi-même ! »

HENRY A PHILIPPE.

« Philippe, pardonne-moi ! Tu m'as enfin ouvert les yeux. Demain, je mets mon habit noir, et je vais trouver cet excellent M. Gromer. Il saura bien me dire tout de suite ce que je dois espérer. »

PHILIPPE A HENRY.

« A la bonne heure ! Tout va bien ! S'il le faut, plante là le barreau et la toge. Tu n'auras peut-être pas de statue élevée sur la place de ta ville natale, entre deux fontaines peu jaillissantes, mais tu ne perdras rien pour renoncer à ta qualité d'homme illustre.

« Un homme heureux vaut cent fois mieux encore. »

HENRY A PHILIPPE.

« Philippe, je croyais toucher au bonheur ; tout est fini. — Ce matin même, avant de me rendre à la Direction, j'eus la pensée d'entrer à l'église qui se trouvait sur mon chemin. — La porte était grande ouverte ; à l'entrée, près des fonts baptismaux, se tenaient quelques gens du pays en habit de fête ; on attendait le curé pour un baptême.

« Un baptême m'intéresse au plus haut point depuis que je me sais le parrain d'Antoinette ; je m'adossai

donc à un pilier, pour suivre de près la sainte cérémonie. J'étais là depuis quelques instants lorsque des pas légers se firent entendre auprès de moi. Je retournai la tête, et je me trouvai face à face avec mademoiselle Léonide.

« Elle feignit la surprise.

« Vous ici, Monsieur, me dit-elle en minaudant. Par quel hasard ? Votre présence va sans doute porter bonheur à ce petit être.

— Je le souhaite, Mademoiselle, et je vous remercie de me faire penser à donner les dragées. »

« Je m'approchai de la commère qui tenait le poupon, et je lui mis dans la main une pièce d'or, qui fut reçue avec grand enthousiasme, et sans la moindre cérémonie.

« Pendant ce temps mademoiselle Léonide s'était absorbée dans la lecture d'un petit tableau écrit à la main, et appendu au pilier le plus proche des fonts baptismaux.

« Ah ! s'écria-t-elle de façon à être entendue de moi. Quelle singulière chose ! On apprend tous les jours. »

« La politesse la plus stricte m'obligeait à répondre. Et puis, j'étais si heureux ce matin que mademoiselle Léonide elle-même trouvait grâce à mes yeux.

« Quoi donc ? » lui demandai-je.

« Elle ne répondit pas, mais du bout de son petit parapluie elle me montra les dernières lignes du tableau.

« Toute personne qui tient un enfant sur les fonts de baptême, était-il écrit, contracte avec cet enfant une sorte de parenté qui met obstacle au mariage entre le parrain ou la marraine, et le filleul ou la filleule. »

« Vous ne vous en doutiez pas, je le vois, dit la vipère avec un sourire empoisonné, et je ne me sens plus honteuse de mon ignorance puisqu'elle est partagée par un homme tel que vous. »

« J'eus besoin d'appeler à mon aide tout mon courage, pour ne pas laisser voir à l'odieuse créature la blessure mortelle qu'elle venait de me faire.

« Ce que je lui répondis, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que deux heures après, j'étais encore dans cette église, pleurant au fond d'une chapelle obscure. Pleurant ! moi qui n'ai pas versé une larme depuis que j'ai atteint l'âge d'homme, puisque je n'avais que quatorze ans lorsque j'eus le malheur de perdre ma mère.

« Philippe, plains-moi, le mal est sans remède ! »

PHILIPPE A HENRY.

« Oh ! ces savants qui ne connaissent pas leur catéchisme ! Mais tu n'es pas parrain, mon pauvre ami. La barrière n'existait que pour ton vénérable cousin, M. de la Thibaudière. Le représentant n'est pas le représenté, que diable !

« En avant, marche, il n'y a plus à s'en dédire. Tout à l'heure, avant de jeter cette lettre à la poste, j'ai fait monter dans le train express, qui arrivera à Lyon demain matin, Isidore Flamand, mon ordonnance, l'homme le plus intelligent de tout l'escadron. Je lui ai confié un assez volumineux paquet, dûment ficelé et cacheté, à l'adresse de M. Gromer, père, à Rocamadieu.

« Ce paquet contenait *toutes* les lettres, *toutes*, entends-tu bien, que tu m'as adressées depuis que tu t'es endormi dans les délices de cette nouvelle Capoue.

« Il fallait bien en finir ! Jette feu et flammes ! Brouille-toi sans retour avec ton meilleur ami ! Que m'importe, pourvu que tu sois heureux ! »

HENRY A PHILIPPE.

« Philippe, qu'as-tu fait ? Antoinette les a lues ces lettres où je t'ouvrais mon âme ! Elle me l'a avoué elle-même en rougissant tout à l'heure.

« C'est donc *oui*, lui ai-je demandé sans oser lever les yeux vers elle !

— Ce devrait être *non* pour vous punir, vilain parrain, m'a-t-elle répondu à voix basse, mais je n'ai pas le courage de me punir moi-même. »

« Oh ! ma blanche vision d'il y a vingt ans !

« Tout à l'heure, quand elle m'a tendu la main,

dans sa grâce virginale, en présence de *notre* excellent grand père, elle semblait me dire :

« Vous m'avez appelée, me voici ! »

« Mon Dieu ! vous qui me la donnez, aidez-moi à ne pas être ingrat ! c'est par le bonheur que vous me ramènerez à vous ! »

MARGUERITE AU PRIEURÉ

NOUVELLE.

Berne, 10 juin 1861.

« Huit jours écoulés déjà depuis l'heure de la séparation, mère bien-aimée ! Jours qui m'ont semblé passer dans un rêve à la fois étrange et doux, où je vous ai regrettée à toute heure, et de toute mon âme, sans pouvoir m'empêcher de sentir profondément que *toute mon âme* ne m'appartient plus.

« Oui, je l'ai donnée entière ! Je dois ma joie et mon sourire à un autre que vous, et cet autre, je lui cache les larmes que je verse en m'éloignant du nid maternel, car il faut que je le rende heureux par mon propre bonheur. Problème charmant, et facile devoir ! Gaston sera pour ma vie ce qu'il se montre pendant le voyage : le meilleur et le plus complaisant des guides, le plus dévoué des amis. Oh ! comme il est bien l'excellent cœur que j'avais pressenti le jour où je me suis décidée à répondre *Oui* ! — Mais je m'aperçois que je ne vous dis rien de Berne, la ville aux fontaines

murmurantes, aux ruisseaux limpides, aux vieilles arcades, ma ville de prédilection jusqu'ici, avec son Munster, ses tours étranges, et ses édifices bizarres, décorés de sculptures plus bizarres encore. Et les ours ! On en voit partout ! Il y en a aux enseignes, à l'église, aux tours, aux coins des rues et aux fontaines ! Les uns jouent du violon, les autres portent l'étendard ou font procession, avec les costumes et les tournures les plus grotesques. Je vous en ai choisi deux qui tendent leur gros dos, pour servir de porte-allumettes par derrière, pendant qu'ils brandissent d'une patte fière la bannière blanche à croix rouge de la Confédération !

« Une autre fois, je vous parlerai de leurs confrères en chair et en os, vrais seigneurs du pays, que la République entretient dans un palais où la foule des visiteurs les assiége. Ils sont gros et gras, bien traités de tous, ce qui ne les empêche pas de regarder leurs courtisans voyageurs d'un air féroce.

« Adieu, chère mère aimée ; ce soir, nous quittons Berne, et l'Aar aux flots bleus ; il est onze heures, et nous allons faire une dernière promenade aux environs. Onze heures ! Il y a huit jours, à cet instant même, vous versiez vos plus douces larmes, et moi, sous le voile blanc qu'on ne porte qu'une fois, je mettais avec confiance ma main dans celle de Gaston. Il me passait au doigt l'anneau d'alliance qui nous lie à jamais, et le prêtre appelait d'une voix émue,

que je crois entendre encore, les bénédictions de Dieu sur nos têtes inclinées ! Comme les sons pieux de l'orgue s'unissaient bien à ma prière ! Il n'y avait pas jusqu'au bruit retentissant de la hallebarde du suisse qui ne me touchât au cœur ! Ah ! la belle journée ! — Adieu, adieu, je m'arrache à vous et à mes souvenirs.

« Votre fille ,

« MARGUERITE. »

Lucerne, 14 juin.

« Que c'est donc joli d'être en chemin de fer pour parcourir la Suisse ! On côtoie le flanc des montagnes, on escalade les sommets, on s'enfonce au creux des vallons, on plane par-dessus cent merveilles.

« Mon admiration grandit chaque jour, bonne mère.

« Et les rivières qu'on traverse, les lacs qui brillent au soleil, comme des coupes d'émeraude ou de saphir, les cascades qui descendent au-devant de vous, les ruisselets qui murmurent sous l'herbe, les torrents qu'on voit accourir avec fracas ; c'est trop de beautés accumulées dans un si petit espace !

« Notre pauvre ferme vous paraîtra bien maussade, me disait Gaston ce matin, en riant de mon enthousiasme.

— Oh ! que non, lui ai-je répondu, et puisque vous vous refusez absolument à me décrire le Prieuré, je vous avertis que ma curiosité et mon imagination, travaillant de concert, en ont fait un vrai paradis terrestre. »

« Songez donc, mère ; j'aurai là toutes les félicités d'ici-bas : la tendresse et le travail, au milieu d'une riante nature.

« Entre vous et Gaston, dirigée et conseillée par sa mère qu'il aime tant, et que j'aime aussi sans la connaître, que me restera-t-il à désirer ? Arrivez donc, et hâtez-vous d'être la plus heureuse et la plus choyée des mères !

« Après la lune de miel », avez-vous dit.

« Mais la lune de miel, ce sera notre vie entière ! Gaston me l'a promis ! Et je veux être une si bonne femme ! Oh ! je me sens déjà Normande par le cœur et par les goûts, bien que mon mari prétende que je suis trop petite, trop délicate, et trop pâle, pour avoir l'air d'une femme de son pays.

« Que dira ma mère de votre joli teint clair de lune ? » me demandait-il l'autre jour.

« Il aime tendrement sa mère, il rapporte tout à elle, et je vois bien qu'il se préoccupe beaucoup plus qu'il ne veut l'avouer de l'opinion qu'elle se formera sur sa belle-fille. Pour moi, je ne partage pas ses secrètes inquiétudes. Le moyen d'être aimée un peu, c'est d'aimer soi-même beaucoup, et je me sens si riche !

« Pour ne pas finir sans un mot sur nos plaisirs d'aujourd'hui, je vous dirai que nous avons vogué pendant quatre ou cinq heures sur le lac des Quatre-Cantons, heures de ravissement et d'enthousiasme

poétique. Quelle splendeur que celle de ces eaux transparentes d'un vert profond ! Et quel décor merveilleux, partout où se portent les regards sur les deux rives ! Ce n'étaient que montagnes hérissées aux formes fantastiques, pics sourcilleux, cimes de neige, découpures hardies sur le ciel clair; tout près de nous, la masse imposante du Righi venait baigner dans le lac sa longue croupe effilée, tandis qu'à gauche le Pilate montrait son front assombri, presque toujours chargé de nuages menaçants, comme celui d'une divinité farouche.

« Et partout des golfes, des promontoires, de petites baies mystérieuses ; partout la verdure éblouissante. Ah ! que c'est beau, mère, et quel voyage ! Mais je m'arrête ! Je me suis promis de garder mes souvenirs pour les soirées d'hiver au Prieuré, quand, assise auprès de vous, sous le manteau de la vieille cheminée, et la main dans votre main, j'aurai reconquis ma mère. Alors il ne manquera plus rien à mon bonheur. Que Dieu est bon, et que la vie est belle !

« MARGUERITE. »

Immensee, 18 juin.

« Merci de votre bonne et douce lettre, chère maman ; elle a fait fausse route à travers l'Oberland avant de nous atteindre à Immensee, notre nouveau quartier général, où nous nous reposerons quelques jours, au pied même du Righi, et sur les bords du lac de Zug.

« Quelle riante merveille que ce lac ! Il n'est pas grandiose et sauvage comme celui des Quatre-Cantons, mais que de grâce dans les contours ! Quel bleu des eaux, pareil au bleu du ciel ! Nous sommes logés chez d'excellentes gens, doux et hospitaliers en dépit de leur rude langage tudesque, et la fille de la maison, blonde mélancolique aux yeux bleus, me soigne à ravir. Une vraie Gretchen que notre petite hôtesse, et qui jouerait bien son rôle dans quelque idylle allemande ! Elle s'appelle Gretly, autre diminutif de Marguerite ; ce qui va vous la faire aimer sans la connaître.

« Gaston prétend que toutes les langues, sauf la nôtre, ont défiguré le joli mot latin de Margarita, qui est son nom de prédilection, et qu'il est bien heureux que je m'appelle ainsi, car je suis en effet sa perle fine et rare.

« Enfin, un tas de folies que je répète pour vous faire sourire, bonne mère.

« Quand il me parle ainsi en route, je le gronde de ne pas être tout yeux pour contempler les belles scènes que nous traversons. A cela, il répond, en aggravant ses torts, que je suis son vrai soleil, que mes yeux lui paraissent plus profonds que les eaux du lac, et que mon sourire lui réjouit le cœur plus que tous les paysages les plus vantés. Que faire en présence d'un tel endurcissement ?

« Entre nous, je crois que Gaston n'est pas si en-

thousiaste que moi des voyages, et qu'il lui tarde un peu d'être assis à son foyer.

« Et moi-même !.... Sans lui en rien dire, à ce cher compagnon, je surprends parfois mon imagination s'enfuyant à tire-d'ailes loin des ravins profonds, des riantes vallées, et des montagnes superbes de la Suisse, pour aller chercher (la vagabonde et l'ingrate !) les routes plantées de pommiers, les modestes vergers, et les pâturages de la Normandie.

« Alors, il me prend des ivresses subites à la pensée de la vie qui m'attend, toute selon mes goûts et mes vœux les plus chers ! Oh ! mes belles vaches normandes, comme je vous aimerai ! Ma première livre de beurre sera pour vous, chère maman ! En attendant, contentez-vous des tendres baisers de votre

« Marguerite. »

Brienz, 25 juin.

« Enfin, nous reprenons le chemin du retour, chère bonne mère ! Nous traversons une seconde fois l'Oberland, mais à toute vapeur. Adieu aux cascades cachées dans les profondeurs des vallées, aux chants harmonieux des jolies Bernoises, aux clochettes du soir ! Adieu à la Jungfrau, l'immaculée, la blanche, ma chère montagne ! Demain, nous serons en France, et après-demain en Normandie.

« Le cœur me bat un peu en songeant à mon arrivée

au Prieuré, et toute mon assurance m'abandonne à mesure que je m'en rapproche..

« Si je n'allais pas plaire à ma belle-mère ?

« Gaston y tient par-dessus tout. Là, je crois, est tout le secret de ses préoccupations depuis quelques jours. A mesure que nous avançons vers notre maison, vers ce doux *at home*, auquel j'aspire malgré mon émoi, il me paraît un peu moins gai et moins confiant.

« Je le questionne beaucoup sur sa mère.

« Elle est simple, active, laborieuse. — Il lui doit tout. — Depuis la mort de son père, elle a pris la direction de cette grande exploitation, en assez mauvais état, alors. Elle a tout relevé, tout amélioré, par son courage, son travail et sa patience.

« S'il est riche maintenant, s'il a le bonheur, dit-il, de pouvoir m'offrir un sort digne de moi, c'est à sa mère qu'il en est redevable.

« J'écoute avec attendrissement, et sans en rien dire, je me promets d'imiter cette vaillante femme, et de lui venir en aide dans la mesure de mes pauvres moyens.

« Pendant qu'elle dirigera les travaux de la ferme, j'essaierai, sous sa direction, de la débarrasser des soins du ménage proprement dit.

« Gaston ne paraît pas s'intéresser à mes projets, quand je lui parle dans ce sens. Voudrait-il faire de moi une femme oisive ? J'en rougirais, devant l'exemple de

ma belle-mère, toujours levée la première, et couchée la dernière au Prieuré, malgré son âge. — Ou bien se méfierait-il de mes talents de ménagère? — Pour cela, à la bonne heure! Mais avec de la volonté, de la patience et des conseils, je sais bien que j'arriverai au but tout comme une autre.

« Hier, après avoir causé longuement tous deux, je redisais à Gaston, pour la vingtième fois, mes regrets de l'absence de sa mère, le jour de notre mariage, et il me répétait, de son ton le plus tendre, que je n'avais pas de chimères à me forger là-dessus, que sa mère, tout en m'adoptant d'avance comme une fille bien-aimée, n'avait pas eu le courage d'entreprendre une si longue route. Elle a horreur des déplacements, et n'a jamais voulu aller à Paris, même lorsqu'il y était au collége. Toute sa vie est absorbée et concentrée dans le Prieuré.

« Ces dernières affirmations m'ont causé une nouvelle frayeur. Qu'aura-t-elle pensé de notre voyage de noces, si long et si dispendieux? Calmez donc mes craintes, mère chérie. Si j'entendais votre douce voix, elle ferait fuir tous ces papillons noirs qui voltigent autour de mon pauvre cerveau, et s'efforcent d'y entrer. Elle me dirait de faire de mon mieux : d'être travailleuse, vigilante, dévouée à tous mes devoirs, et qu'avec cela je ne pourrai manquer de plaire à une femme d'un sens droit, et d'un jugement sage, telle qu'est ma belle-mère.

« Parlez donc, cher oracle de ma jeunesse ; j'ai besoin d'une de ces douces leçons de philosophie chrétienne, comme vous savez si bien les donner. — Adressez votre prochaine lettre à madame Gaston Dardeville, au Prieuré, par Condé-sur-Noireau, Calvados. Que votre bénédiction maternelle m'y précède ! Elle attendra la voyageuse. Cela lui portera bonheur ! »

— C'est-i vrai, not' maîtresse, que not' dame doit arriver ce soir ?

— Quelle dame ? que veux-tu dire, Mathurin ?

— Dame ! L'épousée de not' Monsieur. Celle qu'i va ramener de la Bourgogne ! Un fameux pays, cti-là, ousqu'on boit du vin tous les jours.

— Qu'as-tu à voir là-dedans, je te demande un peu !

— C'est que nous aurions ben voulu, si ç'avait été un effet de vot' complaisance, les servantes et nous, aller au-devant d'elle, un peu prop', avec des bouquets.

— Qu'est-ce que tu me chantes là depuis cinq minutes au lieu d'être à ton ouvrage ? Et la jeune dame ! — Et le vin de Bourgogne ! — Et les bouquets ! — Et tout cela, comme un paresseux, pour finir par une demande de congé, quand la pluie menace, et que le foin n'est pas rentré !

— Dame ! not' maîtresse, M. Gaston ne se mariera pas tous les jours, et nous aurions ben voulu savoir si la

nouvelle bourgeoise, la jeune maîtresse, j' veux dire, est jolie comme une sainte Vierge, à c' qu'on raconte.

— C'est bon ! c'est bon ! Allez à votre ouvrage, et tâchez de vous souvenir qu'il n'y a ici qu'une dame et qu'une maîtresse, comme par le passé. Ma bru s'appelle madame Gaston ; mettez-vous cela dans la tête.

— Comme i vous plaira, not' maîtresse, faites excuse, et à vot' commandement. »

Et Mathurin qui s'était présenté jusqu'au seuil de la porte, sa fourche sur l'épaule, avec son bonnet de coton qu'il roulait entre ses doigts, d'un air embarrassé, se retira en allongeant trois ou quatre grands coups de pied par derrière, comme s'il voulait repousser quelque ennemi invisible. C'était son salut de cérémonie.

La maîtresse du Prieuré était une femme d'une cinquantaine d'années, grande et robuste encore, au teint coloré, aux cheveux presque noirs, à la démarche pesante, mais infatigable. Ses petits yeux grisâtres, enfoncés sous d'épais sourcils, avaient une expression un peu dure, mais singulièrement intelligente. Elle portait avec une simplicité recherchée le costume de veuve que la petite bourgeoisie a conservé encore dans certaines provinces : une robe de laine noire aux plis réguliers et tombants, une collerette blanche empesée qui donnait à la physionomie un air de raideur inexprimable, et un bonnet à larges tuyaux de mousseline, sans dentelles ni rubans.

Après le départ de Mathurin, elle se promena de long en large dans la vaste pièce qui servait à la fois de salle à manger et de parloir, agitant dans sa marche, plus rapide que de coutume, le formidable trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture.

« Les voilà déjà tous sens dessus dessous, parce qu'il arrive ici une péronnelle de vingt ans, qui a su tourner la faible tête de mon fils, disait-elle, tout en arpentant la vaste salle de son pas régulier. Ah Gaston ! Quelle peine vous avez faite à votre mère ! Quel oubli de tous vos devoirs ! Prendre une femme à cent lieues d'ici, sans me consulter (car je n'ai pas été dupe de la démarche respectueuse dans la forme, mais très-résolue dans le fond, qu'il m'a adressée il y a quatre mois) ! Ramener une étrangère sous mon toit, quand tout autour de nous il ne manque pas de belles et robustes filles, richement dotées, qui auraient mieux fait notre affaire que cette poupée à la mode, et sans le sou ? »

Madame Dardeville était une de ces maîtresses-femmes qui ne supportent pas de rivalité dans le pouvoir, ni de partage dans le commandement.

Depuis la mort de son mari, elle avait régné au Prieuré en souveraine absolue, et même, du vivant du défunt, elle jouissait d'une influence qui ressemblait beaucoup à une domination tant soit peu despotique.

M. Dardeville reconnaissait, trop complétement peut-être, la supériorité intellectuelle de sa femme; fils d'un riche cultivateur, et n'ayant reçu pour sa part qu'une

instruction très-sommaire, il s'en remettait aveuglément à elle du soin des écritures, de la correspondance, des comptes et des vérifications de toutes sortes.

C'est ainsi que madame Dardeville avait pu s'initier peu à peu aux affaires, et lorsque son mari ne fut plus là, elle porta à elle seule, sans fléchir, le poids de cette grande exploitation, dont elle sut presque doubler le revenu en moins de dix ans.

Gaston était au collége à Paris, lorsque son père mourut. Sans aucun goût pour le travail, il atteignit la fin de ses classes, après n'avoir jamais été autre chose qu'un élève médiocre, malgré les exhortations de sa mère, qui aurait voulu faire de lui un homme capable de prendre part aux affaires publiques, tandis qu'elle aurait géré leur fortune ; lorsqu'il revint au Prieuré, au lieu de s'associer à sa mère dans le gouvernement du domaine, il s'occupa de chasse, de pêche et de sport avec une vraie fureur. — Quelques voyages à l'étranger, de nombreux séjours à Paris, de fréquentes stations sur les plages à la mode de la côte normande, absorbèrent dix années de sa jeunesse, jusqu'au moment où, rencontrant Marguerite dans une petite ville de Bourgogne où le caprice l'avait conduit, il s'était épris d'elle au point de se décider tout seul à l'épouser, sans même songer à consulter sa mère.

Madame Dardeville, secrètement irritée, donna cependant son consentement sans mot dire. Elle connaissait son fils ; nature fougueuse et faible à la fois, un

obstacle brusque, un refus formel l'auraient exaspéré sans le décourager, tandis qu'à la longue un travail de résistance, patient et sans relâche, besogne dans laquelle elle excellait à son égard, usait son emportement, et avait raison de sa volonté. Il se rendait alors !

« Quel malheur, pensa-t-elle, qu'il soit tombé amoureux loin de moi ! Ici, j'aurais vu le danger, et j'aurais su l'écarter, pendant qu'il en était temps encore. Il est trop tard maintenant, mais il me reste un autre rôle à jouer. Il me faut empêcher cette enfant de prendre ma place dans le cœur de mon fils, et mon influence sur son esprit. L'amour exalté de Gaston ne m'inquiète pas outre mesure : c'est après la lune de miel que je l'attends ! »

Telles étaient les dispositions de madame Dardeville lorsque le cabriolet, qui avait été chercher les deux voyageurs à la gare, fit son entrée dans la cour du Prieuré, cour plantée de vieux ormes, avec un large chemin sablé pour les voitures.

Sur le perron aux marches disjointes, entre lesquelles poussait à l'aise toute cette petite végétation pierreuse qui se contente pour vivre de quelques grains de poussière, madame Dardeville se tenait, si droite et si grave, qu'elle parut presque majestueuse à Marguerite.

Elle ouvrit ses bras à son fils qui s'y précipita avec tendresse : longtemps elle le tint serré contre ce cœur

qui n'avait jamais battu réellement que pour lui, regardant en dessous la pauvre Marguerite, qui, rouge et tremblante, ne retrouvait plus au fond de sa mémoire troublée le petit discours qu'elle avait préparé en route.

Aussi quand sa belle-mère, se tournant enfin vers elle, lui dit de sa voix brusque, en lui tendant une longue main sèche, aux doigts laborieux :

« Eh bien ! ma bru, êtes-vous fatiguée du voyage? »

La pauvre enfant, qui comptait sur des effusions maternelles, eut grand'peine à retenir ses larmes, tant la déception était vive, et ce fut d'une voix basse et couverte qu'elle répondit quelques mots inintelligibles.

« Allons ! ce n'est qu'une petite sotte et une enfant gâtée », pensa la belle-mère !

Le lendemain, en écrivant en Bourgogne pour annoncer son arrivée au Prieuré, Marguerite se trouva fort en peine. Que dire de madame Dardeville pour contenter l'inquiète et soupçonneuse curiosité de sa mère ? Comment raconter cette première entrevue sur le perron, cette réception glaciale qui renversait déjà une partie de ses espérances ?

« Que maman ignore ce premier mécompte », se dit-elle courageusement, et elle écrivit ce qui suit :

« Enfin, mère bien-aimée, nous voici chez nous ! Nous sommes arrivés hier à six heures du soir, respirant tout le long de la route, avec l'air pur des

prairies, cette odeur si douce et si enivrante du foin coupé. Le soleil couchant nous faisait fête, les oiseaux disaient leurs chants du soir, et Gaston me montrant avec un tendre orgueil les champs féconds, les riches pâturages, et jusqu'aux pommiers qui bordent le chemin, me disait de sa bonne voix affectueuse :

« Tout cela est à vous ! Voilà le royaume de Marguerite ! »

« Vous me connaissez, chère maman ; j'étais fort émue, si émue que j'ai été très-niaise en abordant madame Dardeville, et que j'ai à peine su répondre à son bon accueil. Elle a dû me prendre pour une stupide pensionnaire. Aussi, je ne vous parlerai pas d'elle aujourd'hui, de peur que cette première appréciation ne soit ni juste, ni véridique, et je ne m'occuperai que des choses extérieures, qui ont aussi leur physionomie et leur âme.

« Le Prieuré est un antique monastère, de construction irrégulière et pittoresque, devenu, grâce à une foule de changements successifs, inspirés par la recherche de l'utile, plus que par l'amour de l'art, la plus belle ferme du pays.

« Rien qui sente la ruine ou l'abandon. Des murs nouvellement recrépis, des volets verts à l'extérieur, des rideaux blancs aux croisées.

« C'est en vain que j'ai cherché ces vieilles murailles grises, qui parlent des siècles passés, et dont les teintes vénérables inspirent le respect ; on les a fardées

partout, comme de vieilles coquettes, et sans les croix sculptées, les pieux emblèmes en relief, et les inscriptions latines qui frappent parfois le regard, on ne se douterait guère que le Prieuré a quatre ou cinq cents ans d'existence.

« J'ai trouvé de ces anciennes inscriptions jusque dans les étables, où les vaches, à l'œil doux et mélancolique, ruminent le foin parfumé, en humant l'air de la cour par les étroites fenêtres.

« Se doutent-elles, que jadis, à la place où sont leurs mangeoires bien garnies, et leurs litières soigneusement entretenues, vivait tout un peuple de savants religieux ?

« Et les chevaux, qui frappent de leurs pieds impatients les pierres tombales, couvertes encore de doctes épitaphes, rêvent-ils, par les belles nuits de clair de lune, aux vieux moines dont ils troublent le dernier sommeil?

« Non, tout le monde ici dort bien, et profondément, parce que chacun a travaillé sans relâche durant le jour... Je ferai comme les autres, et si je rêve, ce ne sera que de vous, mère bien-aimée.

« Dans l'intérieur de la maison, tout est propre, soigné, reluisant ; tout respire l'ordre et une sage discipline, mais on n'y trouve aucune de ces élégances faciles, qui ne coûtent rien à la campagne ; ainsi les fleurs du jardin, méthodiquement alignées dans leurs plates-bandes, bordées de buis, ne sont jamais dé-

vastées au profit de la salle à manger, ou du salon.

« Je n'en suis pas surprise. Ma belle-mère n'a guère le loisir de s'occuper du superflu ; à peine si les journées doivent suffire à sa lourde tâche. C'est donc moi qui m'occuperai avec bonheur de ces menus détails. Ils réjouiront peut-être les yeux de Gaston qui, trouve parfois la vie un peu austère ici, m'a-t-il avoué. Moi, je crois que je m'y plairai beaucoup. Cette riche nature, ces bons serviteurs, ces beaux animaux, tout cela ajoutera à mon paisible bonheur des accessoires qui ne sont pas à dédaigner, et je sens, qu'en dépit de ma petite taille, je m'encadrerai très-bien dans le Prieuré.

« Quand vous y serez, chère mère, quand vos doux regards maternels se seront arrêtés avec complaisance sur nos vergers plantureux, ce petit coin du monde me deviendra complétement sacré, et je ne demanderai qu'à y vivre toujours en paix, entre vous, Gaston et sa mère. »

Le dimanche suivant, à l'heure de la grand'messe, les habitants du bourg furent dans un véritable émoi, lorsque M. Dardeville et Marguerite, se rendant à l'église, traversèrent la rue principale, dans un panier attelé de deux chevaux, présent de noces du jeune homme à sa femme.

« Tiens v'là le fils à M'ame Dardeville, s'écria la ser-

vante joufflue de la direction des postes. V'nez donc vite, mam'selle Judith. Ils vont être là tout de suite, et vous les manquerez si vous lambinez comme çà. »

Aussitôt un rideau blanc du rez de chaussée se souleva furtivement, et une tête de femme apparut à la fenêtre entr'ouverte, montrant des joues enluminées, et de gros yeux bleus à fleur de tête qui sondèrent la rue d'un air de vive curiosité.

« Ne fais donc pas tant de bruit, Mariette, tu ameuteras les voisins », dit l'apparition, en constatant que la légère voiture s'était arrêtée devant le bureau de tabac, et le rideau retomba.

Quelques secondes après, mademoiselle Judith, dans toute la gloire de son chapeau du dimanche, surchargé de fleurs, aux nuances les plus disparates, parut à sa porte, juste à temps pour recevoir le salut cordial de Gaston, et la gracieuse inclination de tête de Marguerite.

A l'église nouvel émoi.

En se levant, en s'asseyant, en se mettant à genoux, chacun n'avait qu'une pensée : plonger dans le banc des Dardeville, le premier auprès du sanctuaire.

Le sermon eut tort ; personne ne l'écouta, et la pauvre Marguerite, qui priait de tout son cœur dans cette humble église, où elle entrait pour la première fois, fut analysée jusque dans les plus petits détails de sa mise simple et de bon goût, avec la patience mal-

veillante et l'esprit d'investigation que les femmes savent apporter à cette sorte de dissection.

« Si ce n'est pas ridicule de se donner un genre pareil ! » dit mademoiselle Judith, en rentrant chez elle, avec son cortége, à savoir trois ou quatre commères émérites, qui avaient pour coutume de célébrer auprès d'elle le jour du Seigneur.

Ce jour-là, on passait en revue tout le voisinage, et chaque initiée était tenue d'apporter sa quote part de menus propos édifiants, sur le compte du prochain. Les plus riches servaient des anecdotes scandaleuses, et de bonnes grosses calomnies; avec d'autres, il fallait se contenter d'un modeste tribut de petites médisances, de savantes insinuations, ou d'allusions agréablement perfides, mais chacune travaillait, du plus au moins, à l'œuvre commune, sinon avec un égal succès, du moins avec le même zèle.

La direction des postes se trouvait admirablement placée pour être le quartier général des cancans du pays; d'abord, tout ce qui entrait dans le bourg, ou en sortait, passait devant sa porte ; puis on avait là entre les mains l'inestimable ressource des lettres.

Les lettres ! Précieux trésors, mines intarissables pour les commentaires ! Avec quels regards avides, on palpait l'enveloppe, on déchiffrait le timbre de provenance, on scrutait l'écriture masculine ou féminine, on constatait la fréquence, on s'assurait du poids ! Tout cela, joint au chapitre interminable des conjec-

tures, aidait à composer un véritable dossier pour chaque correspondante.

Malheur à celles dont les lettres arrivaient ouvertes, ou mal cachetées ! Cinq ou six paires d'yeux vigilants lisaient avant elles, et les bonnes langues commentaient de la belle manière !

Madame Dardeville, bien supérieure par l'intelligence et les habitudes à ce petit monde, dont elle faisait peu de cas au fond, rendait cependant de fréquentes visites à la maison de poste. D'abord elle y était adulée, choyée, fêtée, écoutée comme un oracle; puis, tout en méprisant le cancanage, elle savait s'en servir. Les espions féminins, de l'association Judith, l'avaient renseignée jusqu'à ce jour bien mieux que sa propre surveillance, sur la conduite de son fils.

« Hélas ! pensait-elle avec amertume, en se rendant seule de l'église à la poste, s'il n'avait pas fait en Bourgogne ce voyage maudit, il n'aurait jamais pu ébaucher ici une passion sérieuse dans le genre de celle qui l'a conduit au mariage, sans que j'en fusse aussitôt instruite ! »

Le matin de ce même dimanche, madame Dardeville, au grand regret de son fils, avait refusé la place qu'il lui offrait dans sa voiture, déclarant qu'elle s'était toujours rendue à pied à l'église, depuis qu'elle habitait le Prieuré, et qu'elle entendait bien ne rien changer à ses habitudes.

Marguerite, avec la bonne grâce naturelle, qui

était le fonds de son caractère, s'empressa de dire qu'elle aussi voulait aller à pied ; mais Gaston tint ferme ce jour-là ; plus vaniteux encore que faible, il se réjouissait à la pensée de traverser la petite ville, avec sa jolie compagne, dans la brillante voiture neuve, et la jeune femme dut obéir.

Au sortir de la messe, les nouveaux époux s'en allèrent comme ils étaient venus, et madame Dardeville se rendit seule à la maison de poste, dont elle n'eut pas besoin de soulever le marteau de cuivre reluisant, car elle était attendue avec impatience par le petit cénacle, et signalée dès son apparition au tournant de la rue.

— Eh bien ! lui cria-t-on de tous côtés à la fois ; les voilà repartis ! Ils ne commencent donc pas encore leurs visites de noces ?

— Mon pauvre fils n'aurait pas demandé mieux, répondit hypocritement la nouvelle venue, mais sa femme ne l'entendait pas ainsi. Il faut se faire attendre, et désirer ; c'est le grand genre, paraît-il.

— Le grand genre ! reprit mademoiselle Judith, en haussant les épaules, car elle savait se rendre agréable à la jalouse belle-mère. Quand on ne possède pas un sou vaillant, on ferait bien de laisser le genre de côté et de suivre les habitudes de la famille et du pays qui ont eu la bonté de vous adopter. Mais non ! *Madame* a voulu traverser notre bourg dans *sa* voiture neuve, et montrer seulement les plumes de son chapeau, car

on ne distinguait rien de sa figure sous ce grand voile marron, qui tournait deux ou trois fois autour de son cou.

— Puisque c'est la mode, dit la femme du percepteur, en appuyant sur ce mot avec une emphase toute particulière.

— Eh bien ! elle n'est pas jolie la mode, continua l'arrogante maîtresse de maison. Elle n'est bonne que pour les vilains visages, et les vilains teints, voilà mon opinion. Si la jeune dame avait un peu de fraîcheur elle ne craindrait pas de se faire voir en plein soleil, ajouta-t-elle, en jetant un regard de complaisance sur la glace de son petit salon. »

Cette glace lui renvoyait l'image fidèle d'un chapeau multicolore, encadrant des joues luisantes comme deux pommes d'api, et trop caressées depuis trente printemps par le soleil de la Normandie.

En dépit du miroir véridique qu'elle consultait pourtant fréquemment, mademoiselle Judith se croyait charmante ; pendant plusieurs années, elle avait essayé de prendre le cœur de Gaston, dont la personne et la fortune lui convenaient singulièrement ; audacieuse et persévérante, elle n'avait rien négligé en fait de tactique : siége régulier, attaques journalières, assauts impétueux.

Le jeune Dardeville, plus raffiné dans ses mœurs, et dans ses goûts, que ne pouvait le faire supposer le milieu où il avait vécu, n'avait jamais

daigné jeter un regard sur la robuste beauté.

Tant qu'elle l'avait su libre, l'ambitieuse fille ne s'était pas découragée, mais lorsque le mariage romanesque de Gaston lui eut enlevé tout espoir, elle conçut contre son heureuse rivale une haine et une envie qui ne demandèrent qu'à se satisfaire.

L'image de Marguerite avec la couronne virginale, et la robe blanche des fiancées, hanta jour et nuit comme une vision obsédante ce cerveau jaloux, et sa rage secrète ne connut plus de bornes lorsque la jeune femme parut pour la première fois à l'église, dans toute la grâce de sa beauté touchante.

Désormais, madame Dardeville pouvait compter sur une auxiliaire fervente, et son intention arrêtée était bien de s'en servir avec intelligence.

« On a souvent besoin de plus petit que soi », pensait-elle, en prose vulgaire, car toute poésie lui était odieuse, même dans la langue simple et naïve du bon La Fontaine.

« Quand on songe à ce qu'aurait pu trouver M. Gaston, soupira tout à coup mademoiselle Judith. Il ne manque pas de jeunes filles dans nos environs qui auraient été heureuses de le choisir pour mari. N'est-ce pas, madame Dardeville ?

— Certes ! reprit celle-ci d'un air de froid orgueil. Sans parler de la petite Bieuville, de la Brèche du Loup, qui sera très-riche dans l'avenir, de Pénélope Mauny, à qui appartiendra un jour le domaine des

Feuillasses, et de tant d'autres, il y a encore la belle Sidonie Pluchet, des Herbages, qui ne demandait pas mieux que de lui apporter ses deux cent mille francs de dot. Et ce n'est pas un petit extrait de femme comme ma bru! C'est une belle fille, qui a cinq pieds deux pouces, qui est habituée à vivre dans une maison de grande culture, une vraie Normande enfin ! »

Marguerite ne fut pas longtemps à s'apercevoir que ses projets de ménagère et de travailleuse convienraient fort peu dans la pratique à sa défiante belle-mère.

Celle-ci, levée dès l'aube, souriait d'un air de dédain, quand elle voyait la frêle jeune femme s'essayant à quelques travaux au-dessus de ses forces.

Pour elle, active autant que robuste, elle était partout à la fois, à la basse-cour, aux étables, à la bergerie et dans les vergers.

Partout on entendait sa voix un peu mâle, pressant les uns, gourmandant les autres ; elle soulevait sans effort la pesante marmite où cuisait la soupe des faneurs ; elle tranchait des quartiers de lard, qui faisaient ouvrir des yeux étonnés à Marguerite ; elle taillait sans effort dans ces larges miches d'un pain bis appétissant, qui ressemblaient à de petites meules de moulin.

Après quelques efforts infructueux du côté de la laitière et de la basse-cour, Marguerite essaya sans plus de succès de se faire agréer à la cuisine ou à la lingerie.

Mais là aussi son bon vouloir échoua devant une volonté inflexible. Madame Dardeville prétendait bien ne pas laisser échapper de ses mains les rênes de son pouvoir domestique.

« Laissez tout cela, enfant, dit-elle, un jour qu'elle trouva Marguerite dans la prairie, essayant de secouer de ses petites mains délicates une paire de gros draps de toile rousse, qu'on avait étendus sur l'herbe, avec beaucoup d'autres, pour les faire blanchir. Ce n'est pas votre affaire, le bon Dieu ne vous a pas taillée pour une besogne comme la nôtre. En un quart d'heure, Jacqueline en fera autant que vous dans toute votre journée. »

Ce dédain, pour l'exiguïté et la délicatesse de sa mignonne personne, humiliait profondément Marguerite, et parfois elle aurait échangé ses petits doigts fins et roses contre les mains robustes de Jacqueline, qui accomplissaient sans effort les plus rudes travaux.

Elle sentait bien que sa voix mélodieuse, qui avait captivé le cœur de Gaston, le jour où pour la première fois il lui avait entendu chanter la ballade du roi de Thulé, ne saurait jamais s'élever au-dessus des hennissements des bestiaux, et des accents enroués des valets de ferme, comme celle de sa belle-mère, dont la présence imposait silence à tous.

« Je voudrais pourtant bien faire quelque chose, disait-elle parfois à Gaston, en soupirant.

—De quoi vous tourmentez-vous, ma petite fée ? répondait-il tendrement. Ma mère suffit à tout. Restez ce que vous êtes : la poésie de la maison ; soyez ici le sourire et la grâce ; laissez-vous vivre, sans vous inquiéter de rien, ma douce petite, et abandonnez la prose à ma mère, qui est assez vaillante pour n'avoir besoin du secours de personne. »

Bannie du domaine de l'utile, où elle avait si grande envie de pénétrer, par amour du devoir, la jeune femme en revint à ses innocents projets d'embellissements. Elle en parla à son mari.

Il serait bien facile, sans rien changer aux aménagements du prieuré, de lui donner une apparence moins austère.

« Tenez, Gaston, voyez cela d'ici !

« N'est-ce pas qu'un peu de lierre grimpant conviendrait à cette vieille arche grise, qui conduit à la basse-cour ?

« Près de la pompe qui ressemble à une fontaine antique, avec son bassin de pierre à demi rongé par les eaux, je ferais mettre quelques-uns de ces arbustes, amis des terrains humides.

« En deux saisons, les grandes murailles nues du prieuré pourraient se recouvrir de vigne vierge, qui pousse si vite, pendant que je ferais planter des jasmins et de la clématite, tout le long du petit mur qui nous sépare du jardin.

« Au milieu de la cour, une grande pelouse de

gazon, avec sa corbeille de rosiers, romprait l'uniformité.

« Enfin, dans la maison, si vous y consentiez, je meublerais à ma fantaisie cette vaste pièce qui précède la chambre à coucher, et qui nous ferait un petit salon particulier.

« J'y transporterais mon piano, mon chevalet, mes livres et les vôtres, et je vous permettrais d'y fumer auprès de moi, ajouta la jeune femme avec son sourire caressant. »

Nature poétique et rêveuse, Marguerite avait besoin, non pas de luxe, elle ne l'avait jamais connu, mais d'un entourage conforme à ses goûts intelligents. Reléguée dans un rôle tout passif, par l'autorité jalouse de sa belle-mère, elle voulait au moins se créer, pour elle et son mari, une toute petite retraite, sorte de sanctuaire intime, oasis de paix et de calme bonheur, au milieu de cette grande maison, où tout était réglé et dirigé au point de vue pécuniaire.

Comme tant d'autres, madame Dardeville adorait le veau d'or, représenté pour elle par les riches moissons renfermées dans ses greniers, et les produits de toutes sortes que fournissait la terre féconde du Prieuré.

Il y avait bien au rez-de-chaussée un immense salon convenablement meublé, et soigneusement entretenu, mais on n'y entrait que pour renouveler l'air, et battre les meubles, sauf dans deux ou trois circonstances ex-

ceptionnelles, telles que la tournée du sous-préfet, et la visite pastorale de l'évêque.

Quant à la chambre à coucher, Marguerite l'avait trouvée d'une propreté méticuleuse, comme tout le reste de la maison, mais en l'état d'ameublement où l'avait dû laisser son beau-père, qui l'avait occupée jusqu'à sa mort.

C'était le même lit antique, aux vastes courtines de vieille cretonne, la table de chêne, noircie par le temps, les profondes armoires, curieusement sculptées, avec leurs ferrures brillantes.

Aux sollicitations de sa femme, Gaston répondit qu'il réfléchirait ; dans le fond, il aurait été bien aise de rajeunir un peu la vieille demeure, et surtout d'être agréable à Marguerite, mais il n'aurait pas osé déplacer un pavé de la cour, ni un plant de buis des vulgaires plates-bandes du jardin, sans l'agrément de madame Dardeville.

Celle-ci jeta feu et flammes aux premières ouvertures de son fils.

Elle s'écria qu'elle voyait bien que tout allait changer, qu'elle-même se trouverait avant peu trop surannée pour son élégante belle-fille, qui voulait tout mettre à la mode, que le Prieuré, dans sa modeste simplicité, ne pouvait convenir à une personne, entichée de sa noblesse, en dépit d'une ruine presque complète, et qui croyait avoir fait une grâce à Gaston en l'épousant ; que c'était toujours ainsi, quand on

prenait femme dans une caste plus élevée que la sienne, etc., etc. ; enfin une averse de récriminations, que le jeune homme essuya d'abord avec impatience, mais à laquelle il ne sut plus résister, quand l'astucieuse matrone fit vibrer avec âme les cordes de la tendresse maternelle.

Gaston, comme nous l'avons déjà dit, aimait profondément sa mère, mais surtout il avait une telle habitude de vivre avec elle, et par elle, qu'il redouta de la voir s'éloigner.

Que deviendrait-il alors ? Que deviendrait le Prieuré, et toute cette belle fortune qu'elle s'entendait si bien à faire valoir ?

Il n'eut pas de peine à calmer par sa soumission une exaltation toute factice, et il finit par se contenter de l'autorisation de faire tout ce qu'ils voudraient dans leur appartement particulier.

Marguerite n'en abusa pas.

Tout fut simple comme les goûts de la jeune femme : de la perse et de la mousseline, une bibliothèque, de modestes encoignures, une profusion de fleurs naturelles, renouvelées chaque matin, en firent tous les frais.

Madame Dardeville elle-même n'eut rien à dire, en présence du modique chiffre de la dépense, et elle se contenta de hausser les épaules, en à-parté, sur ce qu'elle appelait les fantaisies de sa belle-fille.

Désormais Marguerite se confina dans sa retraite, que

Gaston eut d'abord un réel plaisir à partager avec elle, puis, peu à peu, les railleries de sa mère, qui l'avait trouvé un jour dévidant un écheveau de laine aux genoux de sa femme, et qui en avait profité pour lui répéter sur tous les tons qu'il ne lui servait de rien d'être le plus fort, le plus adroit, le mieux portant des jeunes gens des environs, s'il ne devait employer sa force et son adresse qu'à des travaux de femme, ces railleries dites avec une certaine verve mordante, où madame Dardeville excellait, piquèrent la vanité de Gaston, et il reprit ses courses à cheval, et ses longues promenades, jusqu'au moment où la saison dela chasse lui rendit son délassement favori.

Au bourg, on avait cessé momentanément de s'occuper de la nouvelle arrivée ; il y avait pour les langues une autre pâture que Marguerite, et c'était vers le vieux château féodal, l'honneur du pays, que se portaient maintenant tous les regards.

Ce château, demeuré vide pendant quelques années, après la mort de son dernier propriétaire, était habité de nouveau par le neveu du défunt, lequel avait hérité du titre et de la grande fortune de son oncle.

Pendant tout l'été, on avait travaillé à restaurer l'antique manoir, et le maître, encore inconnu, venait d'arriver pour commencer la chasse.

Le marquis de Lestang était un homme de trente-six à trente huit ans. Il avait passé sa jeunesse dans une position de fortune médiocre, et l'avait consacrée

tout entière à de nobles et austères travaux, qui faisaient encore le charme de sa vie.

Lorsque le riche héritage, sur lequel il n'avait jamais compté, était venu le surprendre, il en avait profité pour satisfaire sa passion de voyages, et explorer au profit de ses études favorites toutes les régions de l'ancien et du nouveau monde, qui pouvaient l'intéresser à ce point de vue spécial.

Après quatre ou cinq ans de courses vagabondes, il venait enfin se reposer dans son domaine de la Roche-taillée, dont il ne comptait plus sortir que pour de nouvelles explorations, car il aimait peu le séjour de Paris.

Simple et affable dans ses manières, étranger à la morgue de l'aristocratie des environs, M. de Lestang, dans ses visites de voisinage, avait été partout où il avait cru rencontrer des hommes de son éducation ; c'est ainsi que, sans compter pour rien les préjugés de naissance, il avait abordé le Prieuré, où il s'était estimé heureux de trouver en Gaston un hardi compagnon de chasse et de cheval, sinon un amateur comme lui de science, et de beau idéal.

Madame Dardeville avait été singulièrement flattée des relations amicales qui n'avaient pas tardé à s'établir entre son fils et le propriétaire de la Roche-taillée. Elle eut pour le marquis des recherches de politesse extraordinaires : on ouvrit désormais le grand salon, où il vint quelquefois se reposer le soir au retour de la chasse, devant le feu bien flambant de

la vaste cheminée, qui dévorait en un clin d'œil d'énormes souches de chêne ou de châtaignier.

Au souper, madame Dardeville se signalait encore, et offrait ce qu'elle avait de meilleur au robuste appétit des deux chasseurs ; elle causait gaiement, flattant son hôte sur toutes choses, pendant que sa belle-fille travaillait silencieuse à la clarté de la lampe, ne se mêlant à la conversation que par son fin sourire, et la flamme de ses beaux yeux.

M. de Lestang, qui avait horreur des cartes, poussait parfois la complaisance jusqu'à faire deux ou trois parties de piquet avec la maîtresse de la maison ; alors Gaston se rapprochait de sa femme, qui laissait son ouvrage pour être toute à son mari ; elle lui faisait raconter ses prouesses de la journée, et elle inscrivait consciencieusement le nombre et la qualité des victimes, sur un petit livre qu'elle appelait en riant le livre d'or du chasseur. (Gaston n'avait jamais eu d'autres titres de noblesse, ni d'autres constatations flatteuses d'un travail quelconque.)

Dans le courant de l'hiver, madame Dardeville éprouva de fréquents malaises, qui ne changèrent rien au labeur journalier de sa vie, mais qui la firent renoncer aux longues veillées.

Le marquis n'en continua pas moins à venir une ou deux fois par semaine faire sa visite du soir au Prieuré ; mais au lieu de se tenir solennellement dans la vaste pièce du bas, si difficile à éclairer et à chauffer,

on s'installa avec confort dans la retraite de Marguerite.

M. de Lestang était un homme de goût, et de mœurs élégantes ; il fut charmé dès le premier coup d'œil de la simplicité harmonieuse, qui avait présidé au modeste ameublement ; il admira quelques vieilles gravures, et surtout les pastels de la jeune femme, et en examinant, un peu à la dérobée, le choix des livres et de la musique il put se convaincre que Marguerite était aussi intelligente qu'elle était douce et belle.

En présence de son mari, et loin des regards de sa belle-mère, Marguerite osa se révéler dans toute sa grâce naïve, et la simplicité piquante d'une intelligence pure qui n'avait rien à cacher.

Ce fut pour le visiteur un attrait nouveau ; il se rendit compte alors, pour la première fois peut-être, qu'à son insu, ce n'était ni l'accueil de madame Dardeville, ni la causerie sans apprêt, et les manières franches de Gaston, qui l'avaient attiré au Prieuré, mais ce doux et gracieux visage de femme, dont il entrevoyait seulement parfois les longues paupières baissées, faisant ombre, à la clarté de la lampe, sur ses joues aux suaves contours.

On causait de tout : musique, voyages, livres nouveaux ; M. de Lestang savait tant de choses ; il avait tant vu, que les heures passaient vite avec lui. Gaston l'écoutait d'un air d'intérêt, et Marguerite, dont l'in-

telligence était avide et curieuse de connaître, interrogeait sans cesse.

L'hiver s'écoula ainsi dans une intimité confiante et pleine de charmes, mais à la belle saison, lorsque madame Dardeville, remise de son mal passager, reprit sa part des causeries du soir, toute la gaieté et l'aisance de la jeune femme disparurent comme par enchantement ; elle reprit sa broderie, sous les ormes de la cour, où l'on allait chercher la fraîcheur, et M. de Lestang interrogea en vain ce beau regard franc et intelligent, qui se fixait jadis sur lui avec curiosité; il n'entendit plus que rarement cette voix vibrante, qui disait de si douces choses, et qui savait prendre le chemin de son cœur, même dans les causeries les plus insignifiantes.

A la fin de l'été, Dieu envoya à Marguerite un immense bonheur : elle devint mère, et depuis lors, elle n'eut besoin ni de musique, ni de lecture, ni de distractions d'aucune sorte ; le berceau de son fils devint son univers ; elle vivait auprès de lui, le soignait, le promenait, le veillait, et quand revint l'hiver, à peine si elle se donna le loisir de descendre quelques minutes dans le salon du rez-de-chaussée, où madame Dardeville, complétement rétablie, trônait comme jadis.

Pour ces quelques minutes bien incertaines, M. de Lestang affrontait chaque soir une demi-douzaine de parties de piquet ; le piquet était devenu une passion chez la vieille dame, et elle n'y permettait pas une dis-

traction à son partner, qui craignait de lever les yeux quand la jeune femme entrait ou quand elle sortait.

Marguerite avait eu grand besoin de la venue de cet enfant, idolâtré dès le premier jour, pour se consoler de l'absence de sa mère.

En dépit des réticences, et à travers les précautions oratoires des lettres de la jeune femme, madame de Saulty avait compris que sa présence ne serait pas possible sous le même toit que madame Dardeville, dont elle avait, de loin deviné, le caractère dominateur et impérieux.

Avec cette sublime abnégation des mères, qui se comptent pour rien lorsqu'il s'agit du bonheur de leurs enfants, elle s'était décidée à vivre seule, loin de sa fille bien-aimée, laissant à la Providence le soin de les réunir un jour.

Marguerite avait été habituée de bonne heure à respecter les volontés d'une mère, dont elle connaissait la sagesse ; elle s'était donc résignée, mais avec une peine secrète et profonde, jusqu'à l'heure où le petit Roger lui avait apporté les joies, les bonheurs, les saintes ivresses de la maternité.

Quand revinrent les beaux jours, M. de Lestang rencontra souvent la jeune femme, dans les promenades qu'elle faisait avec son fils autour du Prieuré ; seul, il n'aurait pas osé l'aborder, mais il avait avec lui son ami de collége, devenu presque un frère, un peintre de talent, qui lui avait promis de passer la belle saison

à la Rochetaillée, et tous deux ensemble saluaient Marguerite, et échangeaient quelques mots avec elle.

Le peintre n'eut pas de peine à lire au fond du cœur de son ami ; il devina l'attachement chevaleresque que la jeune femme avait inspiré à M. de Lestang ; il redouta de grandes peines pour celui-ci, et un jour, il osa lui en parler à cœur ouvert, et le supplier de s'éloigner de ce dangereux voisinage.

« Dangereux pour mon repos seulement, dit le marquis avec son sourire mélancolique ! Tu me connais, Sosthène ! Tu sais bien que je suis incapable de parler d'amour à une femme, à qui je ne pourrais offrir ma main en même temps que mon cœur. Jamais Marguerite ne saura rien des sentiments qu'elle m'inspire.

— Mais, malheureux, si elle les devinait ? si elle en venait à les partager ?

— Elle ne les devinera pas ! Je suis avec elle simple et amical ; en retour, elle se montre confiante, et sans préoccupation aucune. Quant à partager ma tendresse, je suis bien tranquille ; Marguerite aime profondément son mari, quoiqu'elle ait déjà eu plus d'une déception à son sujet, mais c'est un de ces cœurs vaillants qui ne trouveraient jamais de circonstances atténuantes, pour excuser l'oubli du devoir. Son cœur est à son mari, et toutes ses pensées à son fils. Ah ! Sosthène, pour la première fois, tu ne me comprends pas.

— Je ne te comprends que trop bien, parbleu ! Je comprends que tu vas être fort malheureux, et que tu vas gâcher une existence qui pourrait être belle. Marie-toi, et cette fantasmagorie s'évanouira. »

M. de Lestang secoua la tête doucement :

— Mon ami, Marguerite est la première femme qui ait fait battre réellement mon cœur. Je n'ai jamais trouvé qu'en elle l'union des qualités qui me charment : ce mélange de sérieux et de candeur timide, de naïveté et d'intelligence, joints à l'amour du devoir et à l'oubli de soi-même.

« Quand elle passe avec son bel enfant dans ses bras, il y a, dans toute sa personne, je ne ne sais quelle grâce chaste, et quelle pure harmonie, qui fait que je suis prêt à m'agenouiller devant elle. Je l'aime comme une madone dans sa niche. Je ne demande rien, Sosthène. Je suis heureux de la voir et de l'entendre, et je ne voudrais même pas qu'une pensée indigne d'elle et de moi vînt effleurer le bout de ses blanches ailes.

— Peste ! s'écria Sosthène, attendri malgré lui, et ne voulant pas le paraître. Mais nous voilà en pleine chevalerie ! C'est du moyen âge tout pur ! Quel troubadour tu aurais fait, mon pauvre Gérard ! Et tu vas comme cela porter les couleurs de ta dame, toute la vie, *sans nul espoir de récompense.* »

Et Sosthène fredonna le refrain de la romance surannée qui finit par ces derniers mots.

« Ne plaisante pas, mon ami ! D'ailleurs, je sais

qu'au fond tu n'en as pas plus envie que moi. J'ignore ce qu'il adviendra de ma destinée, par rapport à Marguerite ; je sais seulement que, dussé-je en mourir, il ne m'échappera jamais une parole qui puisse ternir la pureté de ce beau lis.

— *Lilia inter spinas*, murmura Sosthène.

— Oui, tu as raison; la pauvre Marguerite est entourée d'épines, et je ne prévois pas pour elle le riant avenir sur lequel elle a compté sans doute. Gaston Dardeville est incapable de comprendre la valeur de sa femme, et l'élévation de cette âme d'élite. Il l'a aimée parce qu'il l'a trouvée belle. Ce n'était pas difficile ! Il suffisait d'avoir des yeux pour cela. Mais le reste ! Ce trésor de tendresse, de grâces et de vertus !..... Maintenant, habitué à sa beauté, tout en lui conservant une sincère affection, il ne l'aime plus assez pour lui faire aucun sacrifice. Il est retombé complétement sous le joug de sa mère, et la tendresse filiale, si respectable en elle-même, est devenue chez lui un odieux servage. Il manque à tous ses devoirs envers cette jeune femme qu'il a juré de protéger et de rendre heureuse, tandis qu'il la laisse dans l'isolement et l'abandon, tout cela par une lâche faiblesse, pour ne pas affronter le froncement des épais sourcils de sa mère, pour ne pas entendre les éclats d'une voix qui a toujours su faire tout trembler devant elle. »

Tout en causant ainsi, les deux amis étaient sortis du parc, et se dirigeaient vers un petit étang poisson-

neux, où Sosthène s'amusait parfois à jeter sa ligne.

Au moment où ils arrivaient près des bords, une paysanne, tenant un enfant dans ses bras, et accroupie sur la rive, cherchait à cueillir une fleur de nénuphar qu'elle croyait à sa portée. Le pied lui manqua tout à coup, et elle tomba en avant avec son précieux fardeau, sous les yeux des deux promeneurs.

« L'enfant de Marguerite, s'écria Gérard, qui avait reconnu le petit chapeau à plumes ! »

Et aussi prompt que la pensée, il s'élança à l'eau.

Sosthène ne savait pas nager. Il vit son ami plonger, puis reparaître, puis plonger encore, mais plus longuement cette fois, et enfin revenir à la surface, en tenant au-dessus de sa tête, d'une main vigoureuse, le pauvre petit être qui paraissait presque mort.

« Frictionne-le, Sosthène, cria-t-il, en le tendant à son ami ; enveloppe-le dans ton paletot, et souffle-lui doucement dans la bouche, j'espère qu'il n'est qu'évanoui. Maintenant il faut que je cherche la malheureuse bonne. »

Gérard replongea de nouveau, et quelques secondes après, il tirait sur le bord la robuste Normande, qui rouvrit les yeux dès qu'elle eut touché terre.

Les deux amis la laissèrent revenir à elle, et réunirent tous leurs soins sur l'enfant qui était glacé, et sans mouvement.

« Son cœur bat encore, dit tout à coup Gérard, qui le tenait dans ses bras. Je vais le reporter au Prieuré,

par la basse-cour, pour ne pas rencontrer la mère, et avoir le temps de prévenir d'abord madame Dardeville, ou son fils. Toi, cours chercher le médecin. »

Mais Gérard ne put exécuter son plan jusqu'au bout.

Comme il approchait de la ferme, Marguerite, inquiète, agitée, avertie peut-être par ce secret instinct que Dieu met parfois au cœur des mères, errait seule sur la route, par laquelle elle attendait son fils. De loin, elle aperçut Gérard qui marchait d'un pas rapide, entourant de ses bras quelque chose qui ressemblait à un enfant ; elle vit passer sous le paletot un bout de la petite robe blanche flottante ; elle devina un malheur, et s'élança comme une lionne sur Gérard, qui ne l'avait pas aperçue à temps.

« Il vit ! il vit ! s'écria le jeune homme, en s'efforçant de la rassurer. »

Marguerite était mortellement pâle ; ses yeux, agrandis par l'effroi, restèrent fixes, et n'exprimèrent pas qu'elle eut rien compris aux paroles entrecoupées de Gérard. Elle lui arracha l'enfant, et courut comme une folle jusqu'au Prieuré.

« Le médecin, cria-t-elle d'une voix haletante, à tous ceux qu'elle rencontrait sur son chemin. Allez chercher le médecin ; mon fils se meurt. »

A ces cris, Gaston et madame Dardeville accoururent. Celle-ci voulut s'emparer du petit Roger, au bas de l'escalier, mais la mère, égarée par la douleur, et

l'éclair dans les yeux, la repoussa brusquement :

« C'est vous, dit-elle, d'une voix saccadée. C'est vous ! »

Et elle gravit rapidement les degrés, sans vouloir céder à personne le soin de porter son pauvre trésor. — Le médecin arriva enfin. — Pendant une heure, il n'osa pas se prononcer, heure de mortelles angoisses pour la pauvre mère, qui se tenait immobile près du berceau, où gisait sans mouvement et sans vie son cher premier-né.

Enfin, après les soins les plus énergiques, on vit reparaître une teinte rose sur les joues pâles et les lèvres violettes de ce pauvre petit échappé de la mort ; la respiration devint libre, le pouls se remit à battre vivement, et les yeux innocents, qu'on avait crus fermés pour toujours, se rouvrirent tout à coup, et se fixèrent comme étonnés sur le visage de la mère.

Marguerite, après l'avoir contemplé un instant dans une extase silencieuse, serra la main du docteur ému, et se jeta en pleurant dans les bras de son mari.

Ce fut alors qu'elle aperçut pour la première fois M. de Lestang, qui se tenait un peu à l'écart, mais qui avait partagé toutes ses angoisses dans le secret de son cœur.

« Ah ! lui dit-elle, avec une voix brisée par tant d'émotions, et avec un regard où elle mettait toute son âme, soyez béni, Monsieur, et que Dieu vous donne un jour tout le bonheur que vous venez de me rendre.

— M. le marquis, dit le médecin en s'approchant, il erait bien temps d'aller vous mettre au lit à votre our ; vous êtes pâle, et vous luttez en vain contre le risson. Aviez-vous déjeuné depuis peu de temps quand ous vous êtes jeté à l'eau ?

— J'étais sorti de table depuis une heure environ.

— Bien, reprit le docteur, d'un air soucieux ; il importe de prendre quelques précautions ; rentrez chez ous ; je vous suis à l'instant. »

« C'est vous », avait dit Marguerite, en lançant à sa elle-mère un regard accusateur et désespéré, lorsque nadame Dardeville s'était approchée d'elle, dans le essein de prendre l'enfant mourant.

Pour comprendre le sens de ce dur reproche, et our qu'il paraisse mérité, il nous faut revenir au natin même de l'accident.

Vers onze heures, Gaston, qui revenait du bourg, ut besoin de parler à sa femme et l'appela en vain aux eux étages de la maison.

« Savez-vous où est Marguerite ? demanda-t-il enfin sa mère.

— Elle promène l'enfant comme de coutume, répondit celle-ci d'un ton de mauvaise humeur. Il était ien inutile de prendre une bonne spéciale pour Roger. 'otre femme ne veut le confier à personne, et cette lle se tourne les pouces tout le long du jour. C'est ne bouche inutile dans la maison, voilà tout. Je n'appelle pas cela de l'amour maternel : c'est de la déraison,

de la folie pure ! Ah ! si je n'étais pas là, mon pauvr fils, que deviendriez-vous avec une personne qui n sait que bercer et chanter, pour faire rire un poupon Je vous demande un peu si Louison n'est pas capabl de promener un enfant de treize mois ?

— Certainement, certainement, s'empressa de dir Gaston, qui flairait un orage. Dites-le lui, ma mère Vous savez que Marguerite fait grand cas de vos avis

— Pas en ce qui concerne le baby, toujours, repri l'irascible veuve. J'ai essayé de donner quelques conseils, qui n'ont pas été suivis, et cependant je pense que mon expérience doit compter pour quelque chose Quant à la promenade, votre femme m'a déclaré formellement, de son ton le plus résolu, que jamais elle ne confierait son fils à une bonne, quelle qu'elle fût. »

Marguerite rentrait au même instant, souriante, animée par la promenade, et fredonnant, pour endormir Roger, une de ces enfantines berceuses que chantent toutes les mères.

« Marguerite, dit Gaston, qui en voulait à sa femme des légères difficultés dont elle était la cause innocente ; je vous ai cherchée partout ; j'avais absolument besoin de vous parler, mais il faut renoncer, je le vois bien, à votre société ; vous vous êtes faite exclusivement bonne d'enfant. »

La joie sereine qui brillait sur le front de la jeune mère s'évanouit en un clin d'œil ; elle se sentait menacée.

C'était la première fois que son mari lui parlait ur ce ton contraint et maussade.

« Que voulez-vous dire, mon ami ? demanda-t-elle vec douceur.

— Je veux dire que Roger vous absorbe au delà de oute mesure, et que si j'admire votre tendresse pour otre fils, je m'afflige qu'il ne reste rien pour le père. »

Marguerite ne trouva pas un mot à répondre.

C'était elle qu'on accusait de manquer de tendresse!

« Je ne vous demande certes pas de négliger notre nfant, continua Gaston, en se radoucissant un peu, i de vous relâcher de votre surveillance, mais comme ia mère me le faisait observer tout à l'heure, vous ourriez le confier à Louison de temps à autre.

— Non, répondit la jeune femme à voix basse, en caessant doucement le front du chérubin ; non, mon mi ; je serais trop inquiète.

— Vous le voyez, mon fils, reprit madame Dardeville e son ton âpre et sec. Je l'avais bien prévu. Vos prières nt le même sort que mes conseils.

— C'est ce que nous allons voir, s'écria Gaston, irrité ar l'observation de sa mère, plus encore que par le imide refus de sa femme. Marguerite, je ne prie plus naintenant ; je *veux* que vous obéissiez à la raison. »

Après le déjeuner, la bonne emmena l'enfant, et c'est endant cette promenade qu'eut lieu l'accident.

M. de Lestang fut gravement malade ; il ne dut son alut qu'à la vigueur de sa constitution.

Deux fois par jour, Marguerite, accompagnée de Roger, qu'elle ne quittait plus un instant, allait prendre de ses nouvelles, et lorsqu'au bout de trois semaines tout danger eut disparu elle pria son mari de la conduire auprès du convalescent, qu'elle voulait remercier encore.

C'était une belle et chaude après-midi de septembre.

M. de Lestang, assis au soleil, sur la terrasse du château, prenait l'air pour la première fois, en compagnie de Sosthène, et il contemplait les arbres rouillés par l'automne, les feuilles jaunies qui jonchaient la pelouse, avec cet air de mélancolique bonheur que donne l'aspect de la nature à ceux qui ont cru ne jamais la revoir. — Tout à coup, son front pâle devint plus pâle encore, et son cœur battit à se rompre.

« Sosthène, demanda-t-il d'une voix émue, est-ce bien Marguerite que j'aperçois là-bas, ou suis-je encore le jouet des visions que la fièvre enfantait dans mon pauvre cerveau ? »

Oui, c'était Marguerite qui s'avançait derrière Gaston, portant elle-même dans ses bras son petit Moïse, comme elle l'appelait parfois. Elle parut affectée de la pâleur et du changement de Gérard.

« C'est pour le sauver, dit-elle en jetant un long regard d'amour sur son fils, que vous avez compromis votre vie et votre santé. Oh ! merci encore, Monsieur. Merci tous les jours de ma vie ! Soir et matin, je prie

Dieu qu'il se charge d'acquitter ma dette, et après le nom de son père et le nom du Père céleste, c'est votre nom que mon fils apprendra le premier. »

Lorsque les forces de M. de Lestang furent tout à fait revenues, il reprit ses visites au Prieuré.

Il inventait mille surprises pour celui qu'il avait soustrait à la mort, et c'étaient chaque jour des jouets nouveaux : des polichinelles de toutes sortes, des moutons bêlants, des singes qui faisaient l'exercice, et des armées entières de fiers soldats, de quoi conquérir le monde.

A la faveur de ces envois pour son petit ami, il osait offrir à Marguerite les plus belles fleurs de ses serres, et des plantes rares pour le jardin ; puis il prêtait des livres nouveaux et de la musique.

« Quelle avalanche ! disait madame Dardeville, en jetant dédaigneusement de côté les brochures et les revues, que Marguerite s'empressait de porter dans sa retraite. Moi j'ai passé toute ma vie sans d'autres livres que mon paroissien, et la cuisinière de la ville et de la campagne, et je ne m'en suis pas plus mal trouvée. »

Mais les fruits rares, et les primeurs du potager du château, adressés directement à la jalouse belle-mère, trouvaient grâce à ses yeux, et faisaient passer le reste.

Tant de soins et d'attentions de tous genres n'é-

chappèrent pas aux regards vigilants de mademoiselle Judith, et des commères qu'elle avait dressées à avoir l'œil ouvert sur la conduite du prochain ; éducation facile du reste, car toutes ces bonnes âmes ne demandaient pas mieux que de chercher la poutre dans la prunelle du voisin, et quand il ne s'en trouvait pas, elles finissaient invariablement par découvrir la paille.

« Tiens, dit mademoiselle Judith, un dimanche d'hiver que la neige tombait à gros flocons, et que les passants se faisaient rares dans la grande rue ! Voilà le beau marquis qui va voir madame Marguerite ! »

Il n'y avait pas moyen de se méprendre sur l'accent qui soulignait ces derniers mots, aussi madame Dardeville releva-t-elle la tête d'un air qui ne présageait rien de bon.

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle brusquement. Est-ce qu'on jaserait aussi sur le Prieuré ?

— Le Prieuré est à l'abri de toute attaque, répondit doucereusement mademoiselle Judith, du moins l'ancien Prieuré, et avant que M. Gaston ait pris femme, il n'y avait que louanges et bénédictions pour les gens de chez vous. Mais que voulez-vous, ma bonne dame ? La jeunesse d'aujourd'hui a de si drôles d'habitudes ! »

Et mademoiselle Judith se pinça les lèvres, comme pour faire entendre qu'elle n'ajouterait rien de plus.

« S'il y a quelque chose, je veux le savoir, s'empressa de dire madame Dardeville ; oui, ajouta-t-elle

de son ton bref : j'ai le droit de le savoir ! »

Il n'y eut pas besoin de prier beaucoup la maîtresse de poste. Depuis longtemps ses espions étaient en campagne, et leurs rapports perfides, grossis par l'exagération naturelle au cancanage, et par la malveillance, avaient chargé la pauvre Marguerite des plus noires couleurs.

« Vous savez, madame Dardeville, que je n'ai rien à vous refuser, répondit-elle, en baissant les yeux ; cependant il me serait pénible d'accuser moi-même la femme de M. Gaston, pour lequel j'ai tant d'estime et d'amitié, et je préfère que vous entendiez la mère Benoît.

— Et qu'est-ce que la mère Benoît a à faire avec ma bru? demanda la maîtresse du Prieuré, qui voulait avoir l'air de ne pas comprendre.

— Ah ! voilà, reprit Judith, en cherchant à donner à ses gros yeux ronds une expression de finesse. La mère Benoît a veillé M. le marquis pendant sa maladie, et elle en a vu et entendu de belles !...

— Quoi ! s'écria impétueusement madame Dardeville, aurait-on jamais vu ma bru au château ?

— Oh ! nous ne savons *encore* rien comme cela, répondit mademoiselle Judith, en jetant les yeux autour de son petit cercle, qui se taisait par prudence, et qui se contentait de soupirer de grands hélas ! Mais ce que nous savons est déjà bien joli.

— Envoyez chercher la garde-malade, tout de suite »,

dit enfin madame Dardeville, quine pouvait plus contenir son impatience.

Il y eut comme un frémissement de plaisir dans l'auditoire, en entendant ces dernières paroles. La femme du percepteur, en particulier, était dans une exaltation d'esprit impossible à décrire. Que va-t-il se passer ? Quelle sera l'attitude de la belle-mère pendant l'interrogatoire ? Quel délicieux passe-temps pour une neigeuse après-midi de dimanche ! Vraiment, il y a parfois de douces heures dans la vie !

La mère Benoît ne se fit pas attendre.

C'était une vieille femme, née au village, et qui comptait bien y mourir ; elle soignait les malades et les femmes en couches ; elle ensevelissait les morts, et, grâce à ses fonctions, qui la faisaient pénétrer dans l'intérieur des familles, elle connaissait par cœur toute la chronique du pays.

Mademoiselle Judith, qui la traitait avec des égards particuliers, tirait d'elle en échange tous les renseignements dont elle avait besoin.

« Asseyez-vous, mère Benoît, dit-elle à la vieille femme qui retirait ses sabots sur le pas de la porte ; approchez donc du feu ! Il fait bien froid aujourd'hui !

— Oh ! c'est un rude temps pour le pauvre monde ! Et avec ça, pas d'ouvrage !

— Êtes-vous donc sans besogne en ce moment ? demanda la femme du percepteur.

— Oui, madame Darblay ; c'est une vraie malédiction ! Pas un malade à trois lieues à la ronde ! Qui dirait ça avec un temps pareil !

— Dame ! vous ne pouvez pas vous attendre à trouver toujours des aubaines comme vous en avez eu à la Rochetaillée, interrompit mademoiselle Judith, qui s'efforçait de mettre la conversation en bon chemin.

— Ah! oui, c'est çà que c'était comme i faut, reprit la vieille femme en s'exaltant à ce souvenir. Cinq francs par nuit ! Du café ! du vin ! du pain comme de la brioche ! Et puis un malade si doux et si commode !

— Je croyais qu'il avait eu souvent le délire, dit la maîtresse de poste, en regardant son auditoire d'un air qui signifiait : Patience, nous y voilà, nous brûlons ! »

Le cercle se resserra ; on aurait entendu une mouche voler.

— Oui, il avait la fièvre chaude, mais le délire était doux, et le pauvre cher homme ne pouvait faire de mal à personne. D'ailleurs il était si faible ! J'ai cru ben des fois qu'il allait passer.

— Et que disait-il donc pendant ces accès ? »

La mère Benoît regarda en dessous madame Dardeville.

« Vous pouvez parler sans crainte devant moi, la mère, dit celle-ci, en réponse au regard qu'elle avait saisi ; dites bien toute la vérité, et vous n'aurez pas à vous en repentir.

— S'il en est ainsi, madame Dardeville, il n'y a rien dans quoi que je ne soyons prête à vous obéir ; et puis, j'ai pas de travail à c't'heure, et ça me viendra à point de gagner queuques sous d'une façon ou de l'autre. Pour lors, reprit-elle, après ce prologue, j'avais donc été appelée au château. La première nuit que je passai auprès de M. le marquis, la fièvre d'accès l'empoigna, et il battait la campagne que ça faisait peine à voir. C'était toujours Marguerite par ci, Marguerite par là, (faites excuse, madame Dardeville), et le Prieuré, avec M. Gaston, et pis vous, et un ange malheureux qu'il voulait protéger, et pis toujours Marguerite. Et un accent pour dire ça !... Comme s'i priait le bon Dieu ou la sainte Vierge ! Je croyais comprendre qu'i pensait ne pas avoir sauvé l'petit Monsieur, et que mame Marguerite s'trouverait dans la peine.

— C'est bon, c'est bon, interrompit mademoiselle Judith, qui n'entendait pas servir à son auditoire les commentaires explicatifs de la vieille bavarde, et qui se chargeait volontiers de la remettre sur le terrain. Maintenant, dites-nous ce que vous savez sur l'affaire du portrait. »

Comme on le voit, c'était un procès en forme ! Il y avait un président, des juges, des témoins..... mais pas d'avocat !

« Ah ! le portrait ! C'est ça qu'est une belle image ! Faut-i être savant tout de même pour *tirer* comme ça une personne, et même deusse, car le p'tit m'sieur Ro-

ger y est aussi, beau comme un vrai Jésus d'cire, le chérubin ! Et mame Marguerite ! C'est tout comme une sainte Vierge d'autel, avec ses grands cheveux qui reluisent comme de l'or, et puis un air !... Et des yeux qui parlent, quoi !

— Alors, vous avez bien reconnu ma bru, demanda madame Dardeville, dont les petits yeux gris brillaient d'une sorte de rage joyeuse pendant le récit de la garde-malade.

— Hé! faudrait ben être aveugle pour ne pas la reconnaître ! Y a-t-i dans toute la paroisse une figure comme la sienne, j'vous demande un peu ? Elle a l'air d'une princesse, quoi ! Pas vrai, mam'selle Judith ! C'est pas la même espèce que nous autres, ni qu'vous qui avez été un beau brin de fille dans vot'temps, c'est pas pour vous flatter ! Mais c'n'est plus ça ! »

Et la mère Benoît, qui croyait avoir fini, allait reprendre ses sabots tout en secouant la tête, quand madame Dardeville l'arrêta au passage.

« Où avez-vous vu ce tableau, la mère ?

— Dans une pièce qu'ils appellent l'atelier, ousque peinturlure M. Sosthène. Dès l'matin, quand il était v'nu voir comment que son ami avait passé la nuit, et qu'i ne l'avait pas veillé, car souvent y restait avec moi, c'brave jeune Monsieur, y grimpait là-haut pour se mett'à l'ouvrage. J'allais y regarder queuqu'fois quand j'savais qu'i n'monterait pas, et même qu'un jour j'ai mis mon petit doigt sur la robe bleue de

mame Marguerite, et c'était tout frais. Une vraie peinture comme sur les enseignes ! Mon doigt était quasiment bleu !

— Et qu'est-il devenu maintenant ?

— Oh ! i n'est pus dans l'atelier d'puis longtemps. — Il est arrivé un jour de Rouen une grande caisse avec un beau cadre tout doré, et c'est M. Sosthène qu'a arrangé çà lui-même. C'est tout comme les tableaux dans les églises. Je n'sais pas ous'qu'on l'a mis. C'est caché quéque part, ben sûr, car je n'l'ai pas vu sortir du château. Mais c'est m'sieu le marquis qu'était content ! — J'avais vu M. Sosthène descendre tout doucement avec son cadre, ousqu'il avait mis un rideau d'mousseline dessus, pour le cacher en traversant le corridor et l'escalier. Mais on n'trompe pas la mère Benoît comme cela ! Et j'ai été écouter à la porte de M. le marquis, histoire de ne pas me laisser attraper, quoi ! C'est là qu'j'ai entendu des merci, et des joies, et des bonheurs, comme si on lui apportait un trésor, à c'pauvre monsieur ! C'est une drôle d'idée, tout de même ! Mais que voulez-vous ? Quand on est malade !...

— C'est bien, mère Benoît ! Voilà cinq francs pour le dérangement que nous vous avons occasionné. Ne racontez cela à personne, et vous en aurez encore cinq autres. Mais si j'apprends que vous dites un seul mot de ma bru et du marquis, vous aurez affaire à moi ! »

Et madame Dardeville fit avec son index un geste menaçant.

« Oh ! soyez tranquille, la bourgeoise, je sais t'nir ma langue ! Allons, ben des remerciements ! Pardon, excuse, la compagnie. »

Et la mère Benoît se retira avec force révérences, en emportant ses sabots à la main.

La maîtresse du Prieuré rentra chez elle en proie à une rage sourde, et sans savoir encore, elle, si prompte d'habitude dans ses décisions, à quel parti s'arrêter.

Chose singulière ! Elle ne soupçonna pas même sa belle-fille ; mais elle lui en voulait au dernier point de l'adoration muette qu'elle avait inspirée, de ce dévouement silencieux, qui faisait que M. de Lestang avait bravé la mort pour lui rendre son fils.

Elle se le représentait prosterné, comme un dévot fervent, devant l'image de cette « petite pécore ».

« Ainsi donc, ce n'était ni pour Gaston, ni pour moi, qu'il venait si souvent au Prieuré. Les parties de chasse, les beaux chevaux qu'il prêtait, les fruits rares, les jouets de toutes sortes, et jusqu'à l'assiduité patiente devant la table de piquet, tout cela c'était pour entrevoir un instant les beaux yeux de Marguerite. Ah ! les hommes de nos jours sont bien étranges. Voilà les femmes qu'il leur faut ! Un minois de crème fouettée ! Quelques boucles blondes, et une taille de poupée ! Pas besoin de plus pour leur faire tourner la

cervelle ! — Est-ce tout cela, je me le demande, qui fera jamais mûrir les pommes, ou pousser le trèfle et le sainfoin ? »

Le front de madame Dardeville était chargé de nuages si sombres, lorsqu'elle rentra au Prieuré, que Gaston ne put s'empêcher d'en faire la remarque, malgré le désir qu'il avait habituellement d'écarter entre eux tout sujet propre à troubler la paix.

Il interrogea sa mère, il la pressa de questions, tant et si bien que celle-ci finit par lui dire, non pas tout ce qu'elle savait, mais ce qui pouvait seulement irriter le jeune homme contre sa femme, sans trop l'exaspérer au sujet du marquis. Elle lui raconta qu'on jasait dans le pays, que M. de Lestang venait trop souvent au Prieuré, et que surtout Marguerite avait l'imprudence, quand elle se promenait seule dans la campagne, avec son fils trop jeune, pour lui servir de sauvegarde, de causer longtemps avec le marquis, qu'elle s'arrangeait pour rencontrer presque chaque jour.

« Maintenant, mon cher enfant, dit-elle, en terminant pendant que Gaston l'écoutait d'un air sombre, voulez-vous me laisser conduire cette affaire, qui ne sera rien en y coupant court de suite. Mademoiselle Judith seule a des soupçons ; mais je connais son attachement pour moi, et surtout pour vous, et elle m'a juré de garder le silence. Ah ! mon pauvre fils, voilà la personne qu'il vous aurait fallu, puisque vous ne teniez pas à la fortune, au lieu de prendre une femme de luxe ! »

Gaston haussa les épaules, mais il promit à la rusée matrone de ne pas chercher querelle au sauveur de son fils, et de la laisser agir comme elle l'entendrait.

Forte de cette autorisation, et tranquille désormais, madame Dardeville alla trouver le marquis.

A lui non plus, elle ne parla ni du tableau, ni des accès de délire racontés par la mère Benoît; elle dit seulement qu'on était malveillant dans le pays pour Marguerite, et qu'elle craignait que Gaston, n'étant instruit un jour ou l'autre de ces mauvais propos, son bonheur et celui de sa femme se trouvassent troublés sans retour. Elle s'adressait donc à la loyauté bien connue de M. de Lestang; il saurait mieux qu'elle le parti qu'il fallait prendre. Puis elle le quitta, le laissant touché de sa démarche, et complétement dupe de son faux air de bonhomie.

« Ce n'est pas une méchante femme, se dit-il, quand il fut seul; je l'avais mal jugée; elle a du bon, et une certaine grandeur dans l'âme; puis elle montre pour Marguerite un intérêt vraiment maternel. Quant à moi, il faut que je parte, mon devoir est clair. Rester ici, sans revoir Marguerite, serait au-dessus de mes forces, mais plutôt m'expatrier à tout jamais que de troubler par un seul nuage sa paisible existence. Je reprendrai le bâton du voyageur, j'irai explorer de lointains rivages, et j'emporterai partout avec moi son pur souvenir qui me rend meilleur. »

Sosthène, instruit de ce qui venait de se passer, dé-

clara qu'il ne quitterait pas son ami ; lui aussi, il était las du monde, et du tumulte des grandes villes ; il voulait étudier des horizons nouveaux, admirer des paysages primitifs, etc., etc.

« Que ne te dois-je pas déjà, Sosthène, disait M. de Lestang, touché jusqu'au fond de l'âme par cette amitié si simplement fidèle et dévouée. Grâce à toi, en quittant, pour toujours peut-être, les lieux qu'elle habite, ce petit coin de terre où je l'ai connue et aimée, j'emporterai avec moi un rayon de sa beauté, que ton pinceau fidèle a consacré et sanctifié, en l'associant au souvenir de la plus pure et de la plus sainte des créatures. »

Et M. de Lestang alla contempler encore une fois son beau tableau, caché à tout regard profane, dans une sorte de sanctuaire.

Oui, c'était bien Marguerite ! L'artiste, en peignant l'Enfant divin et sa mère, s'était inspiré du modèle charmant qu'il avait eu si souvent devant les yeux, et il avait copié avec autant d'intelligence que de poésie. A genoux devant le berceau de son fils, la Vierge avait le regard, l'expression de bonheur extatique, que Sosthène avait vu à la jeune femme, lorsque Roger lui avait été rendu après son terrible accident ; c'étaient cette même joie surhumaine, cette même tendresse céleste qui éclairait ce beau visage.

Voilà bien la paleur ambrée de Marguerite, animée un instant par les roses du bonheur ; voilà bien son

suave regard, et son pénétrant sourire, cette longue paupière, frangée de cils bruns, et tout cet ensemble virginal et touchant qui avait pris dès le premier jour le cœur du pauvre exilé.

Quant à l'Enfant, Sosthène lui avait prêté la figure du petit Roger ; il tendait les bras à sa mère, et la regardait avec des yeux étonnés, comme font les enfants quand ils sortent d'un long sommeil.

Le lendemain, le marquis de Lestang avait quitté la Rochetaillée avec son ami Sosthène, et, huit jours après, ils s'embarquaient au Havre, sur un paquebot transatlantique, *la Ville-de-Paris*, en partance pour l'Amérique du Sud.

La vie continua monotone et triste au Prieuré.

Gaston restait sombre et taciturne, malgré tous les efforts de sa jeune femme.

Il faisait de fréquentes absences, et parcourait la Normandie, sous prétexte d'acheter des chevaux ou des bestiaux. Bientôt il ne prit plus de prétexte ; ennuyé et désœuvré, il allait de côté et d'autre, et quand l'été revint, il se rendit seul aux bains de mer, laissant Marguerite, avec le petit Roger, qui grandissait à vue d'œil, et devenait de plus en plus la consolation de la jeune femme.

Madame Dardeville, en voyant les funestes effets de l'oisiveté où se consumait son fils, se repentit peut-

être alors de l'avoir écarté systématiquement de ce travail des champs, auquel l'appelaient sa robuste nature et son intelligence peu ouverte aux études spéculatives.

Elle chercha, elle aussi, à faire sortir le jeune homme de sa torpeur, et lui proposa d'aller s'établir à Paris, avec sa femme et son enfant, tandis qu'elle garderait le Prieuré.

Marguerite se sentit tressaillir d'aise : six mois seule avec son mari !

C'était plus qu'il n'en fallait, pensa-t-elle, pour le reconquérir et le ramener à elle.

Elle se sentait, malgré tout, tant de tendresse et de reconnaissance au fond de l'âme, pour celui qui l'avait choisie entre toutes, quatre ans auparavant, pour le père de son enfant bien-aimé !

Gaston refusa.

Il s'ennuierait à Paris, plus encore qu'ailleurs, assurait-il, et il préférait la chasse à tout autre plaisir.

Cette année-là, il s'y livra avec une frénésie apparente, mais en réalité il n'éprouvait plus le même enivrement, et il se prenait à regretter les causeries spirituelles et intéressantes de M. de Lestang, qui avait animé sa vie pendant deux années et su donner un charme nouveau à ces courses, dans les bois, où l'on oubliait en causant de poursuivre le gibier.

Chaque soir, Gaston rentrait, chargé des dépouilles de ses victimes, et en dépit des exhortations de Mar-

guerite, il sortait par tous les temps, bravant la pluie et la neige, avec un rhume tenace dont il était saisi depuis le commencement de l'hiver.

Un jour, il dut renoncer à se mettre en route; le médecin fut appelé; il trouva l'état grave et s'en alla en secouant la tête d'un air de mauvais augure.

Marguerite se montra pendant six semaines garde-malade infatigable et dévouée. Elle priait et pleurait en silence, offrant sa vie pour le rachat de la vie de son mari, ou du moins pour le salut de cette âme qui lui était si chère.

Mais que pouvait-elle contre les desseins de Dieu?

Il n'exauça que la moitié de sa prière. — Un jour qu'elle était suivant son habitude au chevet du malade, et qu'elle lui parlait avec tendresse, de sa voix la plus douce :

« Mignonne, lui dit-il; j'ai eu de grands torts envers vous. Je n'ai pas su vous rendre heureuse ; la faiblesse de mon caractère et mon penchant à l'oisiveté ont fait tout le mal ; mais mon cœur n'était pas mauvais, et il a toujours su rendre justice, au fond, à votre vertu, et à la bonté de votre âme. Je voulais vous dire cela avant de vous quitter, avant de revenir au Dieu de mon enfance, que vos prières et votre exemple m'ont révélé de nouveau. Marguerite, ma chère femme bien-aimée, ne pleurez pas, et faites venir un prêtre. Je n'ai plus que le temps..... »

Madame Dardeville eut un désespoir farouche.

Son fils parti, tout lui manquait : le but de ses travaux, et les espérances de l'avenir.

La jeune veuve dut oublier sa propre douleur, pour essayer de consoler cette mère inconsolable. Tout entière à ce rôle difficile, elle ne songea plus un instant à quitter le Prieuré, avec son enfant, pour aller rejoindre madame de Saulty, comme elle avait cru tout d'abord pouvoir le faire.

La vieille maison était devenue lugubre ; la mort y avait jeté son voile de crêpe ; les serviteurs parlaient bas ; le commandement de la maîtresse ne se faisait plus entendre, et madame Dardeville, insensible à tout, sauf à ses souvenirs, se minait lentement, sous l'effort désespéré d'une douleur sans remède.

Parfois, elle repoussait durement sa belle-fille, comme si cette vue augmentait encore sa peine ; alors, les cheveux en désordre, les traits bouleversés, elle semblait poursuivie par quelque vision effrayante, et nulle espérance chrétienne n'adoucissait l'horreur de cette lutte suprême.

Quand elle revenait à elle, après ces terribles hallucinations, elle retrouvait au pied de son lit, veillant toujours comme un ange fidèle, le pâle et patient visage de Marguerite.

« Vous êtes bonne, lui dit elle un jour, avec une sorte d'attendrissement ; que puis-je faire pour vous remercier de vos soins ?

—Prier avec moi, répondit la jeune femme. Demander

à Dieu qu'il vous rende la santé, et qu'il vous aide à la résignation, comme je le lui demande tous les jours.

— Dieu ! dit la malade avec un secret effroi, c'est un juge terrible !

— C'est un Père plein de miséricorde, répondit doucement Marguerite.

— Mais voudra-t-il de moi ? Je n'ai jamais pensé à lui, enfant ! Je n'ai aimé au monde que mon fils et l'argent.

— Son amour est là! Il vous appelle et vous tend les bras, reprit la consolatrice qui pleurait, en voyant le chemin que se traçait déjà la grâce divine, pour arriver à ce cœur endurci.

— Mais vous, Marguerite, vous qui me consolez maintenant, vous m'avez été odieuse, et j'ai souhaité vous faire du mal ! L'oublierez-vous ?

— Je ne l'ai jamais su, répondit la patiente garde-malade, en baisant avec affection la main amaigrie et tremblante, qui s'abandonnait à elle pour la première fois. Je ne sais qu'une chose : vous êtes la mère de celui que je pleure, et vous le pleurez comme moi ; il vous aimait tendrement, et je vous aime aussi.

— Vous me pardonnez donc, pauvre enfant ! »

Pour toute réponse, la jeune femme en larmes se jeta dans les bras de sa belle-mère repentante.

A partir de ce jour, la sérénité reparut sur le front pâli de la malade, et quand le prêtre qui avait assisté Gaston vint à son tour la réconcilier avec Dieu, il fut

frappé du repentir vigoureux, et de la foi robuste de cette femme, qui ne savait rien faire à demi, et qui mourut en s'accusant tout haut, et en bénissant Marguerite.

Six mois après la mort de madame Dardeville, le marquis de Lestang revint furtivement à la Roche-taillée, avec Sosthène.

Il ne savait rien de ce qui s'était passé pendant sa longue absence, et venait, en courant, donner un coup d'œil à ses affaires.

Peut-être, au fond de son cœur, caressait-il la secrète espérance d'entrevoir encore une fois Marguerite, avant de repartir pour un plus lointain voyage.

Ni les périls de sa vie errante, ni les splendeurs de la nature vierge, ni les scènes changeantes de sa destinée, n'avaient pu effacer dans son âme l'image qui s'y était gravée pour toujours.

Il demeura comme foudroyé lorsque la femme de charge lui apprit les événements survenus au Prieuré. Madame Marguerite y était maintenant seule avec sa mère, accourue pendant les derniers jours de la maladie de madame Dardeville, et le petit Roger, qui était devenu un bel enfant de quatre ans bientôt.

Marguerite libre !

Quel flot de douces pensées inonda le cœur du voya-

geur ! Quelles visions radieuses et enchanteresses passèrent devant ses yeux !

« Eh bien ! que vas-tu faire ? lui demanda Sosthène.

— Attendre, répondit M. de Lestang. »

Il envoya seulement le lendemain sa carte et ses condoléances à la jeune veuve, et au lieu de repartir tout de suite, comme il en avait eu l'intention formelle, il reprit racine à la Rochetaillée.

« Marguerite libre ! » se répétait-il vingt fois le jour.

« Et son cœur bondissait ! Et souvent, immobile au bout du parc, il contemplait le toit du Prieuré, les vieilles et hautes cheminées, d'où la fumée s'échappait, et la cime verdoyante des ormes centenaires.

Elle vivait là !

Il y avait environ une semaine que M. de Lestang était de retour, lorsqu'en allant rendre sa visite au presbytère avec Sosthène, il trouva à la porte une dame d'un certain âge, vêtue de deuil, et tenant par la main un bel enfant de quatre ans, qui, haussé sur la pointe de ses petits pieds, s'efforçait vainement d'atteindre à la sonnette. La dame riait de ses efforts, et le laissait faire, lorsque tout à coup elle aperçut les deux étrangers qui attendaient à deux pas. Cessant alors le jeu, au grand regret de l'enfant, la dame en noir sonna, en faisant un geste d'excuse, et elle entra dans le petit jardin du presbytère, où les deux amis la suivirent.

« En croirai-je mes yeux ? s'écria le curé, qui venait avec empressement au-devant de ses visiteurs. Que je suis donc aise de vous revoir, M. le marquis, et vous aussi M. Sosthène ! Vous voilà donc de retour à la Rochetaillée ! Nous restez-vous au moins cette fois ? »

Le marquis allait répondre, lorsque la dame en noir, qui s'était tenue un peu à l'écart, se rapprocha tout à coup, après avoir repris la main du petit garçon qui jouait déjà avec le sable de l'allée.

« Roger, dit-elle avec émotion, mon cher petit enfant, embrasse Monsieur.

— Roger ! s'écria à son tour M. de Lestang, en saluant avec une courtoisie empressée. Alors, Madame, c'est à la mère de madame Dardeville que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, Monsieur ; je suis la grand'mère de cet enfant, que vous nous avez rendu ! Ah ! depuis deux ans, je n'ai pas cessé un seul jour de vous bénir, et si Dieu a entendu les prières d'un cœur reconnaissant, vous avez dû depuis cette époque ne rencontrer que le bonheur sur votre route.

— Je suis heureux du moins, Madame, de mon retour dans notre belle Normandie, heureux de pouvoir en ce moment présenter mes hommages à la mère de madame Dardeville, heureux enfin de retrouver ce petit camarade, si grandi, si fortifié que je ne le reconnaissais pas. C'est presque un homme maintenant. »

Et M. de Lestang souleva l'enfant dans ses bras en l'embrassant avec effusion.

Depuis lors, le maître de la Rochetaillée, soit préméditation, soit hasard, rencontra fréquemment la grand'mère avec son petit-fils.

C'était elle qui s'était arrogé le droit de le promener.

« J'ai été privée si longtemps d'un pareil bonheur,» disait-elle.

Parfois, cependant, la jeune veuve accompagnait sa mère. Alors Gérard se contentait de saluer, et il s'éloignait, en dépit des encouragements de Sosthène, qui haussait les épaules, et traitait son ami de lâche et de poltron.

Un jour pourtant qu'il se retirait de la même façon discrète, Roger s'élança vers lui, et lui sauta au cou, laissant ses deux mères au milieu du chemin ; l'enfant, pour le rattraper, s'était mis hors d'haleine, et avait couru de toute la vitesse de ses petites jambes.

« Venez donc avec maman et ma grand'mère, criait-il bien fort. Et puis, entrez chez nous pour voir comme je me tiens bien sur le beau cheval de bois que vous m'avez envoyé. »

M. de Lestang ne put résister ; il imposa silence aux battements de son cœur, et s'approcha de Marguerite, avec laquelle il échangea quelques mots. Puis il offrit son bras à madame de Saulty, et l'on reprit le chemin de la maison.

Roger suivait avec sa mère. — Arrivé à la porte du Prieuré, Gérard s'arrêta, et parut vouloir prendre congé.

« N'entrerez-vous pas un instant, Monsieur? dit la jeune femme, avec une légère nuance d'embarras. Si j'ai paru, depuis votre retour, si peu empressée de recevoir ici le sauveur de mon enfant, c'est que je m'étais imposé une retraite absolue, et que personne ne devait entrer sous ce toit, deux fois visité par la mort, avant qu'une année entière me séparât de dates trop douloureuses. »

Gérard remarqua alors que Marguerite avait quitté les tristes crêpes où se cachait sa beauté, et qu'elle portait une robe de mousseline lilas, qui seyait à ravir à sa taille mignonne et à sa fraîche jeunesse. Le cœur plein de joie, il la suivit en silence.

Depuis, il revint au Prieuré, une fois ou deux par semaine, et il fut toujours accueilli par l'enfant avec le même enthousiasme, par la mère avec la même grâce simple et sereine.

« Te déclareras-tu enfin ? demanda un jour Sosthène à son ami.

— Je n'ose pas, répondit M. de Lestang. Le cœur me bat à se rompre quand j'y pense. — Si elle allait me refuser ! Je ne pourrais plus la revoir ! — J'aime mieux cette incertitude, toute pénible qu'elle est, mais qui me laisse au moins la consolation de jouir de sa présence.»

Sosthène haussa de nouveau les épaules, sans rien

ajouter, mais il se promit de servir le timide amoureux en dépit de ses scrupules, à la première occasion favorable.

Cette occasion ne se présentant pas d'elle-même, il la fit naître adroitement.

Un jour que Gérard avait été appelé à Paris par une affaire, et qu'il devait rester absent quelques jours, le peintre se rendit seul au Prieuré, et proposa à Marguerite de commencer le portrait de son fils. La jeune femme accepta avec joie, et il fut convenu que, tous les jours, le petit Roger, conduit par sa grand'mère, se rendrait au château, de midi à quatre heures. Sosthène dressa ses batteries en conséquence ; il arrangea coquettement son atelier, dont il bannit le désordre habituel, et plaça, dans une sorte de niche encadrée de fleurs, son beau tableau de la Vierge et de l'Enfant.

Quand madame de Saulty entra dans le sanctuaire du peintre, elle crut rêver.

En face d'elle, au milieu de la verdure, et dans son cadre d'or, Marguerite lui souriait, et Roger tendait ses petits bras.

« Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ? s'écria-t-elle. La ressemblance est prodigieuse ! De qui ce tableau ?

— De votre humble serviteur, Madame, mais il ne m'appartient pas. Depuis bientôt trois ans, il est toute la consolation et la joie d'un cœur loyal et dévoué, qui vénère cette image avec une ferveur et un respect

bien rares à notre époque sceptique et blasée ; depuis trois ans, ce cœur s'est donné tout entier à une femme digne de lui, mais qui ne saura jamais le secret de mon pauvre Gérard, si vous ne vous chargez de le lui apprendre. »

Madame de Saulty resta muette de surprise en présence d'une pareille révélation.

« Comptez sur moi, Monsieur, » dit-elle en tendant la main à Sosthène, pendant que des larmes de bonheur mouillaient ses yeux.

Gérard était revenu de Paris, et le soir même de son arrivée, il se rendait au Prieuré, chargé de joujoux, d'images, et de livres enfantins pour l'enfant de Marguerite.

Grimpé sur les genoux de son complaisant ami, le petit Roger se faisait expliquer les gravures du Robinson de douze ans, et transporté de joie de ce qu'il entendait, ne sachant comment exprimer son plaisir, et les sentiments qui s'agitaient dans son petit cœur :

« Ah! mon bon ami, s'écria-t-il en jetant ses bras caressants autour du cou du marquis, que je serais heureux de vous avoir pour papa sur la terre, puisque le mien est au ciel ! »

Et il poussa un gros soupir, sans se douter le moins du monde qu'il venait de mettre le feu aux poudres.

M. de Lestang devint subitement pâle, pendant que

es joues de Marguerite se teignaient d'un rose pourpré.

« *Ex ore infantium*, dit Sosthène avec gaieté, en rappant vigoureusement sur l'épaule de son ami. llons donc, poltron, parleras-tu enfin, ajouta-t-il en etant un regard d'intelligence à madame de Saulty, t faudra-t-il que madame Marguerite t'offre elle-ıême sa main ? »

Tremblant, égaré, hors de lui, et se croyant le jouet 'une hallucination, Gérard leva les yeux sur la jeune mme.

Il vit un si doux sourire sur ses lèvres, il lut tant e tendresse dans son regard humide et profond, qu'il hasarda à lui demander d'une voix tremblante :

« Est-ce vrai, Marguerite ?

— Oui, murmura-t-elle si bas, que lui seul en-ndit. »

LES DEUX LAIDES

Je les voyais chaque dimanche, humblement agenouillées dans la nef, derrière le troisième pilier de gauche, à partir du chœur.

Elles arrivaient bien avant que le premier cierge de l'autel fût allumé, et ne quittaient l'église que lorsque la foule des fidèles s'était dispersée par toutes les rues d'alentour.

C'étaient une femme et une enfant.

La femme, de taille moyenne, maigre et pâle, avec un malheureux profil, prêtant facilement à la caricature, me paraissait avoir trente ans environ. Ses cheveux, d'une nuance indécise, se confondaient avec un teint naturellement jaune, et saupoudré de taches de rousseur ; son nez proéminent, et développé en longueur, aussi bien qu'en largeur, se projetait en saillie au-dessus d'un menton, qui se retirait brusquement en arrière, pour achever de dessiner un angle obtus des plus prononcés.

Quand le soleil, transperçant les vitraux, venait illuminer le pilier de reflets aux couleurs changeantes, la malheureuse silhouette que je viens de décrire, se dessinait si fidèlement en pleine lumière, dans sa laideur originale, qu'elle mettait en émoi joyeux les élèves de l'école des frères, placés dans le voisinage.

On chuchotait, on s'appelait par des *pst, pst,* qui se répétaient de bancs en bancs ; on se donnait de grands coups de coude, en montrant du doigt l'inexorable travail du soleil sans miséricorde :

« Regardez donc la laide, disaient les plus hardis, c'est comme aux ombres chinoises !

— Dépêche-toi, voilà que çà s'efface ! »

Tout cela murmuré, sans autre crainte que d'être entendu par le frère surveillant, lequel avait fort à faire, pour contenir de son regard cette bande d'espiègles.

Si la jeune femme, ainsi désignée, n'entendait pas toujours, elle devinait souvent, et le rouge de la honte montait alors pour un instant à ses joues pâles, ce qui redoublait la bonne humeur des écoliers.

Cet âge sans pitié, parce qu'il ne connaît rien encore des douleurs de la vie, infligeait ainsi, presque innocemment, la plus cruelle des humiliations, à une pauvre créature que la nature avait ébauchée d'une façon grotesque, dans un jour de maussade fantaisie.

Le monde ne permet pas à une femme d'être laide au delà de certaines limites ; s'il n'exige pas de toutes

la perfection du type et la correction des lignes, il leur demande au moins cette grâce extérieure qui peut revêtir tant de formes, et qui sait charmer sous tant d'aspects. En un mot, la femme impuissante à plaire a manqué sa vocation aux yeux de la frivolité mondaine.

Pour l'homme, cet écueil n'existe pas.

Les Grecs eux-mêmes, si amoureux de la beauté plastique, pardonnaient à Socrate son visage de satyre, et se laissaient entraîner par les flots d'éloquence qui sortaient de ses lèvres d'or ; Voltaire, avec sa figure de singe, subjuguait par son esprit la société la plus raffinée de l'univers ; enfin, saint Vincent de Paul (je lui demande pardon du voisinage que je lui donne) attirait à lui tous les cœurs, en dépit de sa laideur exceptionnelle, par le charme de son incomparable bonté.

Mais une femme, fût-elle douée du génie de Socrate, de l'esprit de Voltaire (Dieu l'en préserve !) et de la charité de saint Vincent, paraîtrait à tous un contre-sens si elle était complétement dépourvue de ce qu'on appelle le charme féminin.

Adam était peut-être beau, Ève était belle à coup sûr ; et s'il y a parmi les divinités de la fable un dieu laid et contrefait, tel que Vulcain, la mythologie a revêtu ses déesses de tous les dons extérieurs.

Méduse elle-même, dont l'aspect donnait la mort, ne manque pas, dans les représentations qui nous

en sont restées, de cette beauté d'un ordre supérieur, due à la pureté des lignes et à l'harmonie des contours.

Je n'ai pas parlé de l'enfant ; elle paraissait avoir une dizaine d'années, et était si petite et si grêle qu'elle faisait peine à voir. Ses traits n'étaient pas encore formés, mais on devinait, dans son profil enfantin, cette même funeste tendance à s'avancer outre mesure vers le milieu du visage, tandis que le menton se retirait subitement comme confus.

La pauvre petite semblait déjà comprendre sa disgrâce ; rien en elle de cette joyeuse expansion du premier âge, qui rayonne dans les regards, et se lit dans chaque geste et dans chaque mouvement ; elle se tenait étroitement serrée contre la jeune femme, que je sus plus tard être sa sœur, et fuyait avec soin le contact des petites filles de son âge.

« D'où vient, me demandais-je quelquefois, l'intérêt étrange que je porte à mes voisines d'église ? Rien dans leur personne, ou leur maintien, ne semble propre à exciter l'intérêt, à moins que la laideur n'attire comme la beauté. »

Et tout en m'étonnant de cet attrait, qui aurait pu peut-être s'appeler du nom de compassion, je songeais fréquemment à elles, et nulle âme, dans cette petite ville de Rambouillet que j'habitais depuis peu de temps, n'avait le pouvoir d'éveiller ma sympathie comme ces deux êtres isolés.

Un dimanche, je les vis arriver plus tard que de coutume, et avec des allures toutes différentes. Que s'était-il passé ? Quel événement avait eu le pouvoir de secouer la tristesse engourdie et résignée qui les enveloppait d'ordinaire ? D'où venait sur le front de l'aînée cet éclair de jeunesse que je n'y avais jamais vu ? Qui avait allumé cette étincelle brillante dans ses yeux ?

Au lieu de ce furtif coup d'œil d'humble résignation que j'étais habituée à y surprendre, je les voyais maintenant regarder droit devant eux, et se lever de temps à autre vers la voûte de l'église, avec une expression de béatitude confiante, comme pour remercier Dieu d'un bonheur inespéré.

Il n'y avait pas jusqu'à la mise des deux sœurs qui ne se ressentît, elle aussi, de cette cause mystérieuse, dont je ne saisissais que les effets.

L'aînée, toujours vêtue de noir ou de couleurs sombres, portait ce jour-là une robe d'un joli lilas tendre ; sa main, gantée d'une façon irréprochable, tenait un bouquet de violettes de Parme, artistement monté, qu'elle alla déposer au pied de l'autel voisin.

Quant à la petite fille, son chapeau de paille d'Italie, orné de marguerites roses, sa robe de mousseline blanche, finement gaufrée, disaient aussi qu'il y avait dans tous ces détails extérieurs l'indice d'une révolution intérieure.

Chacun le comprit ainsi, et à la sortie de l'église,

j'entendis dans les groupes qui stationnaient sur la place, comme cela avait toujours lieu après la grand' messe, quelques phrases entrecoupées, qui me prouvèrent que je n'avais pas été seule à me préoccuper des nuances.

« Tu vois, maman, que j'avais bien raison, disait une jeune fille à sa mère, d'un ton moitié dépité, moitié triomphant. Il n'y a qu'à regarder son chapeau neuf, qui vient bien certainement de Paris.

— Que pensez-vous de la grappe de lilas, et des marguerites roses de mesdemoiselles Sévin ? » demanda une grosse dame à sa voisine, d'un air plein de finesse.

Enfin, au milieu d'un groupe de jeunes gens que je dus traverser, j'entendis un des *beaux* de la ville, qui disait avec un ton des plus affirmatifs, tout en lorgnant de droite et de gauche :

« Je vous répète qu'il y va tous les deux jours à quatre heures, et qu'avant peu nous entendrons publier les bans. »

Le jeune *beau* avait raison : trois semaines après, monsieur le Curé annonçait au prône qu'il y avait promesse de mariage entre Mélite Sévin, fille majeure, rentière, et Julien Dumoret, inspecteur des forêts. — A ce nom de Mélite Sévin, chacun dressa l'oreille ; bien des regards malins s'échangèrent en dépit de la sainteté du lieu, et l'on entendit de côté et d'autre quelques-unes de ces petites toux sèches et discrètes, qui veulent dire tant de choses.

On juge si toutes les bonnes âmes de la ville furent affriandées par la publication d'un événement, qui donnait si ample pâture aux cancans journaliers.

Mélite Sévin fiancée !

Et à M. Julien Dumoret encore ! Un joli et aimable garçon, qui avait fait sensation l'hiver précédent, di-ait-on.

Recherché partout pour son esprit, ses manières et a tournure, il aurait pu faire un choix brillant parmi es plus charmantes héritières de Rambouillet, et il vait pris ce laideron !

« Vous verrez qu'ils se marieront la nuit», s'écriait la emme du juge de paix, au moment où j'entrais pour ui rendre visite.

C'était son jour. — Il y avait grand cercle.

« Et ils auront raison, répondit madame Duvert. Ju-ez un peu quelle figure elle fera sous le voile blanc ! lonsieur Dumoret aurait besoin de courage pour re-escendre la nef de l'église, au grand jour, en donnant e bras à un pareil monstre. Mais la nuit, tous les hats sont gris, ajouta-t-elle, en débitant d'un air de rofonde finesse ce vulgaire proverbe.

— C'est pitoyable ! Et riche avec cela ! Je vous de-nande un peu où la fortune va se nicher, monsieur loury, disait pendant ce temps, à son voisin le notaire, ıne dame veuve, munie de trois filles depuis long-emps bonnes à marier, et dont elle ne trouvait pas e placement, faute de dots.

— On sait que la fortune est aveugle, repartit galamment le notaire, en regardant de l'air le plus aimable les trois demoiselles, qui se tenaient droites et immobiles sur le rebord de leur fauteuil. Sans le bandeau qui lui couvre les yeux, cette divinité fantasque aurait fait large part à vos trois grâces. »

Les trois demoiselles rougirent jusqu'au blanc des yeux, et s'inclinèrent à la fois, comme trois poupées à ressort.

« Cinquante mille francs de rente ! continua madame Catalan, qui ne pouvait se débarrasser de cette vision obsédante de la richesse d'autrui. La pauvre créature doit des actions de grâces à sa fortune. Sans sa dot, elle aurait coiffé pour jamais sainte Catherine !

— Il y a longtemps que c'est fait, ma mère, interrompit d'un ton aigre-doux l'aînée des demoiselles à marier. J'étais une toute petite fille quand Mélite a fait sa première communion, et ce n'est pas moi qu'on trompera sur les dates.

— Mille et mille pardons, mes chères dames, dit le notaire avec toute la courtoisie possible, mais vous faites erreur sur la question des chiffres. Mademoiselle Sévin, qui paraît beaucoup plus âgée, j'en conviens, n'a encore que vingt-deux ans ; j'ai dans mon étude la loi et les prophètes, son extrait de naissance. Quant à la fortune, elle est de trente bonnes mille livres de rente bien nettes et bien solides, ce qui est déjà fort joli. »

Devant une pareille autorité, il n'y avait plus rien à

dire; madame Catalan et ses filles baissèrent pavillon en présence de chiffres irrécusables, et dès lors elles se contentèrent d'interroger au lieu d'affirmer.

« Dites-nous donc, je vous prie, monsieur Noury, dans quel sens est fait le contrat ?

— Dans le sens le plus large en faveur du futur époux. Mademoiselle Sévin se marie sous le régime de la communauté pure et simple, sans la moindre restriction. Quant à monsieur Julien Dumoret, il apporte sa charmante personne, et dix-huit cents francs d'appointements.

— N'oubliez pas une dizaine de mille francs de dettes, interrompit sentencieusement la maîtresse de maison.

— Des dèttes, quelle horreur ! s'écria la mère affligée des trois filles prétendantes. Joue-t-il donc ?

— Je ne dis pas cela ! Et je crois qu'il n'y a rien d'aussi grave ! Mais monsieur Dumoret va beaucoup dans le monde ; il est fort recherché dans ses goûts, et c'est à peine si son modique traitement peut suffire à ses gants et à ses cravates. Alors, vous comprenez......

— Pauvre fille ! elle est folle, dit en soupirant madame Catalan. Elle aura eu la tête tournée par cet Antinoüs. Mais c'est toujours ainsi ! La laideur se passionne pour la beauté.

— Et quelle laideur ! s'exclama madame Duvert. Vous la représentez-vous dans sa toilette de mariée ? Avec son teint jaune, ses cheveux plats de la même

nuance, et ses yeux bridés ! Pour rien au monde je ne manquerais ce mariage-là.

— Ni moi non plus ! » s'écrièrent en chœur toutes les visiteuses.

Mais les habitants de Rambouillet en furent pour l'espérance du plaisir qu'ils se promettaient.

La porte de l'église ne s'ouvrit, ni de jour, ni de nuit, pour le jeune couple ; mademoiselle Sévin ne se montra pas sous ce fameux voile blanc, où elle devait paraître si grotesque, et une quinzaine de jours après la charitable conversation que je viens de rapporter, la ville tout entière fut mise en insurrection par une étrange nouvelle, qui se répandit comme une traînée de poudre.

La fiancée avait quitté le pays, la veille au soir, avec sa petite sœur et ses deux domestiques, laissant l'ordre de vendre la maison et le mobilier. Quant à monsieur Dumoret, qui avait demandé à son administration un petit congé de quelques jours, pour aller régler ses affaires dans sa province natale, il ne reparut pas non plus, et obtint sans doute son changement, car le mois d'après un nouvel employé vint prendre possession de son petit logement sur la place.

Qu'y avait-il donc là-dessous ?

Bien des années après, les hasards de la vie me mirent en relations intimes avec les deux laides ; c'est par elles et par des amis communs que je sus toute leur histoire.

Mélite Sévin avait douze ans lorsque sa mère, veuve depuis trois ou quatre mois, accablée par le chagrin de laperte de son mari et les revers de fortune qui en avaient été la suite, ne put supporter une seconde fois l'épreuve de la maternité ; elle mourut en donnant le jour à un pauvre petit être faible et souffreteux, qu'on s'empressa de porter à l'église, croyant avoir à peine le temps de lui administrer le sacrement de baptême.

« Seigneur mon Dieu ! disait la sage-femme, en rapportant à la maison la nouvelle baptisée, ce serait une grande miséricorde de votre part d'appeler dans votre paradis cet innocent avorton. Elle sera laide comme sa sœur, bien sûr, et ce n'était guère la peine de l'envoyer en ce monde. »

Mélite ne paraissait pas de cet avis ; profondément affligée par la mort de sa mère, comprenant les amertumes de la séparation suprême, comme ne le font pas d'ordinaire les enfants de son âge, elle sembla pendant ces premiers jours de douleur ne tenir à la vie que par ce petit berceau, si voisin d'une tombe !

Sans cesse on la trouvait penchée sur la couche de sa petite sœur, épiant son réveil, tressaillant à ses moindres cris, et l'entourant d'une sollicitude quasi-maternelle.

Aussi, lorsqu'un jour, mademoiselle Olympie, digne chanoinesse, et tante de madame Sévin, arriva du fond de l'Alsace, avec sa femme de chambre, pour prendre la tutelle des deux abandonnées, et décida qu'on enverrait

en nourrice la petite Benjamine, qui n'avait que le souffle, Mélite éprouva une si cruelle douleur qu'il lui sembla perdre sa mère pour la seconde fois.

« Il faut que ma pauvre nièce ait eu la tête égarée, avant de mourir, pour donner un nom pareil à cette chétive créature, dit mademoiselle Olympie, au moment où la robuste paysanne, qu'on avait choisie pour nourrice, emportait l'enfant, douillettement enveloppée dans un grand manteau appartenant à la chanoinesse. Quelle Benjamine, je vous le demande ! Et voyez si elle est déjà laide ! Ce sera le même nez que sa sœur. Où donc ma nièce pouvait-elle prendre des profils comme ceux-là, et ne vaut-il pas mieux ne jamais se marier que de créer des types semblables, avec une pareille persistance? Benjamine sera la seconde édition de Mélite.

— Peut-être, hasarda la sage-femme, un peu timidement, car le ton tranchant de mademoiselle Olympie lui ôtait toute son assurance. On a vu des enfants, qui *promettaient* d'être fort laids, *s'arranger* en grandissant....

— Pas ce type-là, affirma la chanoinesse d'un air désespéré. — Il y a douze ans, j'étais venue ici pour le baptême de Mélite, et je me souviens que je reculai de consternation lorsque ma pauvre nièce qui trouvait sa fille charmante..... Vous connaissez la fable du hibou ? »

La sage-femme fit humblement signe que non.

« N'importe ! lorsque ma pauvre nièce, dis-je, souleva le petit rideau blanc du berceau, où dormait ma filleule. L'aspect de cette enfant n'était pas fait pour flatter l'amour-propre d'une marraine. On aurait pu croire que quelque fée Carabosse, par dépit de n'être pas invitée à la fête, comme dans les vieux contes d'autrefois, avait doué la triste héroïne de la laideur la plus accomplie.

— En revanche elle est bien bonne, dit la sage-femme, avec un certain courage. C'est un agneau pour la douceur; pendant la maladie de sa mère, la pauvre petite en avait perdu le boire et le manger, et cherchait tant qu'elle pouvait à se rendre utile. Depuis huit jours elle soigne sa sœur comme le ferait une petite mère. Et vous avez vu son chagrin tout à l'heure, quand la nourrice a emporté l'enfant !

— Je ne pouvais pourtant pas dans ma situation m'affubler d'un poupon et d'une nourrice, répondit mademoiselle Olympie, qui prisait très-haut son titre de chanoinesse. Cela aurait été du dernier ridicule d'arriver dans ma propriété de Beilheigen avec un nouveau-né.

— Mais mademoiselle Mélite va vous suivre ? poursuivit la digne madame Lenoir, qui portait un intérêt réel à la petite fille qu'elle avait aidée à venir au monde douze ans auparavant.

— Non, non, certes, s'empressa de répondre la tutrice; je vais la mettre en pension ; il faut bien qu'elle

fasse son éducation. Si elle avait été autrement tournée, la pauvre petite, je l'aurais peut-être prise auprès de moi, avec une institutrice à demeure, pour égayer ma solitude; mais avoir devant les yeux, pour le reste de mes vieux jours, ce visage presque grotesque, ne serait pas une perspective bien attrayante pour une femme qui a été habituée à vivre sans enfants, pendant toute une longue existence.

— Voyez un peu si la laideur lui fait du tort! dit en soupirant madame Lenoir. Tenez, il y a trois ou quatre ans, elle allait à l'externat des dames Lavergne, avec ma fille cadette. Eh bien ! toutes ses petites camarades se moquaient d'elle à qui mieux mieux; une année même, pour la procession de la Fête-Dieu, comme elle arrivait le matin, bien contente, avec sa robe blanche, et sa couronne de bluets, elle entendit la sous-maîtresse, qui leur attachait au cou la petite corbeille de roses effeuillées, dire à une grande élève :

« Vraiment on n'a pas idée d'une guenon pareille. A elle seule, elle va déparer le cortége ! »

Mélite avait entendu, et tout en larmes, elle avait couru se jeter dans les bras de sa mère, qui la retira de pension, et lui donna des leçons elle-même à partir de ce jour. »

Mademoiselle Olympie fut plutôt affermie qu'ébranlée dans sa résolution par les anecdotes de la digne madame Lenoir, laquelle manqua son but

en croyant intéresser davantage à sa protégée.

Quinze jours après, Mélite, sous l'escorte peu maternelle de Célina, femme de chambre de la chanoinesse, entrait dans une pension en renom du quartier des Champs-Élysées, à Paris.

La grand'tante avait cru agir pour le mieux, en faisant partager à sa petite-nièce l'éducation brillante que recevaient, chez madame Leroux, des filles de banquiers, d'agents de change, d'artistes et d'hommes de lettres.

Elle se trompa !

Ce qu'il aurait fallu à la pauvre disgraciée, c'était l'ombre tutélaire d'une de ces saintes maisons, où la charité est le premier devoir des maîtresses, et la première leçon des élèves, et non pas l'éclatante lumière d'un pensionnat à la mode, où de frivoles jeunes filles, mal surveillées parfois par des institutrices qui font de leur métier une question d'argent et non de dévouement et de vocation, se préparent à devenir des femmes plus frivoles encore.

Mélite fut dès le premier jour le souffre-douleurs de ces étourdies ; on l'accabla de surnoms qu'on chuchotait en sa présence ; c'était tantôt la Chinoise, la Mandarine, Magotina, ou bien la Belle aux cheveux jaunes, mademoiselle Riquette à la houppe, et tout ce que l'imagination fertile d'une cinquantaine de jeunes filles peut enfanter de malices.

L'enfant avait le naturel humble et patient ; si elle

souffrit beaucoup en silence, elle n'en voulut jamais à personne autre qu'à elle-même, et son bon petit cœur au lieu de s'aigrir devint meilleur de jour en jour. Tenue à l'écart, par sa situation d'orpheline et de paria, de tous les plaisirs de son âge, elle se jeta avec ardeur dans l'étude, qui devint le charme de sa vie solitaire.

Chaque année, à la distribution des prix, la foule brillante qui remplissait la vaste salle où se décernaient les récompenses s'étonnait d'entendre le même nom obscur à la tête de chaque faculté !

« Mademoiselle Mélite Sévin, de Rambouillet, premier prix d'histoire, de littérature, de grammaire, d'instruction religieuse, de géographie, etc., etc. »

Et les arts d'agrément ! Le piano ! Le chant ! Le dessin !

Partout Mélite triomphait ! Chargée de couronnes, les yeux baissés, la démarche incertaine et timide, elle déposait humblement à sa place son fardeau de livres dorés.

Son cœur ne s'enorgueillissait pas de ses succès. Elle n'avait là personne pour y applaudir !

Pas une main amie qui battît à son nom victorieux !

Pas un cœur qui palpitât de joie devant son triomphe !

Pas un regard qui se mouillât, en s'arrêtant ému sur le front pâle de la studieuse jeune fille, rendue plus pâle encore par les sentiments qu'elle refoulait au fond de son âme !

Ce jour-là, dès le matin, elle souffrait d'une souffrance qu'elle n'osait presque pas s'avouer à elle-même. Ce n'était certes pas l'envie qui agitait ce cœur résigné et patient d'ordinaire ; mais un trouble, un malaise inexprimable.

Elle voyait ses compagnes si charmantes pour la plupart ! Toutes n'étaient pas belles, mais toutes avaient cette fleur de jeunesse, ce charme de fraîcheur printanière, qui faisaient que les yeux s'arrêtaient sur elles avec plaisir.

Le matin, au dortoir, elles s'empressaient toutes les unes auprès des autres, bouclant et nattant avec une recherche inaccoutumée leurs cheveux bruns ou blonds, tandis que la pauvre Mélite ne songeait qu'à dissimuler de son mieux cette chevelure jaunâtre, dont on lui avait parlé tant de fois ; aussi, quand il fallait revêtir la robe de mousseline blanche avec la longue ceinture verte, rose ou bleue, suivant la classe, la jeune fille regrettait amèrenent le modeste uniforme d'un violet sombre des jours ordinaires, sous lequel elle aurait espéré davantage passer inaperçue.

Quand je dis que pas une âme ne s'intéressait à mon héroïne, je me trompe. Il y avait dans cette nombreuse assistance un cœur qui battait à l'unisson du sien, bien plus qu'elle ne pouvait se l'imaginer elle-même.

C'était une vieille fille, sous-maîtresse en titre dans les basses classes, mais en fait, cheville ouvrière de

toute la maison, qui profitait de ses services intelligents et dévoués, sans jamais les reconnaître par une augmentation de grade ou de traitement.

Dès le premier jour, mademoiselle Augustine s'était prise d'une affection réelle pour la nouvelle arrivée, dont la laideur et l'abandon avaient été des titres sérieux et sacrés aux yeux de cette bonne âme.

Douée d'une âme pieuse, et d'un esprit élevé, elle avait entrepris de faire germer dans le cœur de l'enfant les excellentes dispositions qu'elle n'avait pas tardé à y remarquer; c'était elle qui, pendant ses courtes heures de loisir, l'initiait aux premiers éléments de chaque science nouvelle, si bien que, lorsque l'heure des classes avait sonné, la jeune fille avait sur toutes ses compagnes un avantage marqué.

Les professeurs en renom, qui venaient chaque jour donner leurs leçons au pensionnat, s'émerveillaient de l'intelligence de Mélite, de son application, et de ses succès.

Le maître de dessin, en particulier, M. Paulin Guérin, artiste illustre et vénérable, arrivé à la fin de sa carrière, la suivait avec un soin spécial, et lui donnait les notes les plus flatteuses.

« Mais quel dommage qu'elle soit si laide ! se disait-il tout bas. Pourquoi la nature a-t-elle fourni à cette âme d'élite une si triste enveloppe ? Par quelle bizarrerie s'est-elle plu à mettre une sensibilité profonde, une rare compréhension de toutes choses, et le goût

passionné de l'idéal dans ce corps cruellement disgracié ?

« Allons, mon enfant, faites-moi cette tête de Niobé, dit-il un jour, en la plaçant devant une belle bosse en plâtre toute neuve, que personne n'avait encore abordée dans l'atelier. Si vous vous en tirez bien, comme je le pense, non-seulement cela vous vaudra le premier prix, mais encore, à la rentrée des classes, nous pourrons commencer la peinture à l'huile. »

La peinture était l'objet de tous les rêves de Mélite. Que de fois elle s'était vue, par la pensée, un pinceau à la main, copiant quelque suave figure de vierge, quelque chérubin joufflu, ou l'adorable visage, à la fois enfantin et divin, que Raphaël prête à ses Enfants-Jésus. Elle se mit donc avec ardeur à sa Niobé.

« L'esquisse est magistrale, avait dit le surlendemain le vieux professeur. J'ai à peine besoin d'y retoucher. Maintenant massez vos ombres, ménagez bien les suaves blancheurs du visage, accusez fortement les noirs du cou et les ondes de la chevelure ; vous êtes très-capable de vous en bien tirer. »

Niobé était la bosse favorite de Mélite. Elle admirait cette image, à la fois si touchante et si gracieuse, de la douleur antique ; aussi, elle y mit tous ses soins, et la veille du jour où devaient se faire le concours et l'exposition, elle serra précieusement dans son carton, sous une double feuille de papier de soie, son œuvre entièrement achevée, et digne du modèle.

« C'est bien cela, se dit-elle à elle-même, en jetant un dernier regard de satisfaction sur la copie, et sur la Niobé de plâtre, qui s'effaçait peu à peu en teintes indécises, dans un crépuscule d'été. Je crois que je ne puis manquer d'avoir le premier prix. »

Le lendemain la jeune fille arriva la première à l'atelier, où le maître était seul encore. D'une main joyeuse, elle dénoua les rubans du carton, développa le papier de soie, puis resta muette et interdite, sans faire un mouvement, sans pousser une exclamation :

« Tenez, mon enfant, dit M. Guérin sans se retourner, regardez-moi cela ; vous en êtes digne ; quel bel effet de soleil sur Apollon ; la tête nage dans une lumière divine, et il semble que les cheveux voltigent au vent... Mais qu'avez-vous donc ? Comme vous voilà pâle et saisie ! ajouta-t-il tout à coup, ne recevant pas de réponse.

— Ce n'est rien, rien absolument, répondit la jeune fille, qui s'efforçait, mais en vain, de refermer son carton, car ses doigts tremblants lui refusaient leur aide.

— Rien ? Et vous pleurez ! » — Et s'avançant jusqu'à elle, il tira de ses mains la fameuse copie qu'elle n'avait pas pu recouvrir à temps.

Hélas ! qu'était devenue cette Niobé, si suave et si blanche, perfectionnée avec tant d'amour ? Les fins sourcils, abaissés vers les tempes par la douleur,

avaient été relevés à la façon chinoise; le nez, aux lignes délicates et pures, avait pris les dimensions et l'inclinaison de celui de Mélite; les cheveux, soulevés en bandeaux ondulants, étaient peints en ocre jaune, enfin, de grosses larmes tombaient des yeux noyés avec cette inscription : « Mélite Sévin regrettant sa beauté. »

La pauvre enfant, muette et pâle, se tenait debout dans une attitude douloureuse.

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, en joignant les mains. Ne me pardonneront-elles donc jamais ma laideur?

— Pauvre petite, mumura le professeur, en lui prenant la main, qu'il serra avec attendrissement dans les siennes. C'est abominable! Mais soyez tranquille, vous serez vengée. Je vais de ce pas trouver madame Leroux, et je lui déclare que, si elle n'expulse pas à l'instant la vipère qui a ainsi défiguré votre dessin, je ne remets jamais les pieds dans cette maison. »

Et le professeur indigné avait déjà pris son chapeau, et se dirigeait vers la porte, lorsque Mélite l'arrêta, avec une assurance et une fermeté qui n'étaient pas dans ses habitudes.

« Non, non, Monsieur, je vous en conjure, dit-elle en le saisissant par le bras.

— Mais, mon enfant, il ne s'agit pas seulement de vous dans cette affaire, il y a là une question de morale. La méchanceté ne doit pas rester impunie.

— Oh ! je la connais ! ce n'est pas un méchant cœur; elle n'est qu'étourdie.

— Vous savez donc qui, alors ?

— Oui, oui, mais promettez-moi de ne rien dire. »

Et comme le professeur insistait encore :

« Ah ! Monsieur, lui dit Mélite, quel bien me ferait la vengeance ? C'est le pardon qui console, c'est lui qui peut me faire oublier l'injure. »

Cette année-là, Mélite eut un prix de moins, mais elle ne le regretta pas lorsque, le soir de la distribution, la coupable instruite par le digne professeur de ce qui s'était passé vint tomber aux genoux de la pauvre caricaturée, et lui demanda pardon tout en larmes, en la suppliant de vouloir bien devenir son amie.

« Ah ! mes cheveux jaunes, que je vous remercie, dit gaiement Mélite, qui eut la générosité de cacher jusqu'à sa blessure. S'ils étaient blonds et brillants comme les vôtres, Lucienne, vous ne m'aimeriez pas autant aujourd'hui. »

Mélite n'avait pas revu sa tante depuis le jour de la séparation à Rambouillet ; elle lui écrivait deux ou trois fois l'an de respectueuses lettres, auxquelles mademoiselle Olympie, dont la vue s'affaiblissait beaucoup avec les années, faisait répondre par Célina quelques mots affectueux, annonçant presque toujours l'envoi

d'une petite somme d'argent : mais de vacances, il n'en était jamais question.

Lorsque Mélite eut dix-huit ans, elle apprit, par une de ces lettres, que sa tante avait été frappée de paralysie ; on avait craint longtemps pour ses jours; enfin elle vivait, mais le cerveau n'avait pu résister à la violence de l'attaque, et la pauvre chanoinesse se trouvait dans un état voisin de l'enfance, qui la rendait incapable de penser et de vouloir.

Mélite comprit qu'elle ne devait plus compter sur les bienfaits d'une parente, entourée et circonvenue par de vieux serviteurs, intéressés à la garder pour eux seuls ; et, sans hésiter, elle demanda à madame Leroux de vouloir bien l'accepter en qualité de sous-maîtresse pour la prochaine place vacante, n'exigeant d'autre rétribution que l'éducation de sa petite sœur fort négligée jusque-là, car elle était toujours restée confiée depuis sa naissance à la brave femme qui l'avait nourrie.

La proposition fut acceptée, et un beau jour, Benjamine se trouva dans les bras de sa grande sœur, qui ne pouvait se rassasier de ses caresses enfantines.

Quelle joie pour le pauvre cœur de Mélite !

Avoir une affection à elle, bien à elle !

Se sentir utile et nécessaire à ce petit être abandonné !

L'initier heure par heure, jour par jour, aux premières difficultés de l'étude, comme elle y avait été

initiée elle-même par la charitable Augustine

Lui faire de sa tendresse un rempart contre les moqueries et les humiliations qui l'attendaient peut-être quelle douce tâche !

« Benjamine me ressemble, se dit Mélite en soupirant, dès le premier jour. Mais au moins elle n'a pas mes tristes cheveux ! »

En effet, quand les nattes serrées à outrance par la nourrice furent défaites le soir, quand les bandeaux collés aux tempes par l'eau, la pommade et les vigoureux coups de brosse, reprirent leur liberté, et se répandirent en ondes et en petites boucles naturelles, il se trouva que Benjamine avait une chevelure opulente et dorée à faire envie à toutes ses petites compagnes.

Pour le reste, c'était une pauvre petite fille, timide et embarrassée de ses moindres mouvements, au parler incertain, et fort ignorante sur tout ce qui s'apprend dans les livres, car elle n'avait jamais reçu d'autres enseignements que ceux de l'école du village.

Revêtue de ses plus beaux habits, taillés à la mode de la campagne par la nourrice elle-même, elle prêta fort à rire à ses nouvelles compagnes, si élégantes pour la plupart, lorsqu'elle leur fut présentée, avec sa robe de stoff gros vert faite à dos plat, son chapeau de paille commune, couvert de fleurs plus communes encore, ses petites mains noires, mal à l'aise dans des

gants de fil blanc, et son teint hâlé et rougi par le soleil des champs.

Telle qu'elle était, Mélite l'adora, mais au bout de quelques jours les malignes écolières ajoutèrent aux caricatures de la jeune sous-maîtresse, qui circulaient dans le pensionnat, un profil d'enfant tout pareil à celui qui couvrait déjà les cahiers, les livres d'étude, et jusqu'au bois blanc des pupitres à l'intérieur.

Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles Benjamine, aussi bien douée que sa grande sœur, sous le rapport de l'intelligence, recueillit les mêmes lauriers à la fin de chaque période scolaire. Elle avait donc douze ans, et Mélite vingt-deux, quand un jour, dans l'après-midi, mademoiselle Sévin l'aînée fut appelée chez madame Leroux, où elle se trouva en présence d'un monsieur habillé de noir, et cravaté de blanc, qui lui était inconnu.

Il se présenta à elle comme le notaire et l'exécuteur des dernières volontés de mademoiselle Olympie, qui venait de succomber à une troisième attaque, après avoir institué sa filleule comme légataire universelle.

« Vous voilà fort riche, Mélite, dit madame Leroux à la jeune fille, qui pleurait silencieusement ; c'est au moins trente mille livres de rente, à ce qu'assure Monsieur. Certes, je me réjouis pour vous de cette fortune inespérée, mais je vous regrette pour notre maison, qui perd en vous un sujet précieux. »

Il fallait pourtant s'organiser, et l'héritière ne connaissait rien aux affaires de ce monde. Son vœu était de retourner à Rambouillet, près de la tombe abandonnée de sa mère, et de s'y consacrer à l'éducation de sa petite sœur, de concert avec mademoiselle Augustine, à l'affection de laquelle elle eut l'air de demander un sacrifice, tandis qu'en réalité elle offrait à sa vieille amie une retraite honorable et lucrative, pour le reste de ses jours.

Le notaire se chargea d'acheter une petite maison confortable qu'il trouva toute meublée ; on y fit venir la fidèle nourrice qui, ayant perdu son mari depuis peu, se trouvait assez misérable avec un petit garçon, frère de lait de Benjamine.

La mère et le fils devaient être tout le personnel domestique du simple ménage : Mélite n'entendait rien au luxe ; elle comptait vivre retirée, et faire le plus de bien possible ; mais, effarouchée par le monde, sûre de sa disgrâce physique, qui s'accentuait encore avec les années, elle ne se réjouit aucunement pour elle de ce changement de fortune.

Les habitants de Rambouillet s'étonnèrent bientôt de l'attitude prise par la nouvelle venue ; sa laideur lui tenant lieu de chaperon, et mademoiselle Augustine aimant peu la promenade, elle sortait seule d'abord avec sa petite sœur, mais voyant qu'elle ne pouvait passer inaperçue, elle cessa de se faire voir autre part qu'à l'église, et jamais on ne la rencontra

plus sur les pelouses du parc, ou dans les allées remplies de promeneurs, qui venaient écouter la musique de la garnison.

Ses seules distractions extérieures étaient de longues courses en voiture dans la belle forêt qui entoure Rambouillet. Mélite aimait l'ombre mystérieuse des bois, leur senteur enivrante, et tandis que Benjamine, aspirant à pleins poumons l'air natal, cherchait avec Jacques ces mille riens de la végétation, qui semblent des trésors aux enfants : les mousses incrustées au tronc des vieux arbres, les lichens aux nuances variées sur les roches moussues, les petites fleurettes sauvages qui se cachent dans l'herbe, elle, la sœur aînée, se perdait dans des joies contemplatives, qui étaient les meilleures heures de son existence solitaire.

Elle regardait ces longs chemins bleus, que trace dans le ciel la cime des hauts arbres; elle aspirait l'âpre parfum du lierre et la résine odorante des sapins, elle prêtait l'oreille au murmure des insectes, aussi bien qu'au chant des oiseaux, et quand elle sortait de ses longues rêveries, c'était pour remercier Dieu de lui avoir fait un cœur capable de comprendre toutes ces choses.

Donc, trois ou quatre fois par semaine, quand le temps le permettait, on louait une bonne calèche ; Jacques montait sur le siége, à côté du cocher, et l'on allait goûter à l'ombre de quelque vieux chêne, géant

de la forêt, et contemporain des premières assises du château.

Au retour, on était accueilli par le bon visage de Perrotte, qui ne trouvait rien au monde de si beau que ses deux enfants, comme elle appelait Jacques et Benjamine.

Un jour, dans une de ces promenades lointaines, on fut surpris par un violent orage; le vent secouait les arbres, qui se tordaient jusqu'à terre ; le tonnerre grondait furieusement, et l'on avait fait rentrer le petit Jacques dans l'intérieur de la voiture, pour le soustraire à l'averse. Le cocher, mouillé déjà jusqu'à la moelle, fouettait ses chevaux de son mieux, lorsqu'au détour d'une allée transversale, Mélite aperçut sous l'épais feuillage d'un chêne un homme transpercé par la pluie, malgré l'abri de l'arbre protecteur.

« Nous avons encore une place, dit-elle à Jacques, en tirant le bouton d'arrêt de la voiture ; descends, mon ami, et prie poliment ce Monsieur de monter auprès de nous. C'est sans doute quelque garde forestier. »

Jacques revint en une seconde, suivi par le promeneur, qui avait l'air d'un noyé.

Celui-ci remercia dans les meilleurs termes, et bientôt la conversation s'engageant, on apprit qu'il s'appelait Julien Dumoret, et qu'il était garde des eaux et forêts, en attendant une inspection qui ne pouvait lui manquer avant peu.

En tournée depuis le matin, il avait eu la maladresse de se laisser prendre loin de la ville par ce temps diluvien. Mélite, mise à l'aise par le service qu'elle rendait, causa de son mieux pour faire fête à son hôte, et une heure après, lorsqu'on fut en ville, et arrêté devant leur petite maison, elle insista pour que le jeune homme profitât de la voiture jusqu'au bout et se fît conduire chez lui.

En descendant sur la place où il demeurait, le jeune forestier interrogea le cocher qui, sans se faire prier, lui raconta que cette personne si laide était une demoiselle bien aimable, orpheline, et la plus riche héritière de Rambouillet.

« Maîtresse d'elle-même, riche, et laide à faire peur, se dit Julien Dumoret, en montant les deux étages de son étroit escalier, et en entrant dans une petite chambre meublée avec une certaine recherche élégante. Il peut y avoir là une bonne affaire. J'y réfléchirai ! »

Le dimanche suivant, entre la messe et les vêpres, la nourrice apporta une carte de visite avec ces mots : « Julien Dumoret — qui serait heureux de remercier respectueusement une fois de plus mademoiselle Sévin. » — Mélite n'osa pas refuser sa porte, et elle se présenta timidement avec sa petite sœur dans le salon où l'attendait sa visite.

L'aplomb inusité dont elle avait fait preuve dans la voiture avait disparu pour faire place à son embarras

ordinaire, dès qu'elle se trouvait en présence d'un étranger.

Julien n'eut pas l'air d'y prendre garde ; il se montra simplement aimable ; il parla de son isolement à Rambouillet ; lui aussi il était sans famille ; il avait perdu quelques années auparavant une mère qu'il adorait ; il fit mille avances à Benjamine ; il admira la maison et le jardin, enfin, quand il demanda la permission de revenir de temps en temps, Mélite fut si embarrassée pour refuser qu'elle dit oui du bout des lèvres.

Il revint d'abord *quelquefois*, puis souvent, et plus souvent encore ; peu à peu, la jeune fille prit un vrai plaisir à ces entretiens avec M. Dumoret qui se montrait un charmant causeur, et qui possédait le grand art de dissimuler le vide réel de sa pensée, et la pauvreté de son âme, sous les dehors les plus séduisants.

Il aimait la musique, et Mélite était une musicienne accomplie ; il adorait les enfants, et il interrogeait Benjamine, s'extasiant de la trouver si avancée.

« Quelle admirable institutrice vous faites ! » disait-il à la sœur aînée.

Simple et affable dans ses manières, il avait su se faire bien venir de tous à la maison.

Mademoiselle Augustine lui faisait fête; la nourrice courait lui ouvrir avec une promptitude particulière, quand elle reconnaissait son coup de sonnette ; enfin,

Jacques et Benjamine se réjouissaient ouvertement, en l'attendant le dimanche ou les beaux soirs d'été sur la porte du petit jardin.

Pour Mélite, elle se réjouissait dans le fond de son cœur, tout en s'étonnant d'éprouver un si vif intérêt pour un simple étranger.

Julien n'était pas assez naïf pour rester aveugle sur les progrès qu'il faisait dans l'esprit de tous, mais il souhaitait mieux encore ; il ne voulait se déclarer qu'après avoir subjugué complétement l'âme innocente de Mélite. Il attendit.

Au bout de six mois, il se sentit maître de la place : la rougeur fugitive qui se montrait sur le pâle visage de mademoiselle Sévin,lorsqu'il arrivait à l'improviste, l'émotion de sa voix, le trouble de ses manières, tout l'avertissait de sa victoire.

Alors il changea de tactique ; il parut plus réservé, moins ouvert dans ses causeries de chaque jour ; il venait un instant pour se retirer tout à coup comme sous l'empire d'une pensée tyrannique ; il regardait longuement la jeune fille, sans dire un mot, et presque à la dérobée ; enfin, il avait l'air de sortir d'un rêve quand il entendait le son de sa voix, et il partait laissant Mélite désolée.

« Qu'a-t-il donc ? se demandait-elle vingt fois le jour. Il n'est plus le même ! Maintenant il a l'air de s'ennuyer auprès de nous. Vais-je donc perdre un ami ? »

Ignorante de toutes les choses de ce monde, sans défiance contre personne, et abusée par la simplicité de son cœur, Mélite ignorait qu'un homme jeune ne pouvait être l'ami d'une jeune fille, avec laquelle il n'avait aucun lien de parenté, et elle se laissait aller tout doucement au penchant de son cœur, sans songer qu'il fallait une fin autre que l'amitié, à cette liaison où elle croyait trouver tout ce qui lui manquait dans sa vie solitaire. — Un jour, poussée à bout par les soupirs et les réticences de Julien, elle osa l'interroger :

« Qu'avait-il donc? Éprouvait-il quelque peine, quelque déception, quelque ennui dans sa carrière ? Dans ce cas, pourquoi ne pas s'en ouvrir à ses amis ? Ne comptait-il plus sur leur dévouement et leur affection ? »

Ainsi pressé, Julien laissa échapper une partie de son secret. Il aimait sans espoir, car celle à qui il avait donné son cœur était malheureusement riche, et il se sentait trop fier pour tout devoir à sa femme.

« Tout est perdu ! se dit Mélite. Heureuse ! cent fois heureuse celle qu'il aime ainsi. J'ai son amitié, mais son amour est à une autre. Pauvre laide que je suis, ai-je jamais pu espérer qu'il en serait autrement ? »

Et dans le fond de sa pensée, elle cherchait à se représenter comment pouvait être cette fortunée rivale. Belle sans doute, bien belle, pour avoir conquis si absolument celui qu'elle-même préférait à tout !

Au bout d'un instant, elle fit taire par un violent effort ce qu'elle appelait ses craintes égoïstes :

« Parlez-moi sans détour, M. Julien, osa-t-elle dire, mais sans le regarder en face. Considérez comme une sœur l'amie qui vous est toute dévouée ; elle se sent le droit de vous demander votre confiance entière. »

Ce fut au tour de Julien de se taire, puis de balbutier quelques mots presque inintelligibles :

« Ne me devinez-vous pas ? dit-il enfin, comme hors de lui, et par un brusque transport. Mélite ! Voulez-vous l'entendre ? Cet amour qui remplit mon cœur tout entier, qui m'ôte la paix de mes jours, et le repos de mes nuits, c'est votre âme qui me l'a inspiré, c'est elle qui l'a fait naître, c'est elle seule que j'aime. »

Il savait bien qu'on ne pouvait parler de beauté à la pauvre fille sans paraître se moquer d'elle, et que le bandeau le plus épais, sur les yeux de l'amour, ne pouvait aveugler à son égard.

Aussi fallait-il employer avec elle un tout autre langage que celui qu'on tient d'habitude en semblable occurrence. Il s'élança donc dans les régions mystiques et transcendentales de l'amour le plus éthéré, et il parut éloquent et vrai à l'innocente Mélite qui se, croyait au ciel.

Interdite, tremblante, devant l'espoir d'un pareil bonheur, elle restait muette et les yeux baissés ; enfin, quand à genoux devant elle il lui demanda une réponse qui allait être pour lui un arrêt de vie ou de mort :

« Merci, répondit-elle doucement, sans se départir de son humilité ordinaire ; merci, vous êtes bon ; moi aussi, je vous aimais sans m'en rendre compte. Je le sens bien maintenant à la joie de mon cœur. »

Nous ne dirons pas ce que fut pour cette pauvre créature, si délaissée jusqu'à ce jour, l'assurance d'une tendresse partagée ; elle ne pouvait y croire :

« Est-il bien possible ? pensait-elle, en se regardant dans la glace. Il a oublié ma laideur ; il ne s'est pas arrêté à cette triste enveloppe, et il a deviné mon âme, que personne ne s'était jamais donné la peine de chercher. Ah ! qu'il est bon, et comme il vaut mieux que les autres hommes. »

C'étaient des hymnes de reconnaissance et d'allégresse que chantait ce pauvre cœur qui se dilatait enfin pour la première fois !

Le bouquet de violettes de Parme, que nous avons vu déposer par Mélite sur l'autel de la Vierge, au commencement de ce récit, ne fut que le prélude d'un tribut quotidien,payé par le charmant fiancé à la jeune fille confuse ; chaque jour des fleurs nouvelles, qu'elle recevait les yeux humides de larmes.

Puis on faisait mille projets : projets de voyages, de vie intime, si douce et si confiante. Que de lectures, de musique, de promenades et d'études !

« Ah ! c'est trop de bonheur, disait Mélite. J'oublie en un seul jour vingt-trois années de peines et d'humiliations, et je n'ai plus rien à envier à personne. »

« Arrangez votre maison, comme vous l'entendrez, mon ami, répondait mademoiselle Sévin, lorsque M. Dumoret la consultait sur quelque embellissement projeté. Je ne veux voir que par vos yeux, et je sens que tous vos goûts deviennent les miens. Il ne me faut qu'une chose : c'est que cette petite retraite, où j'abriterai un bonheur, qui m'étonne et m'effraie, vous plaise complétement, et porte dans ses moindres détails l'empreinte de votre esprit et de vos goûts. »

Le temps marchait : les bancs en étaient à leur troisième publication, et dans quinze jours Mélite devait s'appeler madame Dumoret, lorsque Julien fut obligé de partir, pour aller prendre quelques dispositions dans son pays natal. Il vint passer une dernière soirée, où Mélite se sentit prise d'une tristesse étrange, malgré tous les efforts de son fiancé pour la distraire.

« C'est de l'enfantillage, mon cher cœur, lui disait-il, je resterai à peine une semaine, et je vous écrirai chaque jour. Ce court voyage ne peut s'appeler une séparation.

—Aussi, n'est-ce pas le départ qui me chagrine ! Je ne pourrais vous exprimer ce que j'éprouve, Julien ; j'ai l'âme oppressée, comme à la veille d'un malheur. Il me semble que mes courtes joies sont à jamais finies, et que je bois ce soir la dernière goutte de miel.»

Il était dix heures ; elle le reconduisit jusqu'à la porte du petit jardin ; le temps était lourd, et le ciel couvert de nuages ; les arbres restaient immobiles,

« Pas un souffle d'air, dit tout à coup Mélite en soupirant. Pas une étoile au ciel !

— Que nous importe, répondit Julien, avec l'accent de la plus vive tendresse. Le soleil, la lune et les étoiles peuvent cheminer à leur aise ! Je ne sais s'il est jour ou s'il est nuit, et tout l'univers disparaît autour de moi. »

C'était bien joliment dit, bien doucement murmuré à l'oreille de Mélite !

Pauvre Mélite ! Que ne se souvenait-elle mieux de ses traductions de Werther ! Elle y aurait trouvé, à la fin de la douzième lettre du premier livre, cette amoureuse phrase qui la remplissait de joie.

« Vous m'aimez donc, mon ami, reprit-elle. J'ai besoin de vous l'entendre dire encore une fois. Pardonnez à la méfiance d'une affection inquiète ! Vous savez pourtant si j'ai confiance en vous.

— Je jure, commença le fiancé....

— Ne jurez pas ; un simple mot me suffit. Vous m'aimez, Julien ?

— Oui, mon pauvre ange ! Ne le savez-vous pas ? Ignorez-vous donc que vous êtes le charme de ma vie ?

— Oh ! la douce parole ! Merci ! Merci ! Partez maintenant ! Je suis tranquille ! »

Et Mélite rentra le sourire sur les lèvres.

Benjamine, qui l'attendait, sourit aussi en voyant cette gaieté revenue, et la grande et la petite sœur

dormirent en paix toutes deux cette nuit-là pendant que Julien Dumoret s'éloignait en diligence :

« Peste, disait-il, en se retournant de tous les côtés, pour trouver le sommeil dans son coin, le rôle est difficile et fatigant, et je ne suis pas fâché de me reposer huit jours ! »

Dès le surlendemain, il arriva une tendre épître du voyageur, et Benjamine, témoin de la joie de Mélite, se mit à guetter la poste chaque matin, pour apporter elle-même le papier enchanté, qui mettait un si radieux sourire sur les lèvres de sa sœur.

« Encore une, dit-elle un jour, en accourant avec empressement. C'est la quatrième ! Il n'y en a plus que deux à recevoir ! Un baiser pour la peine ! »

Mélite écarta avec amour la blonde chevelure dérangée par la course, qui couvrait le front de l'enfant, puis elle se retira dans sa chambre, pour savourer son bonheur, et entendre dans la solitude la douce voix de son ami.

« Il y en a bien long ! Que peut-il avoir à me dire ?» se demanda-t-elle en souriant, après avoir parcouru d'un regard rapide les quatre pages, couvertes d'une écriture fine et serrée.

Puis elle commença sa lecture.

Mais au bout de quelques secondes, le sourire s'effaça ; la stupeur, l'angoisse, voisine de la folie, se peignirent sur ses traits bouleversés ; sa main tremblante tourna péniblement le feuillet, comme pour s'assurer de la signature, et alors ses yeux restèrent fixés dans

le vide, comme ceux d'une morte ; la lettre s'échappa de ses mains, qui retombèrent inertes le long de son corps affaissé ; une pâleur livide envahit tout son visage, et quand Benjamine arriva sautillante pour voir ce qui retenait si longtemps sa sœur chez elle, elle fut épouvantée du spectacle qui frappa ses yeux.

Mélite avait glissé de sa chaise et gisait inanimée sur le parquet.

Quelle était donc cette lettre ?

Que pouvaient contenir de douleurs et d'angoisses ces quatre pages, qui promettaient d'abord tant de douces joies à la fiancée ?

« Mon cher ami, écrivait Julien Dumoret, si j'ai paru te négliger depuis longtemps, c'est que je suis dans de grandes affaires, dont je ne voulais pas te parler avant la réussite certaine.

« Aujourd'hui tout est conclu : je me marie.

« J'épouse... trente mille livres de rente ; mariage raisonnable s'il en fut jamais, si raisonnable qu'il paraîtra peut-être déraisonnable à bien des gens, et à toi tout le premier.

« Mais tu connais ma situation. Les clameurs de mes créanciers, qui menacent depuis longtemps de se plaindre à l'administration, m'ont jeté dans le gouffre du mariage ; je m'y jette la tête la première, et les yeux fermés, car ma future dépasse en laideur tout ce qu'un visage de vingt-trois ans est capable de supporter, tout ce que l'imagination peut enfanter de pire !

« Tu me rendras le service de ne pas nous regarder, n'est-ce pas, mon bon, quand nous descendrons, aux sons majestueux de l'orgue, la nef de l'église ?

« Ce ne sera pas une marche triomphale pour moi, et j'aurai un triste quart d'heure à passer, quand il me faudra affronter les regards de toute une ville de province. — Mais après, qu'importe ? — La fortune ne saurait s'acheter trop cher, et je te donne rendez-vous à Paris pour l'hiver prochain. Tu penses bien que je m'y rendrai seul !...

« Le plus fâcheux, c'est que la pauvre créature m'adore, et qu'elle est si bonne que je suis presque tenté d'avoir des remords pour la tromper ainsi.

« Elle est au-dessus de bien des femmes, de presque toutes, je pourrais dire, pour le cœur et l'intelligence. Mais quelle figure, mon ami, quelle figure ! Te souviens-tu du nez de Grassot, dans nos soirées désopilantes au Palais-Royal ? Eh bien ! ce nez pourrait passer pour un nez grec ou romain si on le comparait à celui de ma femme, etc., etc.... »

Suivait une série de plaisanteries du même goût, qui dénotaient chez Julien Dumoret l'absence complète de sens moral, se moquant de lui-même, comme il se moquait de la pauvre créature, qui allait devenir sa dupe et sa victime sans l'intervention de la Providence.

Le trompeur se prit dans ses propres filets ; écrivant le même jour à sa fiancée et à son ami, il fit erreur dans les adresses préparées d'avance, et glissa, sous

l'enveloppe destinée à mademoiselle Sévin, la lettre écrite pour son camarade Lelièvre.

Un fer rouge, traversant le cœur de la malheureuse jeune fille, ne l'aurait pas fait souffrir autant que cette douloureuse lecture.

Chaque mot lui paraissait tracé avec le sang de ses veines, au prix de mille souffrances. C'était le bonheur qui s'enfuyait pour ne plus jamais revenir ! Le rêve enivrant transformé en un odieux cauchemar ! L'idole en qui l'on avait foi qui s'écroulait tout à coup, avec le temple qu'on lui avait dressé !

Le sanctuaire désormais restait désert et vide. Pauvre Mélite ! Elle avait paré celui qu'elle aimait de toutes ses qualités à elle ; elle lui avait prêté le désintéressement de son cœur, et la beauté de son âme ; elle avait créé pour ainsi dire un être digne de son confiant amour ; elle l'avait aimé avec toute la fervente tendresse d'un cœur délaissé jusqu'à ce jour, et maintenant, elle tombait au plus profond de l'abîme, dans le néant de toute espérance.

Mais non, il lui restait ce qui fortifie et ce qui console :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! » s'était-elle écriée tout d'abord.

Ce cri, le premier qui sorte des cœurs en détresse, comme un pressant appel de secours vers Celui qui peut tout, s'était trouvé aussi le premier sur les lèvres de la pauvre désolée.

Elle ne se désespéra pas ! Elle ne maudit personne ! Sa seule vengeance fut de renvoyer à l'infâme qui s'était joué d'elle la lettre odieuse où il se condamnait lui-même.

Elle ne se demanda pas : « Que faire des trésors de tendresse amassés en son cœur ? »

Non ; elle était sœur aimante, et fervente chrétienne.

« Dieu, Benjamine, et les pauvres, voilà de quoi remplir tous les vides, » se dit-elle, avec un courage qui n'excluait pas l'amertume des souvenirs.

Quand mademoiselle Augustine revint d'un voyage dans le Midi, où elle avait passé trois mois auprès d'une belle-sœur mourante, ce ne fut pas à Rambouillet qu'elle alla rejoindre ses amies, mais dans une petite ville de Seine-et-Marne, où rien ne devait rappeler à Mélite des jours de confiant bonheur, à jamais disparus ; à cette époque, le travail de résignation que la pauvre fugitive s'était imposé à elle-même, comme une tâche et un devoir, était déjà fort avancé, et si son visage était plus pâle qu'à l'ordinaire, si ses yeux étaient souvent encore rougis par les larmes, sa voix avait des accents de douceur et de tendresse qui semblaient demander grâce pour ses regrets.

« Pardon, ma Benjamine, disait-elle parfois, en couvrant l'enfant de baisers maternels ; pardon d'avoir aimé autre chose que toi. Voyons, où en étions-nous ? » continuait-elle, en passant la main sur son front,

comme pour en chasser une pensée obsédante.

Et elle écoutait la petite fille réciter ses leçons, ou expliquer ses devoirs, avec un redoublement de zèle et d'attention.

Mélite apportait autant d'intelligence que de dévouement dans ses fonctions d'institutrice.

Elle ne se bornait pas, comme tant d'éducateurs de nos jours, à encombrer ce cerveau enfantin de longues chronologies, de faits entassés confusément, de nomenclatures, et de classifications.

Loin de se contenter de la surface des choses, de leur apparence extérieure, elle s'appliquait surtout à faire toucher du doigt à son élève les causes des effets qui sautent aux yeux ; elle lui apprenait à admirer le beau, à chercher le vrai, à aimer le bien.

C'est ainsi que les années s'écoulaient, et que Benjamine, à seize ans, était devenue une aimable et studieuse jeune fille, répandant autour d'elle la joie et la lumière.

Elle connaissait tous les chagrins de sa sœur, bien qu'il n'en fût jamais question entre elles, et, au fond de l'âme, se croyant comme Mélite disgraciée de la nature, elle s'était promis de n'aimer rien au delà de leur paisible retraite.

Benjamine était dans l'erreur ; à son insu, presque à l'insu des autres, elle avait subi une transformation réelle, très-fréquente chez les jeunes filles de son âge.

En grandissant, elle s'était éloignée de plus en

plus du type grotesquement irrégulier de sa sœur ; son teint avait pris les couleurs de la jeunesse ; un léger embonpoint avait arrondi les contours anguleux du visage ; le nez, arrêté dans les développements qu'il annonçait d'abord, gardait des proportions ordinaires. Tout cela s'était fait petit à petit, sans pouvoir frapper beaucoup, même les yeux attentifs de Mélite ; l'obscure et laide chenille s'était transformée lentement en un papillon aux brillantes couleurs. Enfin, à l'épanouissement de la seizième année, il y avait eu tout à coup un changement si heureux et si réel que la sœur aînée ne craignit plus de s'abuser. Elle voulut tenter l'expérience auprès de Perrotte.

« Ne trouves-tu pas, ma bonne, lui demanda-t-elle un jour, presque humblement, que Benjamine ne me ressemble plus comme dans son enfance ? Elle embellit beaucoup, il me semble.

— Pour ce qui est de ça, mam'zelle, répondit l'affectueuse nourrice, Benjamine est de plus en plus gentille, à chaque année qui vient, et à l'heure qu'il est elle me paraît fraîche comme une fleur du Paradis. Quant à vous ressembler, oh ! vous pouvez être bien tranquille, c'est le jour avec la nuit. Elle sera autrement que vous. Je vous dis ça comme ça est, parce que je sais bien vous réjouir au lieu de vous mortifier.

— Dieu t'entende, ma bonne Perrotte ! » reprit naïvement Mélite.

Et poursuivant l'épreuve, elle alla trouver mademoiselle Augustine, à qui elle posa les mêmes questions, et dont elle reçut les mêmes réponses, modifiées et adoucies seulement par un savoir-vivre qui manquait à la franchise de la paysanne.

« Oui, Benjamine devient charmante, assura la vieille amie, en qui Mélite avait toute confiance.

« Mais ne le lui disons pas ; laissons-lui cette défiance d'elle-même qui la rend si touchante, cette fleur de modestie que la louange altère. Allons, Mélite, ma chère enfant, ne pleurez pas comme si je vous apprenais une fâcheuse nouvelle. Vous attachez vraiment trop de prix à ces frivoles avantages ; vous voilà tout émue ! Savez-vous que vous êtes une vraie païenne, digne du paganisme antique, pour adorer ainsi la beauté. »

Mélite ne se défendit pas, mais à travers ses larmes perçait un sourire radieux.

A quelque temps de là, les deux sœurs partirent de bon matin, pour aller faire leur tournée de charité.

C'était une riante matinée d'avril ; la rivière miroitait joyeusement aux rayons du soleil ; comme tous les samedis, la foule des paysans, venus pour le marché, se répandait avec bruit sur les quais et sur la place.

« Décidément, cette petite ville de Montereau est un

charmant séjour! » s'écria Benjamine en traversant le pont, orgueil du pays.

En effet, ce pont avait une place dans l'histoire de France; c'est là que le duc de Bourgogne avait été assassiné par Tanneguy du Châtel en 1420, et le sacristain ne manquait jamais de montrer fièrement aux étrangers le simulacre de l'épée de la victime, suspendu au plus haut de la voûte de l'église.

Mais la pensée de Benjamine était loin alors de ce lugubre souvenir historique.

Tout entière à son admiration pour le riant tableau qu'elle avait sous les yeux, elle marchait en avant, à quelques pas de Mélite, avec cette allure rapide de la jeunesse qui croit ne jamais arriver assez tôt.

« Regardez, ma sœur !

« Il y a fête au ciel et sur la terre! Avez-vous jamais vu la Seine aussi gaie que ce matin ? Quelle animation! Et que de bateaux nous envoie la Bourgogne aujourd'hui! C'est une vraie escadre! Et ce soleil! Il donne en plein sur la montagne de Surville, et le pauvre faubourg Saint-Nicolas en a sa large part. »

Quelques minutes plus tard, les deux promeneuses étaient arrivées dans une ruelle étroite, où demeuraient les plus pauvres du pauvre faubourg ; là, plus de soleil; il semblait que les maisons basses, et dégradées par le temps, qui montraient à droite et à gauche leur aspect sordide, fussent seules exclues de la zone des joyeux rayons ; le cœur de Benjamine se serra.

Quel contraste quand on sortait de l'air pur, quand on avait encore les yeux pleins de lumière, et qu'on venait de quitter ces flots bleus et brillants de la Seine!

Devant une de ces maisons, à l'entrée d'une allée basse et étroite, Mélite remarqua un petit garçon de trois ou quatre ans, qui s'efforçait de tenir en respect un chien de haute taille, dont le poil hérissé et les grondements sourds ne promettaient rien de bon.

Fièrement campé sur ses petites jambes, brandissant un bâton dont il se faisait un moulinet, et grossissant de son mieux sa faible voix, l'enfant était charmant de courage et d'audace.

« Ne jouez pas ainsi avec cet animal, mon petit ami, dit Mélite en s'approchant davantage. Il pourrait vous faire du mal.

— Oh ! je n'ai pas peur de lui, répondit le gamin avec un air de résolution et d'orgueil, mais je veux l'empêcher d'entrer dans la cour où ma pauvre maman prend un peu l'air. C'est elle à qui il fait peur !

— Est-elle malade, votre maman ?

— Bien malade, Madame, dit l'enfant d'une voix attristée.

— Et qu'est-ce qui la soigne ?

— Moi, et les voisines.

—Pauvre petit »,soupira Mélite, et faisant un signe à Benjamine, elles écartèrent le chien et entrèrent dans la cour.

C'était un endroit humide, et triste à voir ; quelques

plants de vigne chétive s'efforçaient de grimper contre les murs lézardés, pour chercher en haut un peu d'air et de lumière.

Dans le coin le mieux abrité, et le plus propre de la cour, une femme, dont la maigreur et la pâleur annonçaient l'état de consomption avancé, était couchée plutôt qu'assise dans un vieux fauteuil dont la tapisserie était en lambeaux.

Mélite, avec son tact habituel, sut se présenter à la malade, sans effaroucher une susceptibilité qu'elle avait devinée de prime abord ; elle gagna son cœur, en flattant son amour-propre maternel, et enfin, elle demanda comme une grâce la permission de revenir.

Chaque jour, depuis cette première rencontre, les deux sœurs, chargées d'un panier de provisions et de médicaments, prenaient de bon matin la route du faubourg Saint-Nicolas.

Bientôt la confiance fut entière entre la pauvre abandonnée et ses bienfaitrices, et elle leur raconta sa douloureuse histoire.

Son mari, William Colson, Anglais d'origine, après avoir fait de mauvaises affaires dans une tuilerie des environs, était parti à la suite d'un parent éloigné, pour la Nouvelle-Calédonie, où il espérait se refaire une fortune.

Tout avait bien été d'abord, mais depuis plus d'un an elle était sans nouvelles, et forcée de vendre petit à petit le peu qui lui restait après leur ruine,

elle se trouvait maintenant sans aucune ressource.

« Je ne crains pas la misère pour moi, dit-elle en finissant ; je sais que mes jours sont comptés, et que le terme en est proche. Mais après, ma mort, que deviendra cet innocent ? »

Mélite s'efforça d'abord de la rassurer sur elle-même par de douces paroles, puis, voyant que la malade secouait la tête, sans vouloir se rattacher pour son compte à quelque espérance de guérison, elle prit l'engagement solennel de se charger du petit Walter, et de lui tenir lieu de mère, s'il plaisait à Dieu de lui retirer la sienne.

Comme si la mourante n'avait attendu que cette promesse pour quitter la terre, où la retenait seul son enfant, elle déclina rapidement à partir de ce jour, et avant la fin d'avril, un dimanche que les lilas frissonnaient sous l'aigre bise du matin, les deux sœurs, l'enfant, et quelques voisines, suivaient seuls un modeste cortége, qui sortait de l'église pour se rendre au cimetière.

Walter, habillé de noir, regardait tout autour de lui, s'étonnant de ne pas voir sa mère, qu'il appelait à chaque instant ; parfois il oubliait sa pensée fixe, pour écouter les chants funèbres, et regarder les petits enfants de chœur, qui marchaient en avant d'un air insoucieux, escortant la croix d'argent voilée d'un crêpe noir ; puis le souvenir revenait, et il se reprenait à redemander sa mère.

La journée fut difficile pour Benjamine, qui avait

entrepris de distraire l'orphelin ; en vain elle mit devant lui ses plus beaux livres de gravures, ses albums de dessin, et jusqu'à son herbier, dont il arrachait sans le moindre souci les fleurs séchées avec soin ; en vain elle envoya chercher chez le marchand de joujoux de la grand'rue un chariot, un cheval de bois, des soldats de plomb : rien n'y fit.

L'enfant disait toujours : « Maman, je veux maman », de la même voix plaintive et persévérante.

Ce ne fut que vers le soir, que, fatigué de larmes et de gémissements, on parvint à l'endormir dans un petit lit qu'on lui avait dressé auprès de celui de sa nouvelle amie.

Le lendemain, à l'heure où s'éveillent les oiseaux, Benjamine était déjà penchée sur la couche du petit garçon, qui, regardant autour de lui avec des yeux mal ouverts, l'appela maman, en lui jetant les bras autour du cou. Ce cri d'amour filial pénétra jusqu'au fond du cœur de la jeune fille.

« Ah ! que je l'aime, dit-elle à Mélite, qui entrait dans la chambre quelques minutes après. Quelle jolie et intéressante petite créature ! Mais ne craignez-vous pas qu'on ne vienne nous l'enlever ?

— C'est peu probable, répondit Mélite, qui commençait à avoir la triste expérience des choses de la vie ; d'habitude, on ne se dispute guère les pauvres orphelins ; j'ai chargé néanmoins notre notaire de faire les démarches usitées en pareil cas ; mais je crois

que nous pouvons bien considérer comme à nous cet unique héritage de madame Colson. D'ailleurs, à moins qu'on nous ne l'enlève de force, nous avons pour nous un droit sacré : c'est la promesse que nous avons faite à la mourante de nous charger de son enfant. »

Mais l'hiver passa, et comme l'avait prévu la sœur aînée, personne ne réclama le petit garçon, qui grandit, heureux et choyé, au milieu de ses protectrices ; à voir la joie reconnaissante de ces douces créatures dans leur maternité d'adoption, on aurait pu les prendre pour les obligées du petit orphelin. C'était à qui des deux sœurs et de mademoiselle Augustine ferait les plus beaux plans d'éducation, abandonnés aussitôt que tracés, pour suivre les inspirations journalières d'une tendresse sans bornes.

Vert-Vert chez les Visitandines n'était ni plus aimé, ni plus gâté ! Peut-être même l'excès de ces gâteries aurait-il amené des résultats fâcheux, sans l'excellente nature du petit Walter ; mais il avait le cœur si bon que la seule pensée de faire de la peine à ses mamans suffisait pour l'arrêter au milieu de ses élans les plus fougueux.

Benjamine recevait la plus large part des caresses du petit garçon ; c'était elle qui représentait la jeunesse et la gaîté à la Maison-Blanche ; ce fut elle aussi qui se chargea des leçons de lecture, rendues bien attrayantes pour tous deux.

On les prenait en plein air quand le temps le per-

mettait, et par courts quarts d'heure ; on abandonnait le livre dès qu'un beau papillon se posait au milieu des fleurs voisines, ou qu'une demoiselle au fin corsage voltigeait autour d'eux. Aussi Walter les prisait-il presque plus que ses longues heures de récréation.

« Encore une ligne, rien qu'une ligne », disait-il quelquefois.

C'est qu'aussi Benjamine enseignait si bien ! Elle avait de si jolies histoires à conter, quand son élève avait lu couramment quelques mots ! C'était en général dans les récits de la Bible qu'elle allait puiser ; elle y trouvait les sources de ce merveilleux qui plaît tant aux enfants, et Walter restait immobile, bouche béante, suspendu à ses lèvres, pendant qu'elle lui montrait Joseph dans la citerne, et vendu par ses méchants frères, Ismaël au désert, ou le petit Moïse flottant dans sa corbeille de joncs sur les eaux du Nil.

« C'est vrai ? demandait-il souvent.

— Oui, oui, bien vrai, rien n'est plus vrai », répondait l'infatigable conteuse.

Et quand elle avait épuisé tout ce qui dans l'histoire sainte lui paraissait à la portée de cette naïve intelligence, il lui fallait recommencer sans omettre un seul détail, car l'enfant était doué de la plus heureuse mémoire, et il se serait aperçu du changement d'un iota.

Benjamine prenait sa tâche au sérieux. Après la lecture vint l'écriture, puis les premières notions du calcul,

enfin, voyant de loin, la jeune fille songeait déjà à prendre des leçons de latin, pour les transmettre à son élève.

« Ne serait-il pas plus simple, lui faisait observer Mélite, de se munir d'un précepteur quand le moment sera venu ?

— Non, ma sœur ; si vous y consentez, je veux qu'il apprenne tout par moi.

— Mais le grec ?

— Je l'apprendrai avant lui.

— Mais les mathématiques ? »

Ici Benjamine s'embarrassait. Elle n'osait plus rien dire, mais nous ne jurerions pas, qu'au fond de son âme, il ne se trouvât aussi de ce côté quelques visées ambitieuses.

Dix-huit mois se passèrent ainsi. Walter avait six ans, Benjamine venait d'atteindre sa vingtième année. Malgré la retraite presque absolue où elles vivaient, les deux sœurs n'avaient pu rester inaperçues dans une petite ville où tout le monde a les yeux fixés les uns sur les autres.

On les savait riches.

Benjamine, malgré ses prétentions à la laideur, exerçait une sorte d'attraction sur tous ceux qui l'approchaient.

Plusieurs demandes en mariage arrivèrent à Mélite pour sa sœur cadette. Elle les recevait en tremblant, se souvenant de sa triste histoire, mais Benjamine re-

poussait toute avance de ce genre en haussant les épaules.

« Qu'ai-je besoin de changer ma vie? disait-elle d'un air de dédain pour les perspectives qu'on lui offrait. Est-ce que je n'ai pas le parfait bonheur auprès de vous, Mélite? Et mon petit Walter? Et mes plans d'éducation? Où trouverai-je, je vous le demande, une maison ouvrant aussi gaiement que la nôtre ses fenêtres au soleil? Et le soir, ne suis-je pas habituée à voir la première étoile se lever au-dessus du grand peuplier de la cour? J'aime tout ici, et je ne veux rien aimer au dehors. »

Un soir d'été, Mélite, fatiguée d'une longue promenade, s'était retirée dans le petit salon du rez-de-chaussée; assise auprès de la fenêtre, elle suivait de l'œil les jeux de Walter et de Benjamine; alerte et souple, cette dernière fuyait devant le petit garçon, qui, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à l'atteindre.

C'était à qui empêcherait l'autre d'arriver au but: la corbeille de rosiers du milieu de la pelouse.

L'enfant se fâchait presque, et Benjamine, amusée par son dépit enfantin, n'en riait que de plus belle. Ses frais éclats de rire résonnaient dans le silence du soir, tandis que Mélite, accoudée au petit balcon, l'écoutait avec complaisance:

« Qu'elle est heureuse et gaie ! se disait-elle. Quelle douce et confiante nature ! Mon Dieu ! écartez d'elle les ronces du chemin ! Benjamine n'est pas faite pour souffrir. Comptez-lui mes larmes du passé, et que sa part de bonheur s'enrichisse de ce que vous me réserviez peut-être de paix et de douceur dans l'avenir. »

L'obscurité croissante empêchait Mélite de distinguer, derrière la grille d'entrée où débordait la vigne vierge, un étranger qui se tenait debout,appuyé contre un des pilastres de la porte.

Tout près de lui, les peupliers se balançaient indolemment à la brise du soir, la lune commençait à monter lentement dans le ciel pur, et les jasmins et le chèvrefeuille lui apportaient leurs suaves émanations.

Était-ce tout cela qui le retenait captivé à la porte de la riante habitation ? Je ne sais, mais chaque fois que les hasards de la course ramenaient le petit garçon vers la palissade, où il passait comme une flèche, chaque fois que le nom de Walter, prononcé par la voix fraîche de Benjamine, retentissait à ses oreilles, l'étranger tressaillait, et portait la main sur son cœur, comme s'il en redoutait les battements.

« Rentrez, rentrez, cria enfin Mélite ; la rosée du soir ne vaut rien, petit coureur. »

On vit alors l'enfant s'arrêter court, puis, en deux ou trois culbutes, traverser la pelouse, sur le vert s ombre de laquelle sa petite blouse blanche se détachait vigoureusement.

L'étranger parut au même instant prendre un parti, et il chercha la sonnette, dont les sons bruyants, à cette heure tardive, firent accourir à la fois Jacques et la nourrice.

Une minute après, il était introduit dans le petit salon, où sa présence parut surprendre beaucoup les trois femmes, qui venaient de s'asseoir avec leur ouvrage autour de la table de travail.

« Mademoiselle Sévin ? » demanda le visiteur d'une voix hésitante.

Mélite, levée déjà, vint à sa rencontre.

« Avant toutes choses, Mademoiselle, lui dit-il, en saluant profondément, permettez-moi de vous offrir mes excuses pour me présenter à pareille heure, mais, quand vous saurez le motif qui m'amène, vous excuserez, je l'espère, mon indiscrétion, et vous comprendrez mon impatience. »

L'inconnu paraissait si agité que Mélite fut saisie d'une secrète inquiétude.

« Veuillez d'abord vous asseoir, Monsieur », dit-elle pourtant.

Mais l'étranger n'avait pas l'air de l'entendre ; toujours debout, il restait les yeux attachés sur le petit Walter, qui, fort insoucieux de ce qui se passait autour de lui, s'efforçait vainement d'atteindre, sur un rayon de la bibliothèque, trop élevé pour sa petite taille, un gros livre plein d'images.

« Mademoiselle, dit-il enfin, c'est à deux genoux que

je devrais vous remercier en ce moment ; vous avez adouci les derniers jours de ma pauvre femme ; vous avez servi de mère à mon pauvre enfant orphelin...

« Quoi ! s'écria Benjamine, en s'élançant de son fauteuil, vous seriez, Monsieur, le père...

—Le père de Walter, William Colson »,dit l'inconnu avec émotion, et il s'empara de l'enfant, qui, muet de saisissement, ne répondait pas d'abord à ses caresses, mais au bout de quelques minutes, le petit garçon se mit au courant de la situation, et grimpé sur les genoux de son père, il se mit à le considérer d'un air de curiosité ardente, lui tirant la barbe et les cheveux avec une familiarité vite venue, comme pour s'assurer de la réalité de sa présence.

Bientôt les questions se multiplièrent, rapides de part et d'autre.

Que de réponses douloureuses écoutées par M. Colson, avec le recueillement des regrets les plus amers.

Il voulut tout savoir, et bien que Mélite peignît sous les couleurs les moins sombres le tableau des derniers jours de la jeune poitrinaire, souvent pendant son court récit des larmes brûlantes sillonnèrent le mâle visage de l'infortuné mari.

A son tour, il raconta ses angoisses, depuis le moment où il avait mis le pied en France, combien les trains les plus rapides lui avaient paru d'une lenteur torturante ; enfin, à Montereau, où il était arrivé deux heures auparavant, il avait suivi les traces de sa pauvre

femme, depuis le modeste appartement où il l'avait laissée dans la grande Rue, jusqu'à la misérable masure du faubourg Saint-Nicolas, où deux anges protecteurs lui avaient gardé ce qui lui restait de bonheur ici-bas. Et il embrassait son fils dans un douloureux transport!

M. Colson, parti pour la Nouvelle-Calédonie avec les plus belles espérances, les avait vues d'abord se réaliser presque complétement. Son parent possédait, non loin de Nouméa, dans un territoire fertile, une plantation de caféiers et de cannes à sucre, avec usine et scierie à vapeur.

Au bout de six mois, ce parent lui avait offert une association avantageuse, à condition qu'il entreprendrait pour leur commerce un long voyage à travers l'archipel océanien ; M. Colson avait accepté avec empressement, mais le navire qu'il montait, chassé par la tempête, au milieu des écueils de l'océan Pacifique, était venu échouer, après dix jours de courses aventureuses, sur une côte inconnue, habitée par une peuplade hospitalière.

L'équipage et les passagers, sauvés comme lui, étaient restés trois ans, — trois siècles, — au milieu de ces inoffensifs sauvages, sans nul espoir de revoir jamais la patrie ; enfin, un vaisseau marchand, venu en découverte dans ces parages, avait recueilli les malheureux exilés, et les avait reconduits à la Nouvelle-Calédonie.

M. Colson n'y retrouva plus son parent, qui était

mort l'année précédente, instituant pour légataire universel, à défaut de son malheureux associé, qu'il n'espérait plus revoir, le petit Walter dont personne n'avait cherché la trace.

« Je suis revenu par le plus prochain paquebot, ajouta le voyageur en terminant, et si j'ai perdu la moitié des affections que j'avais laissées derrière moi, je n'en dois pas moins d'humbles actions de grâces à la Providence, qui s'est rendue visible, par les bienfaitrices qu'elle a envoyées à mon enfant. »

Après le départ de M. Colson et le coucher de Walter, Benjamine donna un libre cours à sa douleur dans les bras de Mélite.

« Ah! ma sœur, c'est le bonheur qui s'en va de notre maison ! Pourquoi l'ai-je connu et aimé ce cher petit être, pour lequel je me sentais un cœur de mère ? Mais comme cette maternité d'adoption disparaît en présence des liens du sang, ces liens si doux et si forts, devant lesquels ma tendresse et mes sollicitudes ne sont plus rien.

— Calme-moi, ma Benjamine, disait Mélite, faisant luire aux yeux de la pauvre désolée un espoir qui lui semblait bien vague à elle-même ; nous ignorons encore les intentions de M. Colson.

— Ah ! qu'elles sont faciles à deviner, et comme je comprends bien qu'il ait hâte de reconquérir son trésor perdu. »

Ce soir-là, dans la prière faite en commun, il y

eut un moment de silence pendant lequel sortit du cœur des pauvres filles la même demande généreuse et désintéressée :

« Mon Dieu, disait Mélite, épargnez cette enfant qui ne connaît pas encore la souffrance, laissez-lui ce qu'elle aime.

— Mon Dieu, disait Benjamine, ne frappez pas encore une fois Mélite ; après tant d'amertumes, ne lui enlevez pas la consolation. »

Car Walter était en effet le bonheur de la maison ; il en était la vie et la lumière, le souverain absolu, j'allais dire le tyran ; tout y était à lui et pour lui. Dans le vestibule où son petit fusil, sa canne à pêche, son filet à papillons étaient suspendus en trophées, on se heurtait contre des chevaux de bois et des chariots de toutes sortes, placés à côté du chapeau de jardin de Benjamine ; dans les allées et sur la pelouse, traînaient partout des ustensiles de jardinage, proportionnés à sa petite taille ; dans les plates-bandes, au grand désespoir du jardinier, se voyaient chaque jour l'empreinte de ses petits pas, quand il allait de grand matin dérober les fleurs fraîchement écloses, pour les offrir à ses amies à leur réveil ; enfin, dans la basse-cour, l'enfant gâté avait aussi son royaume : une chèvre, des poules favorites, des pintades, et de jolis pigeons aux pattes roses, destinés à mourir de vieillesse ou d'indigestion.

Un mois se passa, puis deux, puis trois, puis l'hi-

ver revint, et M. Colson ne parlait pas de départ.

Chaque jour il venait à la Maison-Blanche, et chaque jour il se sentait plus embarrassé sur le parti à prendre. Comment se résigner à une nouvelle séparation, et quitter encore une fois ce fils bien-aimé qui lui restait seul ? Mais aussi comment déchirer les deux tendres cœurs qui lui avaient gardé son trésor ? Toutes les fois qu'il essayait de tâter le terrain, Benjamine devenait si pâle, elle paraissait si douloureusement anxieuse que le courage lui manquait pour aller plus avant.

« Allons, disait-il en partant, je parlerai demain. Je ne peux pourtant pas rester éternellement dans cette situation provisoire, et m'enraciner à jamais dans cette petite ville où je ne sais que faire. »

Mais le lendemain, la difficulté était la même, et M. Colson se retrouvait exactement au même point.

Ce n'est pas que le temps lui eut semblé long depuis qu'il était à Montereau.

Les heures qu'il passait à la Maison-Blanche lui semblaient douces et charmantes ; cet intérieur paisible, pour lui, exilé depuis si longtemps des joies de la famille, lui paraissait réunir toutes les félicités, toutes les tendresses, dans la plus riante retraite qu'il y eut au monde.

Mélite, avec son incomparable douceur, et son abnégation de tous les instants, n'avait pas eu de peine à gagner le cœur de son nouvel ami ; Benjamine apportait à la réunion le charme vivifiant de

sa fraîche jeunesse, la douce gaieté de ses innocents bonheurs; elle était la note la plus suave et la plus touchante de cette hymne pacifique, qui se chantait là chaque jour, et au milieu de cette harmonie, dont rien ne venait troubler la paix, M. Colson se demandait parfois pourquoi il ne planterait pas à tout jamais sa tente auprès de la Maison-Blanche.

Il n'y avait pas jusqu'aux objets extérieurs qui n'eussent leur charme pénétrant et agissant à la longue.

Où trouver des ombrages plus frais que ceux qui descendaient jusqu'au bord de la paisible rivière ? En quel pays les fleurs poussaient-elles avec cette vigueur luxuriante, qui donnait au petit jardin l'aspect d'un Eden enchanté ?

Et peu à peu les souvenirs de l'exil s'effaçaient devant le présent, et il semblait à William Colson qu'il avait toujours vécu, ou devait toujours vivre de sa vie d'aujourd'hui.

Le printemps était revenu.

Mélite paraissait soucieuse ; elle avait avec mademoiselle Augustine de mystérieuses causeries dont Benjamine s'étonnait ; sans être moins amicale pour le père de leur enfant d'adoption, la sœur aînée ne l'invitait plus avec autant d'insistance à s'asseoir à leur table, et c'était Benjamine qui disait chaque jour : « à demain », lorsque leur nouvel ami prenait congé, avec un effort visible, à la dernière limite.

Il causait si bien ! Il savait donner tant d'intérêt à ses récits de voyage ! Et puis quelle franchise et quelle bonté dans ses yeux noirs, les mêmes yeux que ceux de Walter, remplis de douceur, et cependant brillants de feu et d'énergie.

Son visage sérieux et grave s'éclairait tout à coup d'un affectueux sourire, lorsqu'il regardait Benjamine aller et venir dans la maison, avec le petit Walter suspendu à sa robe ; quant à la jeune fille, il lui semblait, depuis l'arrivée de M. Colson, avoir atteint le sommet des félicités humaines.

« Si j'osais !... dit-il un jour, en rentrant chez lui. Mais non ! Je suis trop vieux ! Et elle est si jeune et si charmante ! Et cependant, je vois souvent l'œil de Mélite arrêté sur moi avec une secrète inquiétude ! Croit-elle donc que je pourrais espérer...? Je parlerai demain. — Il faut que je connaisse mon sort. »

Et le lendemain, profitant de l'absence de la jeune fille, qu'il savait en promenade avec le petit Walter, il fut trouver la sœur aînée. — Elle ne parut pas surprise, et dès les premiers mots son affectueux sourire dit au modeste prétendant que sa cause était gagnée auprès d'elle.

« Mais Benjamine ? demanda-t-il avec une anxiété qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

— Nous l'interrogerons, mon ami. Tenez, la voilà qui rentre. Je ne doute pas de son consentement, car j'ai lu depuis longtemps déjà dans son cœur toute l'amitié

qu'elle vous porte. Restez un instant dans la petite salle d'études, derrière la portière, et vous aurez le plaisir d'entendre une réponse favorable, de sa bouche même. »

La jeune fille, animée par la course, ouvrit la porte joyeusement, et se jeta au cou de sa sœur, sans se donner le loisir d'ôter son chapeau de paille.

« Quelle belle journée, Mélite ! Nous avons bien fait deux lieues !

— Assieds-toi près de moi, chère fille, plus près.... tiens, viens sur mes genoux comme lorsque tu étais petite. J'ai à causer d'affaires sérieuses.

— Sérieusement ? De quoi s'agit-il ?

— Tu as vingt ans, Benjamine.

— Oui, ma sœur, depuis le premier mai.

— Souvent déjà je t'ai parlé mariage, et tu m'as répondu par des refus formels. Cependant, aujourd'hui, il se présente un parti tel que je l'avais rêvé pour toi, et je t'avoue qu'il me serait pénible de t'entendre encore dire non.

— Chère bonne sœur ! Je ferais tout au monde pour vous plaire. Mais ne me demandez pas cela, je vous en conjure.

— Pourquoi donc, enfant terrible ?

— Je ne veux jamais me marier, vous le savez bien.

— Avec personne ?

— Personne au monde.

— S'il s'agissait cependant de quelqu'un que tu

estimes, que tu aimes.... que nous aimons tous.... »

Benjamine pâlit.

« Celui-là non plus, ma sœur.

— Ah ! tu m'as devinée.—Aimerais-tu donc quelque image fugitive, quelque idéal, comme s'en font parfois les jeunes filles ?

— Non ! ma sœur, en dehors de vous, de mademoiselle Augustine, de Walter, et de son père, dit la jeune fille, en baissant la voix à ces derniers mots, je ne pense à personne au monde.

— Alors, je t'en supplie, mon enfant, explique-moi ton singulier entêtement.

— Je craindrais de vous faire de la peine, chère sœur.

— Ma seule peine serait de n'avoir pas ta confiance entière, tu le sais bien. Parle sans crainte, ma fille, et ouvre-moi ton âme.

— Eh bien ! ma sœur, la cruelle expérience que vous avez faite à mon âge m'a servi de leçon, et je me suis juré à moi-même de ne jamais m'exposer à la douloureuse épreuve où vous avez failli laisser le repos de votre vie entière.

—N'est-ce que cela ? dit Mélite en faisant un mouvement de joyeuse surprise. Alors nous sommes sauvées ! Tu n'accuseras pas, je pense, M. Colson, riche comme il l'est, de chercher à t'épouser pour ta dot, bien moins considérable que sa fortune.

— Ah ! ma sœur, s'écria la jeune fille avec feu

en se levant brusquement Je me mépriserais si j'avais un soupçon si indigne du plus généreux cœur qui soit au monde. Non, non ! le père de Walter serait pauvre et misérable, au lieu d'être riche, que je le saurais incapable d'une pensée cupide ou intéressée.

— Mais alors, mon enfant, je ne te comprends plus du tout.

— C'est pourtant bien simple, ma sœur. La générosité de M. Colson, sa reconnaissance portée à l'excès pour le service que nous lui avons rendu, lui a inspiré une pensée de dévouement dont je me reprocherais de profiter, si je suivais le penchant de mon cœur. Non, non ! je me rends justice à moi-même, et je me sais trop laide pour avoir inspiré autre chose que la simple amitié à un homme dont toute jeune fille serait fière d'être la femme. »

Et la pauvre Benjamine se laissa retomber en pleurant dans les bras de Mélite, qui souriait sans la moindre miséricorde pour le chagrin de sa sœur.

« Allons, dit la sœur aînée ; je ne sais plus que te répondre, mon enfant. M. Colson peut se charger de ce soin ; il a tout entendu comme moi. Qu'il vienne donc ! »

Et la portière se souleva pour laisser passer une figure radieuse. Et l'heureux William, prenant par la main, en dépit de ses efforts, la jeune fille troublée et confuse, la conduisit en silence devant une grande

glace qui faisait face à la cheminée du salon :

« Regardez-vous un instant, Benjamine, dit-il alors avec un tendre sourire. Vous seule, n'avez-vous jamais vu la lumière de cet œil franc et ouvert, qui regarde si bien en face, parce qu'il n'a jamais appris à se baisser sous l'impulsion d'une pensée mauvaise ? Que ne pouvez-vous comme moi admirer la candeur de ce front pur, la souriante expression de cette bouche gracieuse, qui ne s'ouvre que pour de douces paroles ! Enfin, que ne vous est-il donné de lire au fond de mon âme combien j'adore cet ensemble virginal et charmant, ce parfum de suave et chaste tendresse, qui a su me faire oublier le passé, et qui me promet, pour l'avenir, un bonheur que je n'aurais jamais osé entrevoir dans mes rêves les plus ambitieux. Benjamine, ma bien-aimée, voulez-vous être la mère de Walter ? »

L'enfant entrait tout doucement, conduit par Mélite qui avait été le chercher au jardin.

« Il était déjà à moitié mon fils, dit-elle, en tournant vers M. Colson son visage souriant et baigné de larmes. Je ne pourrais l'aimer davantage ! Merci cependant de me le donner tout à fait. »

L'ERREUR DE MADELEINE

MADELEINE A JEANNE.

Château de Sancey, 30 avril 18...

« Me voici donc à plus de cent lieues de toi, chère Jeanne, de toi, ma bonne, ma meilleure, presque ma seule amie.

Il me semble que j'ai fait un rêve, et ce matin, en m'éveillant, je me suis frotté les yeux bien longtemps, étonnée que j'étais de rencontrer les plis soyeux de mes rideaux bleu-céleste, au lieu de la modeste percale blanche qui enveloppait nos lits de pensionnaire.

J'avais beau prêter l'oreille.

Je n'entendais pas les ramages confus des oiseaux s'éveillant au matin, et renfermés encore dans la grande volière ; c'est-à-dire dans le vaste dortoir, voûté comme une chapelle, où s'alignaient les petits lits, tous pareils comme des jumeaux.

Ah ! bien sûr, ce pauvre pêcheur des *Mille et une*

Nuits, que je ne sais plus quel sultan fit transporter tout endormi dans son palais, ne fut pas plus surpris que moi, en se trouvant dans un lit magnifique, dans un appartement rempli des splendeurs du luxe oriental, en se voyant entouré de serviteurs qui le traitaient de vicaire de Mahomet, et de commandeur des croyants.

Mais où vais-je chercher mes comparaisons ?

Sauf la surprise, je ne suis guère dans l'état de ce pauvre pêcheur.

Il était étonné, mais en même temps ébloui, ravi de ce changement de fortune inattendu ; tandis que moi, chère Jeanne, je suis triste, bien triste de t'avoir quittée, d'avoir dit adieu sans retour au paisible asile où se sont écoulées, je n'en puis douter, les plus belles années de ma jeunesse.

Le soleil a beau lancer par mes fenêtres ouvertes ses rayons les plus joyeux ; il a beau dorer le feuillage printanier des arbres du parc, ce soleil-là n'est pas notre soleil de la cour des récréations.

Te souviens-tu comme nous l'admirions, lorsqu'après avoir lancé ses flèches d'or à travers l'ombre épaisse de nos vieux tilleuls, il venait traverser les vitraux de la petite chapelle, et répandre sur les dalles nues, où nous priions de si bon cœur, un tapis de pourpre, d'or et d'azur.

Oh ! le petit bois où nous nous asseyions dans la mousse, par les chaudes après-midi d'été, la pelouse

émaillée de marguerites où nous nous promenions, bras dessus, bras dessous, jusqu'à ce que la cloche vînt interrompre nos infatigables causeries !

Tout cela est perdu pour moi, tout cela est passé sans retour !

A notre âge, mon amie, il n'est pas ordinaire de regretter le passé. Quelque doux qu'il ait pu être, ses souvenirs cèdent le pas aux radieuses visions de l'avenir. — Mais pour moi, l'avenir est un inconnu qui m'effraie.

Je suis dans une position si singulière !

Je vais vivre avec mon père, et ce père est pour moi un étranger.

Il faut, à dix-huit ans, que j'apprenne à le connaître, que je m'en fasse aimer, si je le puis, et j'ai bien peur de ne pas réussir.

Tout cela était prévu cependant !

Je savais de longue date, qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il me faudrait quitter nos mères adoptives, et toutes ces jeunes sœurs avec lesquelles j'ai partagé pendant huit années mes joies d'enfant, et mes chagrins d'une heure.

Je n'ignorais pas que depuis plus de dix ans, M. de Sancey m'avait abandonnée à des soins étrangers, qu'après la mort de ma pauvre mère il s'était livré tout entier aux rudes travaux de sa profession de soldat, pour s'étourdir de sa douleur, et essayer d'étouffer ses regrets.

Dans ses lettres si courtes et si rares, il me faisait part de ses intentions pour l'avenir, devenu le présent d'aujourd'hui ; mais jamais un mot de tendresse ne faisait battre mon cœur, jamais une parole amie qui en me révélant son amour me fît de la tendresse filiale le plus doux des devoirs.

Je savais donc bien ce qui m'était réservé ; pourquoi, je te le répète, pourquoi suis-je frappée comme d'un coup imprévu ?

Ah ! c'est que dans mon imprévoyance de jeune fille, entourée de tant de cœurs qui m'aimaient, je ne pensais que le plus rarement possible au temps où je verrais se produire dans ma vie un changement qui m'effrayait.

Et puis, tu te souviens que j'étais bien loin de m'attendre à vous quitter si précipitamment.

Il y a quatre jours, j'appris en même temps l'arrivée de mon père, et la nouvelle de ma sortie du couvent. Qu'elle ressemble peu à celle de nos compagnes qui nous ont devancées dans le monde.

Elles retournaient au sein d'une famille qui les aimait, elles quittaient des amies pour retrouver une mère, et moi, j'ai à peine connu la mienne. — Il y a dix ans que je me sens orpheline, dix ans que je pleure ce souvenir adoré !

Ah ! Jeanne, si j'avais ma mère, comme la vie me semblerait douce et facile à l'abri de cette protection ! quel bonheur d'appuyer sa tête sur le sein maternel,

de lui confier ses craintes et ses espérances. Que dis-je? des craintes. Il n'y en aurait pas. Ma mère ne serait-elle pas là pour me défendre et me protéger ?

Ah ! ma mère, vous dont je vois encore la douce image dans les souvenirs éloignés de mon heureuse enfance, ma mère, que n'êtes-vous ici près de votre pauvre enfant !

Pardon, chère Jeanne, je t'attriste, mais si je ne te dis pas mes peines, à qui les confierai-je ? Si je ne pleure pas avec toi, faudra-t-il que les larmes m'étouffent ? Tu m'as fait promettre en t'embrassant pour la dernière fois de te raconter toutes mes joies, toutes mes peines, je tiens parole.

Je vais commencer ici une espèce de journal, non pas des événements de ma vie (je crois qu'ils seront peu variés), mais des sentiments de mon cœur.

Ce sera pour ainsi dire une histoire de mon âme, écrite pour toi seule.

Les choses extérieures ne seront en quelque sorte que le cadre du tableau où tu liras le cœur de ton amie.....

Je reprends au moment où l'on vint m'avertir que mon père m'attendait dans le parloir de madame la Supérieure.

Malgré la froideur qui avait toujours régné dans ses lettres, j'avoue que je ressentis un grand mouvement de joie, et que mon cœur s'élança vers Dieu, pour le remercier de ce bonheur inattendu.

J'allais enfin connaître ce père, dont j'avais oublié même les traits !

Te souviens-tu combien de fois, dans nos causeries, nous avions cherché à nous le figurer ? Hélas ! je n'avais pour m'aider dans ces recherches qu'une petite miniature, fixée à un bracelet, et à demi effacée par un *bain* que je lui avais fait prendre dans mon enfance.

L'uniforme seul restait intact, en vertu de sa couleur foncée ; le beau vert sombre, ornementé d'or, des dragons de la garde.

Mais j'en reviens à mon récit.

Je traversai le jardin comme une folle et courus vers le petit pavillon isolé, où nous n'étions appelées que dans les plus grandes circonstances.

Comme mon cœur battait en ouvrant la porte !

J'entrai, et j'entendis la voix maternelle de notre bonne Supérieure qui disait avec un accent plein de douceur :

« Voici notre Madeleine. »

Mon premier regard fut pour mon père dont la haute taille se dessinait en plein soleil, devant la fenêtre ouverte. — Un sourire de satisfaction éclairait son visage, ses yeux se fixèrent sur moi avec une expression intense d'ardente et affectueuse curiosité, j'allais me précipiter dans ses bras... je n'attendais qu'un mot...

Ah ! Jeanne, c'est alors que mon cœur commença à se sentir gêné, comprimé dans ses élans !

Mon père me prit la main, me baisa froidement au front, comme s'il m'avait vue la veille, et brusquement, sans attendre même que j'eusse ouvert la bouche, m'annonça que j'allais partir avec lui pour son château de Sancey, entre Nantes et Angers.

Cette froide réception, sur laquelle je comptais si peu, en dépit des avertissements du passé, fit bientôt monter jusqu'à mes yeux les larmes qui commençaient à me serrer la gorge.

Tu me connais ; une fois que la première a coulé, toutes les autres suivent comme un flot dont je ne suis pas maîtresse d'arrêter le cours.

Honteuse, désolée, ne sachant comment expliquer cette explosion, qui ressemblait bien plus à un violent chagrin qu'à l'attendrissement de l'affection filiale, je cherchai dans les bras de *Notre bonne mère*, un refuge et des caresses que mon père me refusait.

Là, au moins, elles ne me furent pas marchandées.

« Madeleine, chère enfant, calmez-vous, me disait-elle en caressant mes cheveux, et en me baisant au front. De grâce, soyez raisonnable, et faites honneur à *votre mère,* au moment où vous allez la quitter. »

Quand je me dégageai de ces étreintes maternelles, le croirais-tu, Jeanne, je crus lire un sourire ironique sur les lèvres de mon père.

Mon Dieu ! son cœur se serait-il donc endurci au point de ne plus comprendre aucun sentiment tendre,

et l'amitié, la reconnaissance, ne peuvent-elles qu'exciter ses dédains ?

Je partis enfin, avec quelle douleur, tu le sais, toi qui la partageais si bien.

Je ne te parlerai pas de notre voyage. — J'étais trop triste pour me laisser prendre aux choses extérieures, et mon père, qui seul eût pu faire diversion à mes regrets, me laissa toute liberté pour m'y abandonner.

Après m'avoir installée dans un coin du wagon, et s'être placé en face de moi, il tira de sa valise un journal encore sous sa bande, *la Gazette de France*, je crois, et le lut consciencieusement depuis la première ligne jusqu'à la dernière, si j'en juge par le temps que dura cette lecture.

Donc, pour lui comme pour moi, le Blaisois, la Touraine, et bientôt l'Anjou, déployèrent vainement sur notre passage les charmes printaniers de leurs plus riants paysages.

Avant de quitter ce sujet, pour n'y plus revenir, je dois rendre à mon père cette justice, qu'il s'est occupé de moi, comme eût pu le faire la femme de chambre la plus attentive.

Le vent soufflait-il trop fort ? La glace était levée aussitôt.

Le soleil se mettait-il à darder sur moi quelque importun rayon, il baissait le store à l'instant.

A une certaine heure de la nuit où je feignais de dormir, je le surpris, ramenant sur mes épaules les

plis de mon burnous, avec des précautions infinies, pour ne pas me réveiller sans doute.

Mais une fois ces soins pris, il retournait à son éternelle gazette. — Je le comprends. — Il veille sur moi, par devoir, comme il veillait sur la santé des hommes de son régiment, mais la tendresse paternelle n'entre pour rien dans ces minutieuses sollicitudes.

Il fait son métier de père, comme il faisait son métier de colonel, avec moins de plaisir seulement.

Nous sommes arrivés ici, hier soir, et comme j'étais fatiguée, j'ai demandé ma chambre.

Sans faire aucune observation, il a sonné.

Une jeune fille, portant le costume des paysannes des environs de Guérande, s'est présentée aussitôt.

« Yvonne, a-t-il dit de son ton bref, conduisez votre maîtresse chez elle. »

Puis il m'a donné un de ces froids baisers qui me glacent le cœur, et je me suis retirée, suivie de ma petite soubrette.

D'après ce que j'ai déjà pu voir du château, de son ameublement, du parc que j'ai sous les yeux, des domestiques nombreux qui nous ont reçus hier, il paraît, Jeanne, que mon père est fort riche.

Tu sais si j'ai jamais pensé à la fortune !

Tu sais, toi qui me connais presque mieux que moi-même, si jamais, dans nos longues causeries, dans nos projets d'avenir, nous avons fait intervenir l'argent.

Cependant, je t'avoue que je ne suis pas fâchée de me savoir riche.

D'abord, quand on a beaucoup, on peut donner beaucoup, et bien que l'obole de la veuve, le denier de l'orphelin, ou même le verre d'eau offert au nom de Dieu, ne doivent pas rester sans récompense, combien il est plus doux de pouvoir donner largement, sans compter, et en proportion des misères qui vous sollicitent.

Ensuite, je pense quelquefois à la grande affaire qui nous occupe toutes plus ou moins, nous autres, jeunes filles, au mariage, et je suis heureuse de me dire qu'étant riche, je pourrai choisir plus librement.

Je me sens surtout réjouie, à l'idée de donner avec ma main, à celui que j'épouserai, c'est-à-dire à l'homme qui me semblera le meilleur et le plus honnête, une existence digne de lui.

Ne m'accuse pas d'être trop romanesque en lisant ces lignes.

Il n'y a là que des projets d'avenir bien vagues, et surtout bien éloignés.

Mais quelle joie, chère Jeanne, de remettre à sa place celui dans lequel je croirai rencontrer le choix de Dieu, si la fortune ne devait pas le traiter comme il l'aurait mérité.

La cloche du déjeuner m'appelle, et mon père, en sa qualité de militaire, doit aimer l'exactitude. — Je te quitte, mais à bientôt.

P.-S. Réflexion faite, ma lettre a déjà passé les dimensions ordinaires. Je me décide à te l'envoyer, pour ne pas te laisser trop longtemps sans nouvelles.

Adieu, chère et bonne amie, je n'ai pas besoin de te parler de mon affection.

MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

Paris, 23 avril 18...

« Ah ! que nos mères avaient donc raison de nous dépeindre cette vie comme une vallée de larmes.

A peine entrée dans le monde, ma pauvre Madeleine, voilà déjà que tu te heurtes aux cailloux de la route, que tu te blesses aux ronces du chemin.

Ta lettre m'a fait verser bien des larmes ! c'est égal, mon amie, va, n'épargne pas mes yeux, et aussi bien ils n'y gagneraient pas grand'chose, car depuis ton départ je ne crois pas que j'aie passé une demi-heure sans pleurer. Si tu savais comme notre couvent si gai naguère me semble triste et vide depuis que tu n'es plus là !

Je n'ai de goût à rien ; mon piano m'est insupportable, mes compagnes, même celles pour lesquelles mon affection pour toi me laissait un peu de place dans le cœur, me semblent maussades ; les livres m'ennuient, les leçons me dégoûtent, etc., etc.

Symptôme effrayant ! la rieuse Jeanne depuis ton

départ n'a seulement pas songé à faire la moindre niche à sa victime ordinaire, notre vieux professeur de calcul.

Je plaisante, chère Madeleine, c'est que causer avec toi, même de si loin, m'a remis un peu de gaieté au cœur, et puis je pense que tu ne seras pas fâchée, ma grave amie, de retrouver le babil de ton étourdie de Jeanne.

Je veux pourtant te parler raison. – Pour cela je n'aurai qu'à me souvenir du joli discours que *notre mère* m'a fait, tout en me tirant un peu les oreilles à ton intention, après la lecture de ta lettre ; mais, il me semble que je ferai une si singulière prêcheuse que je renonce avant l'exorde.

Grand Dieu ! combien les prédicateurs ont toujours fait mon admiration. De la sagesse, encore de la sagesse, et toujours de la sagesse. Qui doit se lasser plus vite, d'eux ou de l'auditoire ? — Je me relis, je suis très-mécontente de ces dernières lignes : je ne les biffe pas, parce que cela donnerait à ma lettre un aspect désordonné qui pourrait déplaire à ton père, s'il avait l'*indulgente idée* de jeter les yeux sur mon griffonnage.

Oui, je suis désolée ! Ne sais-je pas que Madeleine a besoin d'affections avant tout, que c'est là sa vie ; que la tendresse lui est aussi nécessaire que l'air à la fleur ; et où en trouverais-tu, ma pauvre chérie, dans ce grand vilain château où je te vois reléguée ?— J'es-

pérais tout autre chose.—Je te voyais subjuguant, dès le premier jour, ce cœur bronzé par le soleil d'Afrique, et choyée, gâtée, adorée, comme tu mérites de l'être.

Tiens, je me sauve ; il me vient sous ma plume toutes sortes de choses déraisonnables, c'est le moment de battre en retraite.

Adieu.

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

26 avril 18...

« Que ta lettre est bonne, Jeanne, et qu'elle m'a fait de bien !

Comme tu sais entrer dans toutes mes peines, plus vivement que moi, vraiment : trop vivement peut-être, car ton amitié s'emporte en expressions qui dans ta bouche n'ont rien de blâmable; mais qui sous mes yeux sont d'autant plus coupables, que je ne peux pas malgré tous mes efforts les trouver par trop exagérées.

Songe, chère amie, que c'est d'un père que tu parles à sa fille, et que s'il n'a pas dans son cœur une vive tendresse paternelle, je n'en ai pas moins à remplir envers lui des devoirs sacrés, et qui doivent être si doux.

Je suis sûre que cette seule observation te suffira ;

tu es trop bonne pour vouloir rendre ta Madeleine coupable.

J'espère que d'ici à quelques jours tu auras recouvré sinon ton ancienne gaieté, au moins un peu de tranquillité ; moins qu'une autre, tu ne peux toujours pleurer, et tu mentirais à ta nature, si tu devenais décidément mélancolique.

Ton œil noir qui sourit toujours, d'accord avec ta bouche rieuse, n'est pas plus fait pour exprimer la douleur, que ton cœur pour oublier.

Écris-moi donc toutes les saillies qui te passeront par la tête ; rends-moi nos bonnes causeries de l'allée des acacias : fais que d'ici j'entende comme un écho de tes frais éclats de rire, que je revive enfin dans mon passé. Je le trouve si doux, qu'en lisant ta lettre, j'oubliais mes tristesses, et que je souriais à ta pensée, comme si tu eusses été là.

Rien n'est changé dans ma position vis-à-vis de mon père, ma bonne Jeanne, et j'ai bien peur d'être obligée de renoncer à toute espérance.

Assurément, je ne le crois pas méchant, je le sais plein d'honneur, de droiture, de loyauté, de toutes ces qualités qui font le gentilhomme et le soldat accomplis.

Son caractère est toujours d'une égalité parfaite, mais son cœur est à la glace : jamais le moindre élan de l'âme ! Tous ses mouvements ont la régularité d'une pendule, et si le matin et le soir ne reve-

naient pas régulièrement, je suis bien sûre qu'il ne songerait même pas à m'embrasser.

Comprends-tu combien doit me faire souffrir ce baiser qui m'arrive comme une rente, et qui m'est *payé* avec la même ardeur qu'un caissier pourrait en mettre à servir ses clients.

Ah ! que j'aimerais bien mieux que mon père soit vif, emporté même, qu'il se fâche souvent, mais qu'il me donne quelques marques d'affection.

Tiens, tu vas rire, mais je consentirais de grand cœur à être battue, pour avoir le plaisir de me sentir serrée sur son cœur, comme j'imagine qu'un père doit savoir le faire.

Je suis d'autant plus à plaindre que tout ce que je ressens je le cache bien profondément en moi-même ; j'affecte d'être tranquille, heureuse, et j'ai souvent la force de sourire, quand mon cœur est si gros que je voudrais m'enfermer pour pleurer.

A quoi servirait de laisser voir à mon père ma tristesse et mes larmes ; il n'y comprendrait rien ; je me souviens de l'expression de sa figure pendant que je pleurais dans les bras de notre bonne mère Supérieure.

Jeanne, on nous a appris au couvent à offrir nos peines au Dieu qui console.

Il me semble que toutes les croix me seraient légères auprès de celle que je suis destinée à porter. Certes, il ne me manque rien de ce qui embellit la vie dans l'ordre matériel, et même, pour qui se contenterait des soins

extérieurs, de ce qui se traduit en argent, en gâteries ruineuses, mon père serait un excellent père qui ne laisserait rien à désirer à sa fille.

Mais que m'importe à moi que ma chambre soit un véritable petit bijou de la plus élégante simplicité, que ma bibliothèque contienne tous les livres que j'aime, depuis le cher Père Lacordaire jusqu'à la collection de Walter Scott qu'on me permet de lire pour la première fois !

Qu'importe que mon piano soit d'Érard, que la serre contienne les fleurs les plus belles et les plus rares, que m'importe tout ce luxe qui m'entoure et qui me pèse !

Ah ! que ma petite Yvonne est heureuse lorsque je lui permets d'aller passer la journée du dimanche au milieu de sa famille ! Quels récits au retour sur la mère, sur l'aïeule, sur les petits frères ! comme ils s'aiment tous !

Quelle union dans leur laborieuse pauvreté. Elle ne se doute pas, l'innocente enfant, dont l'unique plaisir consiste à chanter chaque dimanche les louanges de Dieu et de la sainte Vierge Marie à sa Congrégation, que j'échangerais de grand cœur le parc et le château de Sancey pour la maisonnette ouverte à tous les vents, où l'on mange du pain noir, mais où les cœurs s'entendent si bien.

Je suis maintenant complétement installée, et je puis me faire une idée de la vie que nous allons mener;

mon père n'a pas seulement le caractère froid, il l'a triste aussi, et m'a déclaré, qu'au moins pour cette année, nous ne verrions personne des environs.

« J'espère, a-t-il ajouté, que cet isolement ne vous paraîtra pas trop dur ; vous devez être habituée à la retraite puisque vous avez toujours vécu au couvent. »—Oui, mais là j'avais Jeanne, ma vive et sensible Jeanne, pensai-je ; au lieu qu'ici !... Je serais bien loin de me plaindre, mon Dieu ! de l'isolement que l'on me fait si mon cœur n'était pas seul.

Non, je ne désire ni n'appelle les plaisirs bruyants et le tumulte du grand monde : je dis plus ; habituée à notre simple vie de couvent, où nos plus grands plaisirs étaient nos charades en actions, et nos *petits bals* entre nous à la Sainte-Catherine, et à la fête de *notre bonne mère,* ce n'est pas sans effroi que je pense à ces grandes réunions qu'on appelle des bals, où les femmes luttent d'élégance et sont, dit-on, toutes jalouses les unes des autres, où elles se sourient en se déchirant, où un homme que l'on ne connaît pas a le droit de vous accaparer pendant toute une contredanse, de vous accabler de compliments impertinents, qui sont des insolences ou des railleries.

Non, ma Jeanne, tu le sais, ce ne sont pas là les plaisirs qu'il me faut.

Je ne voudrais aller dans ces fêtes mondaines, qu'avec toi, pour t'y voir briller, effacer toutes les autres par ta grâce simple et naturelle.

Comme avec ton esprit si vif et si gai tu saurais gentiment te moquer des impertinents et des railleurs, et combien, si tu le voulais, tu tournerais de têtes ! Vraiment, quand je parle de toi, je t'emprunte ta vivacité d'imagination ; et de notre château solitaire me voici lancée en plein bal.

Mais, allons, lustres, bougies, toilettes étincelantes, quadrilles et polkas, évanouissez-vous ; je vais rentrer dans mon désert.

Aussi bien, c'est l'heure de la prière du soir, je veux toujours continuer à la faire à l'heure où sonne la cloche de votre chapelle, et le bruit d'un orchestre, même imaginaire, prépare mal aux saintes méditations.

Ta MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

1er mai 18...

« Tu auras donc toujours raison contre moi, chère Madeleine, et je ne serai donc jamais, moi, qu'une sotte étourdie, avec la banale excuse d'un bon cœur. Je t'ai fait de la peine, pauvre amie, par les sottises de ma dernière lettre.

Mon Dieu ! que je suis donc sotte et maladroite, et que je m'en veux ! Comment n'ai-je pas compris que, par mes paroles irréfléchies, je devais blesser en toi les sentiments les plus respectables.

Comment ! moi qui connais si bien la délicatesse de

ta conscience, j'ai été la froisser par mes propos irrespectueux.

Tiens, vois-tu, si je n'étais pas une folle, ma conduite serait impardonnable.

Mais le fait est avéré. Pardonne-moi, Madeleine, bien que je n'ose te promettre de ne plus recommencer.

Tu es si bonne, ma chérie, si bonne, que pour faire passer ton gentil sermon, tu t'es crue, Dieu me pardonne, obligée de me flatter un peu, et de me peindre une Jeanne de fantaisie, ayant, dans un bal idéal, les plus magnifiques succès imaginaires.

Flatte-moi ! tu le peux sans crainte ; tes flatteries ne me gâteront pas le cœur ; quant à t'en aimer ni plus, ni moins, l'un est aussi impossible que l'autre ; seulement, je me garderai bien de te croire.

« La louange est un poison mortel, disait je ne sais plus quel *exemple* d'écriture, donné en modèle à la classe verte. »

Moi, faire tourner les têtes ! Hélas ! la mienne est si peu solide sur mes épaules que je ne pourrais produire un pareil effet que par contagion.

Quant à l'emporter sur toi, au bal ou ailleurs, je n'y pense pas, et je refuse d'avance tout succès acheté aux dépens des tiens.

Est-ce pour cela que pendant huit années je me suis contentée de modestes *accessits*, tandis que tu récoltais les premiers prix de chaque faculté ?

Non ! je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Le sacrifice, si c'en était un, me coûtait bien peu, et, ma paresse aidant, cela allait tout seul. Pour aujourd'hui, il n'est pas question d'accessit. Je songe seulement à me tirer à peu près honorablement d'une *composition* française dont le sujet m'effraie, tandis qu'il t'irait à ravir.

Je te livre le titre : « Promenade d'un païen dans les catacombes. »

Que n'es-tu là pour m'aider ? Ces catacombes éteignent tout à fait ma verve, et je sens d'avance que je ne ferai rien qui vaille.

Adieu, je te quitte pour m'enfoncer avec mon jeune païen dans ces régions souterraines.

Était-il jeune ? Ma foi, je n'en sais rien, mais il m'intéresse plus ainsi, et je maintiens sa jeunesse ; à l'heure qu'il est, il doit avoir la moitié de l'âge d'une momie.

Ah ! la folle, vas-tu me dire ! Je voudrais bien t'y voir ! Ne faut-il pas chercher à s'égayer un peu quand la mère Anastasie force notre imagination à des tours de force aussi lugubres.

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

8 mai.

« Tu ne te doutes guère, chère amie, du service que m'a rendu ta dernière lettre. Après l'avoir lue dans la

salle à manger, où j'attendais mon père pour le repas du matin, je l'ai relue au parc, tout en écoutant les chansons des oiseaux, qui célébraient le mois de mai dans leurs roulades les plus brillantes.

Puis, je suis remontée dans ma chambre, j'ai pris une belle feuille de papier blanc, j'ai trempé ma plume dans l'encre, et... je me suis mise, moi aussi, à me promener dans les catacombes. Je t'envoie mon *devoir* ; donne-le tel quel, à notre *bonne mère* Anastasie, et dis-lui combien je voudrais être encore au temps heureux où je travaillais, guidée par ses soins éclairés et maternels ; maintenant, je laisse la parole au *jeune* païen ; c'est lui que tu entendras aujourd'hui à ma place.

Rome.

« Tout m'étonne ici, mon cher Flavius ; le temps a passé sans que j'aie pu vous dire mon admiration pour cette reine du monde que je désirais tant connaître.

« Je passe mes jours à regarder, à interroger, à m'étonner, à admirer, et cependant, je traîne toujours derrière moi ce vague ennui qui m'a chassé de la Sicile jusques ici.

« Ni le tumulte du Forum, ni les jeux du Cirque, ni les merveilles du palais des Césars, ni cette multitude,

accourue de tous les points du monde subjugué, ne peuvent arracher de mon cœur les soucis pesants d'une vie déjà trop longue.

« Depuis deux jours seulement se débat en moi je ne sais quel sentiment nouveau, qui me charme et m'effraie.

« Je suis attiré et repoussé, subjugué et épouvanté, et tout cela, pour avoir vu passer dans la campagne romaine des ombres errantes, comme celles qui, nous dit-on, se promènent tourmentées sur les bords du Styx, le fleuve fatal.

« Écoutez donc, et dites-moi, vous, homme sage, peu accessible aux vaines chimères qui m'obsèdent sans cesse, si j'ai fait un rêve, et ce que veut dire ce rêve.

« Je traversais avant-hier soir les champs déserts qui environnent la ville ; me croyant en retard, je pressais le pas, tout en contemplant la majesté de cette sublime solitude, lorsque mon attention fut arrêtée par la vue de plusieurs personnes, qui toutes suivaient le même chemin, et disparaissaient au même endroit.

« La curiosité me prit.

« Je suivis les *ombres* à quelques pas de distance, et je les vis s'engager, par une étroite ouverture, dans de longues galeries souterraines, bordées de cercueils.

« Plus de doutes ! J'étais dans les *catacombes*, dans ce labyrinthe de carrières, où nos ancêtres ont puisé les matériaux, qui ont servi à la construction de la grande Rome.

« Que pouvaient donc chercher dans ces lieux d'aspect lugubre les gens que je suivais ?

« Le mystère présidait à leurs démarches, me parut-il.

« Étaient-ce des conspirateurs, complotant contre la vie de César ? — Étaient-ce des initiés à quelque superstition nouvelle ? — Allais-je assister aux rites grossiers et sanglants d'un culte secret ?

« Je marchais lentement, en réfléchissant ainsi, et je ne m'apercevais pas que la faible clarté des torches conductrices diminuait peu à peu.

« Bientôt la pâle lueur disparut tout à fait, et je me trouvai perdu au milieu de profondes ténèbres.

« J'avançai, je reculai, je me heurtai à la muraille à droite et à gauche. — Partout, hélas ! devant moi des routes entrecroisées. — Muet d'horreur et d'épouvante, je ne perdis pourtant pas courage, et cherchai à m'orienter dans la nuit, à retrouver au moins le chemin que j'avais déjà fait, pour retourner en arrière.

« Hélas ! le raisonnement m'échappait, ainsi que la mémoire. — Mon cerveau s'embarrassait dans des pensées d'angoisse. — Il ne me restait plus que l'instinct de la conservation, instinct dont l'acuité augmentait encore mon ..roi.

« Que devenir ? Etais-je donc condamné à périr enseveli dans cette tombe immense ?

« Combien de temps s'écoula au milieu de ces craintes mortelles ? — Je ne sais, mais tout à coup je

crus entendre au loin un chant grave et doux, qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais jamais entendu, dans nos théâtres d'Agrigente ou de Syracuse : un chœur nombreux, mesuré, cadencé, et qui éveillait dans l'âme des idées de paix toutes nouvelles pour moi.

« Si j'étais un sincère admirateur de nos dieux, si je pouvais croire à ces champs bienheureux, où les justes se promènent éternellement au milieu d'une lumière sereine, Flavius, je me serais cru hors de notre monde qui finit, et transporté dans l'Elysée qu'imaginent nos prêtres.

« Je me laissai entraîner, je suivis les voix, je fis mille détours, revenant sans doute plus d'une fois sur mes pas, mais à la fin le chœur se rapprocha de moi, ou plutôt je me rapprochai de lui. — Encore un effort, et me voici à l'entrée d'une sorte de crypte arrondie en voûte. — Tout au fond, sur un bloc de pierre, revêtu de draperies couleur pourpre, des flambeaux de cire se consumaient lentement. Au milieu d'eux, une croix de bois portait je ne sais quelle image que l'éloignement m'empêchait de distinguer.

« Le long des murailles, quelques torches fumeuses éclairaient une nombreuse assistance. — Les chants avaient cessé. — Un vieillard à la longue barbe blanche, à l'air majestueux et vénérable, revêtu d'une tunique de lin d'une blancheur éclatante, se tenait assis au milieu d'un grand cercle vide, qui paraissait comme une sorte de sanctuaire.

« Des femmes, des jeunes hommes, des vieillards allaient à tour de rôle s'agenouiller devant lui. Ils parlaient à voix basse ; lui, les écoutait d'un air de bonté et de compassion profonde, et, quand ils se relevaient, je lisais sur leurs visages une joie, une paix, un bonheur que je n'avais vus auparavant sur aucun autre visage.

« Quand il ne se présenta plus personne, le vieillard se leva ; il marcha vers le bloc de pierre placé au fond de la grotte, puis, se prosternant, il murmura des paroles que je ne pus saisir.

« De temps à autre, il se retournait vers l'assistance recueillie, et leur disait à voix haute, en étendant les bras, comme s'il eut voulu les embrasser tous dans une seule étreinte :

« La paix soit avec vous ! »

« Puis, il déplia un parchemin, et lut plus haut encore des paroles étranges.

« Mes frères, disait le vieillard, nous vous supplions
« de reprendre ceux qui sont déréglés, de consoler
« ceux qui ont l'esprit abattu, de supporter les faibles,
« d'être patients envers tous.

« Prenez garde que personne ne rende le mal pour
« le mal, mais soyez toujours prêts à faire du bien à
« vos frères et à tout le monde.

« Attachez-vous à ce qui est bon. Abstenez-vous
« de l'apparence même du mal.

« Que le Dieu de paix vous donne une sainteté par-

« faite, afin que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme « et le corps se conservent sans tache jusqu'à son « avénement. »

« Et un peu plus tard, quand les auditeurs se furent levés, le vieillard lut lentement ces autres paroles étranges, qui me sont restées gravées dans l'esprit, comme les précédentes :

« Bienheureux les pauvres, parce que le royaume du ciel est à eux.

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. »

« Et huit fois, ce mot *bienheureux* revint ainsi, appliqué de la façon la plus singulière.

« Il n'y avait plus de doutes pour moi, Flavius ! Cette étrange morale, qui dépassait celle de nos sages et de nos philosophes, Socrate, Aristote et le divin Platon lui-même, c'était l'enseignement de cette doctrine nouvelle qui a déjà fait tant de prosélytes, depuis les plus humbles esclaves jusqu'au palais de César lui-même.

« Cet homme qui promet le bonheur aux souffrants, aux pauvres, aux persécutés, c'est celui que les Juifs ont crucifié et que maintenant on adore comme un Dieu.

« J'étais chez les chrétiens, au milieu de leurs mys-

tères, de leur culte, de leurs sacrifices. — Je pénétrais leur doctrine, j'entendais leurs prières.

« Flavius, je ne sais ce qui se passe en moi, mais je veux m'agenouiller devant ce vieillard auguste ; je veux qu'il lève sur moi sa main qui bénit ; je veux me relever aussi, le front serein, le visage joyeux.

« Si c'est un rêve que j'ai fait, je souhaite qu'il se prolonge, car jamais, au milieu de nos festins, ni dans les joies pures de l'amitié, ni en écoutant la lecture de nos poètes et de nos philosophes, je n'ai passé une heure aussi douce.

« Si la vie des chrétiens est telle, si leur austère doctrine, si leur morale rigoureuse, leur donne un pareil bonheur, Flavius, je te l'avoue, dût ma famille me maudire, dût l'Olympe tout entier s'écrouler sur moi, je veux être chrétien. »

. . . .

Je t'envoie ce long *devoir* ; ne le lis pas, si le temps te manque ; mais donne-le à la *mère* Anastasie. Dis-lui le plaisir que j'ai eu à travailler encore pour elle, et pour ainsi dire sous son inspiration.

Il me semblait tout en écrivant me retrouver au milieu de vous. — Ma chambre aux coquettes tentures bleues n'existait plus ; je revoyais la grande classe avec ses murs recouverts de cartes et de tableaux, sa double rangée de bancs et de pupitres, et surtout l'image du Dieu-Enfant, source de toute science, enseignant les docteurs dans le temple, et placée à la portée de tous

les regards, au-dessus de la *chaire* de notre vénérable institutrice.

Adieu, pardonne-moi, et dis-moi que les catatombes t'auront faite première.

MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

« Je ne suis ni première, ni seconde, ni troisième, ma chère amie.

Ma composition ne valait rien qui vaille. J'ai fait parler mon païen, paraît-il, comme un chrétien du dix-neuvième siècle, et quand on l'a lue tout haut, nos indulgentes compagnes ne pouvaient s'empêcher de rire. La couleur locale manquait absolument.

En revanche, tout le monde t'a applaudie des deux mains, ce qui m'a consolée, et au delà, de ma pénitence publique.

La mère Anastasie t'envoie une place de première *hors cadre*. Elle t'écrira pour te féliciter elle-même lorsque ses yeux, très-atteints en ce moment, le lui permettront sans trop de fatigue.

Maintenant, pour en venir aux affaires sérieuses, il faut que je te gronde. — Je relisais ce matin ta première et ta seconde lettre, et je leur trouvais à toutes deux un grave défaut.

Cela t'étonne, n'est-ce pas, que je trouve à redire

à ton style épistolaire, toi qui as toujours été mon modèle de goût et de sentiment.

Et cependant je me plains avec raison de ce qu'il manque quelque chose à tes lettres. — Dans ton superbe dédain pour les choses extérieures, tu te renfermes d'une façon absolue dans la peinture de ta situation morale. — De ta situation physique, pas le plus petit mot, sauf une légère allusion à des tentures bleu céleste, que je préférerais de beaucoup, soit dit sans t'offenser, à cette modeste percale blanche de notre grand dortoir.

Ne trouves-tu donc pas que les objets qui nous entourent, avec lesquels nous devons vivre, méritent que nous leur fassions une petite place dans notre *intimité* ? Ce sont des compagnons discrets, muets, il est vrai, ce qui leur ôte une grande partie de leur mérite ; mais enfin, ils nous *voient* vivre, ils nous aident à vivre aussi.

N'aimerais-tu donc plus les fleurs, Madeleine ? Il doit y en avoir à foison dans ce grand parc qui entoure le château. — Te souviens-tu de nos cueillettes de violettes et de primevères sauvages, dans le petit bois, des corbeilles pleines que nous portions à la sœur sacristine, dont tu étais la favorite.

Allons, Madeleine, parle-moi de tes fleurs, de ton jardin, de ta chambre, du château aussi ; je veux tout savoir, je veux un cadre exact pour y placer l'image de mon amie, de ma sœur absente.

Ma dernière lettre commençait par d'humbles excuses ; aujourd'hui, voilà que je te gronde et que j'ordonne.

N'entrera-t-il donc jamais une once de raison dans ma pauvre cervelle ? Ne pourrais-tu me donner un peu de ta sagesse surabondante ? — Mais non, garde tout ; j'aime bien mieux que tu vailles plus que moi, et si, par impossible, j'avais quelque avantage sur Madeleine, j'en serais bien honteuse, et je tâcherais de m'en débarrasser au plus vite.

Adieu, chère amie, obéis-moi si tu m'aimes et écris-moi une belle lettre descriptive. Que je sache, après l'avoir étudiée, la topographie du château de Sancey, comme si je l'habitais depuis dix ans. — Tout le monde ici t'embrasse et t'aime, mais personne aussi tendrement que ton amie

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

25 mai 18.

« C'est vrai ! j'ai eu tort : j'aurais dû comprendre qu'il te manquerait quelque chose tant que tu ne connaîtrais pas le milieu où je vis. Me voici donc toute disposée à t'obéir scrupuleusement ; sois tranquille ; je ne te ferai pas grâce d'un détail, et si tu as à te plaindre dorénavant, ce ne sera que de mes longueurs. J'entre en matière.

Le château de Sancey, qui appartient depuis longtemps à notre famille, est situé au bord de la Loire, dont les eaux viennent baigner l'extrémité méridionale du parc. La maison est bâtie sur une éminence, qui s'élève en pente douce depuis le rivage ; de là on a la vue de belles plaines, où paissent de grands troupeaux de bœufs, qui ont l'air d'autant de taches fauves, sur le vert des prairies.

La Loire roule majestueusement sous nos yeux ses eaux tranquilles, tantôt large, tantôt resserrée par des îlots, couverts d'arbres touffus, sous lesquels se cache quelquefois une chaumière ou deux.

Souvent la scène s'anime : tout à coup, au détour de la rivière, on voit apparaître une véritable escadre : huit ou dix bateaux, lourdement chargés, déploient leurs grandes voiles blanches qu'enfle le vent.

Tu ne saurais te faire une idée du mouvement, du charme pittoresque, que répandent sur le paysage ces flottes marchandes ; la forme, lourde, disgracieuse, du bateau disparaît ; on ne voit plus que la voile blanche, qui semble parfois glisser entre les arbres des rives, ou des îles.

Ces bateaux transportent quelquefois de véritables chargements de paysans : ce sont tous les habitants d'un village qui s'en vont gaiement au marché voisin ; on entend leurs cris, leurs chants, leurs éclats de rire ; c'est autrement pittoresque, et plus réellement rus-

tique, que les grossières et prétentieuses charrettes de nos laitières des environs de Paris.

Si tu veux maintenant compléter le paysage, jette çà et là dans la plaine quelques villages, avec leur clocher couvert d ardoise, et étincelant au soleil ; ferme l'horizon par une longue ligne de collines bleuâtres ; et tu auras une idée du spectacle qui frappe les yeux en ouvrant ma fenêtre.

De l'autre côté du château, la vue est partout fermée par les hautes futaies du parc ; l'œil peut à peine pénétrer sous de longues avenues mystérieuses,qui semblent s'enfoncer dans les profondeurs de la forêt.

Une de ces avenues, plus large que les autres, conduit à la grille du château qui,sans être immense,présente un aspect assez princier,avec son grand perron, son vaste vestibule en rotonde, et les communs qui s'étendent de chaque côté de la cour.

Tu penses bien que le jardin n'a pas tardé à avoir ma visite ; il s'étend depuis le château jusqu'à la rivière, où il se termine par une belle terrasse.

Pour le dessin, il offre un compromis entre la manière française et le genre anglais ; mais on a su éviter la monotonie des allées toujours droites, et la ridicule prétention de faire plus *nature* que la nature elle-même.

De vertes pelouses, où s'espacent de véritables îlots des plus belles fleurs, des bosquets ombreux, de petits sentiers où la pervenche montre ses étoiles bleues, de la

mousse, des fleurs des bois, des marguerites dans l'herbe, un ruisseau qui se promène tout naturellement entre deux rives tapissées de violettes, sans qu'on ait eu le mauvais goût de vouloir lui imposer, bon gré mal gré, des cascades et des chutes, voilà le jardin, exempt, comme tu le vois, de toutes ces fabriques prétentieuses, de ces ruines factices, de ces pavillons chinois, de ces chaumières plus ou moins indiennes, rêve du bourgeois de Paris retiré.

Ah! ma chère Jeanne, si nous pouvions ensemble nous promener sous ces beaux ombrages, combien ils me sembleraient plus beaux, ou plutôt, tout changerait d'aspect, et tout ce que je ne puis m'empêcher d'admirer comme un beau tableau seulement, tout s'animerait à mes yeux ; le cœur ne donne-t-il pas à tout une vie nouvelle ?

Allons !

Je t'avais promis de t'épargner mes plaintes, et voilà que j'y retombe ; il vaut mieux que je te parle des gerbes de fleurs que j'ai le bonheur de cueillir chaque jour, pour le mois de Marie de notre petite église.

Je les arrange moi-même ; je dispose les vases, les guirlandes, les bouquets comme je l'entends. — Notre bon curé m'a donné là-dessus carte blanche. — Je m'étais munie au préalable de l'autorisation de mon père.

Bien qu'il n'ait pas l'air de se soucier des fleurs, je n'aurais pas osé, sans sa permission, dévaster ces admirables plates-bandes, même au profit du saint lieu.

« Prenez ici tout ce que vous voudrez, me répondit-il d'un air surpris ; les fleurs vous appartiennent plus qu'à moi, par un droit naturel; d'ailleurs, je suis bien aise d'être agréable à notre digne pasteur. »

Ces paroles sont bonnes, Jeanne, mais pourquoi ce regard froid, cette parole contenue ?

Je reviens à mes descriptions, et je vais te parler du plus intéressant pour toi, de ma chambre.

Comme je te l'ai déjà dit, mes fenêtres donnent sur le jardin et la rivière ; des fleurs et de la verdure voilà ma vue. Tu sais déjà que ma chambre est bleue et blanche, mes couleurs favorites, c'est comme un nid d'hermine, blanc, propre et coquet.

Tout y est d'une simplicité élégante et coûteuse, depuis les rideaux de tulle brodés, jusqu'à la cheminée de marbre blanc, surmontée d'une grande coupe de cristal, montée en argent ciselé.

Sur les étagères, dans les encoignures, mille et un de ces petits riens, qui charment d'ordinaire les jeunes filles. — Je préfère à ces inutiles *biblots* une vierge en albâtre, du plus beau modèle, posée au chevet de mon lit, sur un piédestal de bois artistement sculpté. Je te fais grâce de la petite causeuse de satin broché, des vases, des flambeaux, des siéges moelleux, pour en arriver à mon cabinet de travail, ma retraite de prédilection.

C'est là que se trouvent mon piano d'Erard, dont les notes veloutées chantent toutes seules, ma biblio-

thèque, remplie des meilleurs ouvrages, en français et en anglais, que puisse lire une jeune fille de mon âge, mon petit bureau de bois de rose, surmonté d'une gravure de la *Belle-Jardinière*, celle de toutes les vierges de Raphaël qui me charme le plus. — Je ne me lassais pas de l'admirer, si belle et si pure, dans sa grâce divine quand j'étais appelée au parloir de la mère supérieure.

Comment donc mon père a-t-il pu deviner ainsi tous mes goûts, toutes mes prédilections ? — Il n'y a que l'affection vraie et profonde qui sache avoir d'instinct ces heureuses divinations.

Et cependant !.....

A côté de ma chambre est celle d'Yvonne, cette gentille paysanne dont je t'ai déjà parlé. Elle est douce au possible, serviable, empressée, respectueuse, aimante déjà pour sa jeune maîtresse, et fort reconnaissante des petits présents que je me donne parfois le plaisir d'envoyer à ses frères et sœurs.

Mon père prétend qu'elle ressemble à une soubrette d'opéra comique, pour la grâce des allures, et l'élégance innée qui est en elle. — Ce serait un mince éloge, si notre digne curé n'en ajoutait un autre autrement sérieux.

« C'est une bonne petite âme, m'a-t-il dit, elle ne manque jamais, été comme hiver, d'assister à la messe de cinq heures et demie. »

C'est d'un bon exemple, Jeanne, et je me suis promis de le suivre, toutes les fois que je le pourrai.

J'ai déjà commencé, et j'ai vu de mes yeux ma petite Yvonne,en dépit de sa tournure d'opéra comique, s'approcher de la table sainte avec la ferveur d'un ange. — C'est là sans doute qu'elle puise cette égalité d'humeur, cet amour de tous ses devoirs, ce respect de ses maîtres, qui en font un petit serviteur accompli.

Si tu ajoutes à cela que cette Yvonne est adorée de ses parents, tu conviendras que la riche héritière peut à bon droit envier bien des choses à la pauvre soubrette.

Adieu ; voici l'heure où le jardinier vient chercher les lettres pour les porter à la poste voisine ; je n'ai plus que le temps de t'embrasser.

Bien à toi,

MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

30 mai.

« A la bonne heure ! Au moins maintenant je connais les lieux que tu habites, et sincèrement, tu m'en fais une si jolie description que je commence à te trouver moins malheureuse.

Qu'il doit faire bon aujourd'hui, par vingt-sept degrés de chaleur, sous tes frais ombrages ! Nos salles d'étude sont étouffantes, et la pensée de tes vertes pelouses me fait revenir au temps heureux où je me

roulais sur l'herbe, comme un vrai écolier, sans la moindre vergogne.

Que ta gravité me le pardonne, mais je crois, en vérité, que je serais toute prête à recommencer, si je pouvais, à ce prix, amener un sourire sur tes lèvres.

C'était hier la fête de notre bonne mère supérieure.

En dépit du talent hors ligne de la sœur cuisinière, qui s'était distinguée dans la confection de babas monstres, ou monstrueux, comme il te plaira de les appeler, et de pâtés formidables, qui résistent au premier assaut, ainsi que des forteresses bien apprises, le dîner de *grand régal* fut assez silencieux.

On devinait que beaucoup pensaient à l'absente.

Qui donc organisera les charades? Qui donc servira toute la soirée d'orchestre infatigable? Et surtout, qui saurait comme toi composer le compliment d'usage, pendant le débit duquel notre bonne mère supérieure s'essuyait discrètement les yeux?

J'allais oublier la quête faite par toi au réfectoire. Tu y mettais une grâce si touchante, une charité si irrésistible, que les pièces de monnaie pleuvaient dans le petit plateau, pendant que la grande corbeille se remplissait de friandises, destinées aux enfants de l'ouvroir.

Je suis honteuse, ma chérie, de répondre à tes charmantes lettres par de pareils bavardages, de parler de babas et de dinettes de petites filles à la châtelaine de Sancey.

Ce qui fera mon excuse, c'est que je sais bien que ladite châtelaine aurait abandonné de bon cœur sa châtellenie, pour se retrouver quelques instants au milieu de nous. Je n'en veux pour preuve que la charmante et si touchante lettre qu'elle a adressée à la vénérable héroïne de la fête, lettre que la Révérende Mère supérieure nous a lue en pleurant, et en nous la recommandant comme un modèle de l'éloquence du cœur.

Ai-je besoin de te dire que si je ne l'ai pas copiée, c'est que je l'ai sue tout de suite *sur le bout du doigt,* comme nous disions quand nous étions petites.

Mille baisers.

JEANNE.

P.-S. Etourdie que je suis ! J'oubliais de te dire le plus important ; ma tante Louise m'a écrit hier qu'elle viendrait me chercher au premier jour, pour aller passer un mois avec elle. Elle ne peut se consoler de l'absence de sa fille, mariée depuis quelques semaines seulement à un officier qui l'a emmenée dans une garnison fort éloignée, et elle a obtenu de mon oncle et tuteur la permission de m'emmener chez elle jusqu'aux vacances.

« Ma jeunesse et ma gaieté, m'écrit-elle, animeront sa triste solitude. »

Tu vois, sérieuse Madeleine, que la gaieté est parfois bonne à quelque chose.

Adresse-moi dorénavant tes lettres chez madame Gavardie, à Lussac, Charente-Inférieure.

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

15 juin.

« Ma chère amie, me voici fidèle à venir te trouver au rendez-vous que tu m'as assigné. Je connais depuis longtemps par tes récits ce bon petit pays de Lussac, et la riante habitation qu'il te plaît de *décorer* du nom de ferme. — A ce compte-là, tout le monde voudrait être fermière, et moi, particulièrement, je m'en arrangerais assez.

Ce matin surtout, le château de Sancey, et ses alentours, se présentent à moi sous des couleurs particulièrement sombres.

Et cependant, notre isolement a cessé.

Je crois t'avoir dit que mon père m'avait prévenue que nous vivrions absolument retirés cette année, pour des raisons qu'il n'avait pas cru devoir me donner. — Aussi, juge de mon étonnement, lorsque, avant-hier, à la fin du déjeûner, qui avait été encore plus silencieux que de coutume, il m'annonça qu'il attendait pour le lendemain, un de ses meilleurs amis d'enfance, avec lequel il avait servi longtemps.

« Préval veut bien venir passer quelques semaines avec nous, ajouta-t-il. Je compte, ma fille, que vous le

recevrez de votre mieux. Faites préparer la chambre rouge; veillez à ce que rien n'y manque, et donnez vos instructions les plus précises au cuisinier. Préval est un fin connaisseur; je veux que ma table ne lui fasse pas trop regretter la sienne. »

Me voici donc composant des menus, en tête à tête avec le baron Brisse (un petit volume que je te recommande, pour quand tu seras maîtresse de maison), m'escrimant à décorer de mon mieux la sévère chambre rouge, cueillant des fagots de fleurs, parant les consoles, les tables, les cheminées, et jusqu'aux moindres encoignures; enfin, tout est prêt. — Je quitte ma robe de chambre; je renatte mes cheveux, je passe une robe de percale blanche et lilas, et je pars pour l'église. — Au retour, je rencontre mon père, qui fumait son cigare dans l'allée des marronniers :

« Dépêchez-vous d'aller faire votre toilette, mon enfant, me dit-il, pour toute réponse à mon respectueux bonjour. Il est dix heures. — Préval sera ici à dix heures et demie, heure militaire, et à onze heures précises, nous nous mettrons à table. »

Je regardai mon père d'un air étonné.

« Je suis toute habillée, lui dis-je... »

Il haussa les épaules.

« Vous êtes vêtue, mais non pas habillée, reprit-il, en appuyant fortement sur ce dernier mot.

— Mais, mon père, je n'ai pas coutume...

— Il ne s'agit pas de vos habitudes de tous les

jours ; ne vous ai-je pas dit, Madeleine, que je comptais pour Préval sur une réception particulièrement aimable de votre part. Je ne connais rien aux frivolités qui composent une toilette de femme, mais je suppose que vous avez, dans votre garde-robe, quelque chose de mieux que ce modeste costume. »

Il me fallut obéir, appeler Yvonne, et me hâter de composer une grande tenue. A la campagne, cette grande tenue ne peut être que la mousseline. — Je désignai donc une robe de mousseline blanche avec par-dessous rose, ce qui fit ouvrir de grands yeux à Yvonne, habituée qu'elle est d'ordinaire à mon excessive simplicité. Je mis un médaillon à mon cou, un nœud dans mes cheveux, et ainsi *parée*, je me rendis au salon.

M. de Préval y était déjà arrivé. — Il vint à moi avec un empressement affectueux, me demanda la permission de baiser ma main, et adressa à mon père quelques compliments du meilleur goût, sur ta modeste amie.

A table, il se montra plein de prévenances, et beaucoup plus occupé de la maîtresse de la maison que des friandises de haut goût qu'elle avait imaginées à son intention.

Veux-tu te régaler de mon premier menu, longuement discuté avec notre brave Godard :

Turbans d'alose à la sauce magnonaise,
Côtelettes d'agneaux en papillotes,

Crépinettes de lapereaux aux champignons,
Galantine de volaille,
Salade russe,
Fromage à la crême,
Dessert, etc., etc.

Mon père ne m'avait pas confié le choix des vins. C'était prudent de sa part, car en fait de liquide, celui que je mets au-dessus de tous, c'est l'eau limpide qu'on va puiser pour moi chaque matin à la *Fontaine à Madame*, une humble petite source, qui distille son frais cristal au milieu des violettes et de la mousse.

Je me garderais bien de *rougir* avec un vin quelconque ce délicieux nectar, fabriqué par le bon Dieu, sans que le soleil ni les hommes s'en mêlent.

« Comment, Mademoiselle, me dit M. de Préval, qui dégustait en connaisseur un certain sauterne dont mon père faisait le plus grand cas, vous tenez rigueur à cette topaze en bouteille !

— Madeleine est comme Pindare, d'antique mémoire, répondit mon père ; elle proclame que l'eau est ce qu'il y a de meilleur, et je suis convaincu que le déluge ne l'aurait pas fort épouvantée.

— Parce que mademoiselle Madeleine sait bien qu'elle aurait trouvé grâce devant la justice divine, reprit M. de Préval en souriant. L'arche lui aurait ouvert sa porte à deux battants. »

Pendant tout le temps que dura le déjeuner, la conversation se prolongea sur ce ton de plaisanterie.

M. de Préval mangea peu ; en revanche il loua beaucoup l'ordonnance du festin, dont mon père voulut me laisser tout l'honneur.

De temps à autre il me regardait à la dérobée, et échangeait avec mon père de singuliers coups d'œil.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Croirais-tu qu'il m'a passé par la tête les plus étranges idées ? — Ne serait-ce pas là le mari que mon père me destine ? — Je tremble à cette seule pensée. — M. de Préval a fort bonne tournure, je dirai même très-grand air ; il paraît bon, complaisant, du plus aimable caractère ; mon père m'a fait un grand éloge de ses sentiments religieux. — Mais il pourrait être mon père, et ses cheveux sont presque blancs.

Je me connais, Jeanne, je sens que je n'aurai jamais le triste courage de résister à l'autorité paternelle, formellement exprimée.

Ah ! que ne puis-je plutôt ensevelir à tout jamais ma vie entre les murailles bénies de notre pieuse retraite ! — Que ne puis-je espérer porter un jour le voile des épouses du Seigneur !

Mais comment faire ? Je vais écrire à notre bonne mère supérieure, et lui demander ses conseils.

Tu sais que la moindre de ses paroles a toujours été pour moi un oracle révéré. — Quand elle aura parlé, je n'aurai plus qu'à obéir.

Mais j'en reviens à ma chronique.

Le soir, un peu avant le dîner, comme je déposais sur la table une corbeille de fleurs, destinée à servir de surtout, je vis entrer mon père suivi de monsieur de Préval.

Ils me demandèrent si je n'avais pas rencontré, par hasard, le journal de Maine-et-Loire, égaré depuis le matin.

Je ne pouvais malheureusement leur donner aucun renseignement à ce sujet, et je continuai, sous leurs yeux, mes petits préparatifs.

Monsieur de Préval se pencha à l'oreille de mon père, et murmura, mais pas assez bas pour que je ne puisse l'entendre :

« La maîtresse de la maison vole comme une hirondelle de tous les côtés ; elle examine si les lits de la salle du festin sont bien dressés, si le parquet est proprement balayé, si les coupes sont ornées de fleurs, etc., etc. »

— Ce n'est pas d'Horace au moins ? demanda mon père en souriant, et à voix plus haute.

—Non, non, répondit monsieur de Préval, du même ton plaisant. Je choisis mieux mes auteurs pour les jeunes personnes qui sortent du couvent ; c'est du saint Jérôme que je vous donne là. »

Pendant le cours du dîner, saint Jérôme revint encore sur le tapis : une petite flatterie à mon adresse sans doute.

Comme je lui offrais à M. de Préval, d'un certain

salmis de pigeons, il me refusa courtoisement, et se retournant vers mon père :

« Loin de nous, dit-il, les oiseaux du Phase, les grasses tourterelles, les francolins d'Ionie, tous ces oiseaux avec lesquels s'envolent les vastes patrimoines.

— Entendez-vous, Madeleine ? me demanda mon père, le sourir sur les lèvres. Avez-vous l'intention de nous ruiner ? »

Décidément, c'est par l'intermédiaire des Pères de l'Église que monsieur de Préval cherche à me plaire ; il aura étudié saint Jérôme avant de venir à Sancey.

Le soir il m'a fallu chanter. — J'ai choisi ce beau cantique du *Domino* noir que tu aimais tant.

« Les amours de la terre ont bien vite passé ;
« Leur bonheur éphémère s'est bientôt éclipsé,
« Mais quand tu nous enflammes,
« Toi seul donnes, Seigneur,
« Le bonheur à nos âmes,
« Et la paix à nos cœurs. »

Ces modestes vers, dont le mérite poétique est au moins contestable, ont toujours eu le pouvoir de m'attendrir au delà de toute mesure.

Quand on est ému soi-même, on manque rarement d'émouvoir les autres ; aussi, tu ne t'étonneras pas, si je te dis que mon auditoire manifesta à plusieurs reprises sa satisfaction.

Mon père m'attira auprès de lui, et me baisa au front, avec plus de tendresse qu'il ne m'en avait encore montrée.

Ah ! Jeanne, si je parvenais à gagner son cœur, comme je me soucierais peu des fiancés, jeunes ou vieux ! — Comme je me garderais bien même de tourner les regards vers le couvent ! Sancey deviendrait ma demeure d'élection, et je ne demanderais pas autre chose à Dieu que de m'y laisser vivre auprès d'un père bien-aimé, à qui je tiendrais lieu de tout.

Adieu, je retombe dans mes *rêvasseries*, comme tu appelais jadis les chimères d'une imagination, toujours prête à prendre son essor. Il me vaut mieux quitter la plume ; d'ailleurs, c'est l'heure où je compte avec la femme de charge, et je me suis promis de ne rien faire passer, pas même toi, avant mes *devoirs* de maîtresse de maison.

Mille tendresses.

MADELEINE. »

LA RÉVÉRENDE MÈRE ANASTASIE A MADELEINE.

« Ma chère enfant,

Notre bonne mère supérieure, fort occupée par la réunion prochaine du *chapitre général*, m'a chargée de répondre à votre lettre. Mes pauvres yeux, qui s'affaiblissent de plus en plus, m'avaient privée jusqu'ici du plaisir de venir causer avec ma fille bien-aimée.

Aujourd'hui que je le fais *par ordre*, je n'ai plus la responsabilité de ce qui pourra s'ensuivre, et je compte sur l'obéissance, comme sur un remède souverain.

Que me dit-on, Madeleine ? — Vous vous désolez, vous vous affligez, sans rime, ni raison, et sans cause, à coup sûr. — Vous ne vous croyez pas aimée ! *Vous*, Madeleine ! Pas aimée par un père tel que le vôtre !

Quelle étrange chose qu'un cœur de jeune fille ! Quelle bizarre alliance de sagesse et de folie, de logique et de déraison, de fidélité à la loi de Dieu, et de manquements à ses plus faciles préceptes !

Que sont donc devenues, Madeleine, vos promesses de courage, de résignation, de soumission à la volonté de Dieu ? — L'esprit de force qui vous a été donné le jour de la confirmation n'est-il donc plus en vous ?

Allons, relevez-vous, ma fille ; ne vous laissez pas affadir, affaiblir, par de sottes rêveries, indignes d'un esprit tel que le vôtre, d'un caractère que nous nous sommes efforcées d'affermir.

Songez, ingrate petite, que vous êtes certainement parmi les enfants gâtés de la Providence ! Certes, personne ne peut se dire déshérité par cette douce Providence. Elle sait offrir des compensations invisibles à ceux qui nous paraissent privés de tout ; mais enfin, il y a ici-bas des enfants sans mère, des mères sans enfant, des foyers sans feu, devant lesquels des orphelins pleurent pour le pain quotidien, trop lent à venir. —

Pensez à ceux-là, Madeleine, au lieu de rêver à des chagrins imaginaires.

Il faut vous occuper sérieusement, mon enfant, pour ne pas laisser de place à l'ennui.

L'oisiveté ne serait pas chez vous « la mère de tous les vices », je le sais, mais néanmoins elle vous serait funeste, comme elle l'est devenue pour des âmes plus fortement trempées que la vôtre.

Faites de bonnes lectures, visitez les pauvres, vous qui avez le bonheur de pouvoir aller à eux les mains pleines, priez surtout ! La prière est la nourriture de l'âme. Enfin, mêlez quelque chose de grave aux frivolités habituelles de la vie mondaine.

Quant à ce *terrible* mariage que vous redoutez, je n'en vois aucun indice dans les petits incidents dont vous nous faites part, et dont vous grossissez l'importance, avec cette sorte d'exagération propre à votre nature.

Pour nous, nous ne voyons là-dedans rien que de très-naturel :

D'une part, un vieil ami qui vient voir son ancien camarade.

De l'autre, un père, désireux, dans son amour-propre paternel, de faire briller sa fille aux yeux de son ami.

Ce qui n'est pas naturel, ce sont les papillons noirs après lesquels court sans cesse cette jeune fille. Que de temps perdu, ma pauvre enfant ! Et n'y a-t-il pas de quoi trembler, quand on songe que Dieu nous

demandera aussi bien compte des vaines pensées que des paroles inutiles.

Adieu, ma fille, encore une fois, faites-vous une vie sérieuse, pour être agréable à Dieu d'abord, ensuite pour éviter l'ennui, ce poids des vies mondaines.

Notre révérende mère vous envoie sa bénédiction maternelle ; j'y joins, moi, l'assurance du constant et bien tendre intérêt de votre vieille amie en Notre-Seigneur.

Sœur ANASTASIE. »

JEANNE A MADELEINE.

20 juin.

« Refuse, ma bonne amie ; refuse. Ce n'est pas là le mari que j'ai rêvé pour toi.

Non ! non ! mille fois non ! voilà mon arrêt !

Fais-toi plutôt sœur de Charité, carmélite, visitandine surtout, à notre chère Visitation tant aimée, mais n'épouse pas monsieur de Préval. — Il ne me plaît aucunement, en dépit de sa connaissance approfondie de saint Jérôme.

Le temps coule vite ici. — Ma tante a la bonté de s'amuser de mes folies. Je monte à âne, je bois du lait frais *tiré* tout le long du jour, je dévalise les cerisiers, je pille les plates-bandes de fraises, je saccage les plates-bandes de fleurs, je m'envole sur la

balançoire. — Pour peu, je grimperais aux arbres.

Voilà ma vie ; elle tient en quelques lignes. C'est ce qui fait que je ne t'écrirai qu'un billet aujourd'hui. D'ailleurs, ma tante veut me mener faire une ou deux visites de voisinage, et j'aurai fort à faire pour être prête à deux heures, si je veux me donner l'air présentable, et débrouiller un peu ma *perruque*, fort emmêlée depuis la sieste que j'ai faite au milieu d'une meule de foin.

Adieu, adieu; surtout ne signe pas au contrat sans m'avoir demandé mon consentement.

De cette façon, je serai bien tranquille, puisque je suis décidée à ne pas te le donner.

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

30 juin.

« Ne t'inquiète pas du retard qu'a éprouvé ma lettre, chère amie, ni de la brièveté de son apparence ; depuis quelques jours mon père souffre cruellement de ses rhumatismes, et je me suis constituée sa garde-malade.

Je ne quitte presque pas sa chambre ; c'est mon devoir ; ce serait mon plaisir, s'il le voulait. Je tâche de le distraire, je lui lis le journal, je lui fais de la musique, je le sers pendant ses repas, en un mot je lui rends tous les soins que je puis.

Il les reçoit sans impatience, car il supporte ses

cruelles douleurs avec un courage étonnant, mais il ne me témoigne ni plus ni moins d'affection qu'auparavant; je suis pour lui ce que serait un domestique zélé, voilà tout.

Il me remercie bien des services que je lui rends, mais jamais un mot tendre, un regard d'affection, qui vienne me récompenser.

J'en gémis au fond de mon cœur, ce qui ne m'empêche pas de jouer le mieux possible mon rôle de garde-malade. — Je ne t'écris qu'un mot; toutes mes heures sont prises, mais je n'ai pas voulu te laisser plus longtemps sans nouvelles, quand ce n'aurait été que pour t'envoyer un rapide bonjour.

A bientôt.

MADELEINE. »

DE LA MÊME A LA MÊME.

1er juillet.

« J'ai si peu causé avec toi, ma chère Jeanne, que je veux réparer aujourd'hui cette brièveté forcée ; mon père souffre moins ce soir ; je le vois avec bonheur qui repose tranquillement sur sa chaise longue ; aussi je prends mille précautions, et je me garderais bien de faire courir ma plume, qui pourrait le réveiller par ses grincements sur le papier, elle va doucement, sagement comme une bonne petite garde-malade qu'elle s'efforce d'être.

S'il est cruel de voir souffrir ceux qu'on aime,

ma chère Jeanne, il est bien doux de les soigner ; je ne puis te dire quel bonheur j'éprouve à entourer mon père de soins et de prévenances ; relever son oreiller, baisser un rideau qui lui dérobera l'éclat du soleil, ouvrir la fenêtre pour lui laisser respirer l'air frais du matin, lui apporter ses cigarres, lui préparer sa boisson, lui entendre me dire qu'elle est à son goût, autant de plaisirs, ou plutôt de petits bonheurs dont je ne soupçonnais pas l'existence.

Qui sait ? Ces quelques jours passés dans une intimité aussi complète amèneront peut-être entre nous cette tendre harmonie que je rêve.

Silence, ma Jeanne, mon père s'éveille, je suis toute à lui......

Je n'ai pu rien ajouter hier à cette causerie commencée, je reprends aujourd'hui dans un intervalle de liberté.

Tu sauras d'abord que j'ai failli être victime ce matin même d'un accident qui aurait été pour moi un vrai malheur.

Il ne s'agissait de rien moins que de perdre le joli mouchoir que tu m'as brodé, et où, au milieu de guirlandes de fleurs d'un travail exquis, tes chiffres s'entrelacent avec les miens. Je ne sais par quelle imprudence, par quelle étourderie, ce mouchoir s'était trouvé dans ma poche, je n'ai pas coutume d'emporter dans les bois de pareils chefs-d'œuvre, et surtout le chef-d'œuvre de ton amitié. Heureusement, je me

hâte de te le dire, j'en ai été quitte pour la peur.

Je t'ai dit, je crois, que je fais souvent d'assez longues promenades autour du château, soit sur les bords de la Loire, soit dans les bois qui touchent à l'extrémité septentrionale du parc.

Ces promenades me font un grand bien.

J'ai toujours aimé la marche et puis, en présence de la nature si belle, si riante en cette saison, je me sens consolée, presque heureuse; les heures s'écoulent à écouter ces mille bruits indéfinissables de la campagne qui, au contraire de tous les bruits, apportent avec eux je ne sais quel pieux recueillement.

Je regarde le vent passer dans les grands arbres, je suis de l'œil un nuage bleu qui traverse le ciel, un papillon qui voltige sur les petites fleurs de la bruyère pourprée ; c'est une vie contemplative que je ne connaissais pas encore, et qui laisse flotter l'âme dans un état que notre chère mère Anastasie qualifierait de vague inutile.

Il n'est pas besoin de te dire qu'Yvonne m'accompagne dans toutes ces excursions.

Aujourd hui donc, mon père se sentant mieux, avait exigé que je reprisse mes promenades, interrompues par sa maladie ; l'ordre et l'uniforme emploi du temps sont pour lui une grande affaire, et il veut, dès que cela est possible, que tout reprenne son train accoutumé.

Suivie d'Yvonne, j'avais dirigé mes pas vers les

grands bois qui s'étendent à perte de vue. Je m'étais assise dans une vallée solitaire, toute remplie de beaux arbres, toute tapissée de gazon et de fleurettes sauvages ; j'y viens souvent lire et travailler. — Yvonne tricotait à quelques pas en arrière ; pour moi, adossée contre un gros chêne, je faisais courir mon crochet dans la laine, tout en songeant à mille choses du passé de l'avenir.

Ainsi absorbée, je ne m'apercevais pas que le temps devenait menaçant ; Yvonne m'en avertit, et je me levai précipitamment pour regagner le château.

Je n'avais pas fait cinq cents pas que je découvris que j'avais oublié mon mouchoir, mon cher mouchoir que j'aime tant, puisqu'il vient de toi; j'allais me hâter de retourner à notre halte de la petite vallée, lorsque nous entendîmes courir dernière nous, et bientôt je fus abordée par un jeune homme, en costume de chasseur, qui, après m'avoir saluée de l'air le plus respectueusement courtois, me demanda si je n'avais pas oublié sous un arbre un mouchoir qu'il me présenta.

Pendant que je faisais mes remerciements, le tonnerre se mit à gronder sourdement, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber, et entre nous trois nous n'avions pas un seul parapluie ! Pas même la plus mince ombrelle ! J'avais compté sur mon vaste chapeau de paille, et d'ailleurs, ce jour-là, le soleil, voilé par les nuages, n'avait rien d'effrayant pour le teint le plus délicat.

Je voulais prendre ma course, mais la pluie s'était changée en averse, et le jeune chasseur me fit observer qu'il valait mieux attendre à l'abri de rochers, situés à quelques pas derrière nous ; que pendant ce temps, il irait nous chercher des parapluies à l'habitation la plus proche.

« Ce sera un peu long, sans doute, dit-il, avec regret ; nous sommes ici dans un vrai désert... »

Je l'interrompis pour lui indiquer un petit chemin de ma connaissance, qui abrégeait d'un grand quart d'heure la distance jusqu'au château.

« Mais au fait, ajoutai-je, Yvonne saura bien s'en tirer. Elle ne craint pas plus la pluie que le soleil, et de cette façon, Monsieur, le premier service que vous avez bien voulu me rendre ne dégénérera pas en une véritable corvée.

— Je redouterais pour cette pauvre enfant les mauvais chemins qu'une ondée semblable est en train de fabriquer ; tandis que moi, dit-il, en montrant ses grandes bottes de chasse, et ses guêtres épaisses, j'ai les bottes de sept lieues. En deux enjambées, et sans avoir rien à redouter des ornières où la pluie s'encaisse, je serai revenu, muni de tout ce qui vous sera nécessaire pour affronter ce déluge. Je crois que ce que j'ai de mieux à faire est d'aller au plus près.

— D'autant plus que ce *plus près* est notre chez nous, interrompis-je étourdiment.

— Veuillez donc, Mademoiselle, me dire la route à prendre pour arriver le plus tôt possible.

— N'êtes-vous pas du pays ? Ne connaissez-vous pas le château de Sancey ?

— Quoi ! s'écria l'inconnu, vous seriez mademoiselle de Sancy ! »

Il rougit subitement, comme s'il s'en voulait à lui-même de cette brusque exclamation.

« Mais oui, Monsieur, repris-je, après un court instant de silence. Qu'y a-t-il donc là d'étonnant ? »

L'inconnu se mordit les lèvres :

« Mon Dieu, Mademoiselle, dit-il en se découvrant respectueusement, vous voyez en moi le plus malheureux des hommes. Je désirerais faire tout au monde pour vous rendre service, mais il m'est impossible de me rendre au château de Sancey, comme je vous le proposais étourdiment. D'une part, *on* ne me le pardonnerait pas, et de l'autre, Monsieur votre père serait bien étonné de ma démarche. Veuillez donc m'accorder quelques minutes de plus; il y a heureusement d'autres parapluies dans l'univers que ceux du château de Sancey. »

Ce disant, l'inconnu prit à son cou ses grandes bottes de sept lieues, et avant que la surprise m'ait permis de lui demander aucune explication, ni même de refuser le service qu'il me rendait d'une façon si singulière, il était déjà loin.

Que faire ? Devions-nous pour échapper à la né-

cessité de la reconnaissance envers notre bizarre protecteur nous faire transpercer par ces cascades, qui tombaient du ciel en nappes bruyantes ?

Je regardais Yvonne avec détresse, mais la chère petite, très-accoutumée déjà à sa situation, avec la résignation passive qui fait le fond de son caractère, se sentant abritée suffisamment par notre ami le rocher, avait tiré son tricot, et s'était mise à tricoter avec autant de sérénité que si elle avait été commodément assise au coin du feu de la grande cuisine de Sancey.

Le temps me paraissait long, à moi, qui n'avais aucune envie de sortir mon crochet de sa corbeille. Aussi, pour l'abréger, je me mis à chercher au fond de ma tête ce que pouvait signifier la répugnance si manifeste de l'inconnu à se rendre au château.

Ce jeune chasseur était certainement un homme du monde.

Pourquoi donc mon père lui aurait-il fait mauvais accueil, quand tout, dans son apparence extérieure, dans sa façon d'être générale, prévenait en sa faveur? Son air ouvert, et timide cependant, son embarras qui n'était pas sans grâce, portaient l'empreinte d'une excellente éducation.

J'aurais bien cherché en vain jusqu'au lendemain si tout à coup les bottes de sept lieues ne s'étaient fait entendre, clapotant dans le chemin transformé en torrent.

Notre protecteur avait bien fait les choses ; non-seulement il s'était muni de deux parapluies gigantesques, en cotonnade rouge et bleue, mais encore il nous apportait de bons sabots, empruntés comme les parapluies à une ferme voisine. — Pour comble de précaution, une provision de paille au fond des sabots !

« Dans le cas inévitable, dit galamment l'inconnu, où vous seriez trop à l'aise au milieu de ces rustiques chaussures, qui n'ont rien de commun avec les pantoufles de Cendrillon. »

Ainsi équipées, nous n'avions plus qu'à prendre le chemin du retour, ce que nous fîmes non sans de joyeux éclats de rire.

Je trébuchais au bras d'Yvonne, tandis que l'inconnu marchait devant nous, sondant du bout d'une canne qu'il s'était taillée dans le bois, les abîmes et les fondrières de la route.

Au bout d'un quart d'heure de marche fort pénible, nous commençames à apercevoir les tourelles de Sancey. — Ce paisible aspect eut l'air de faire à notre compagnon l'effet de la tête de Méduse. — Il fronça le sourcil et fit mine de brandir son bâton, comme pour le diriger vers quelque ennemi invisible, murmura deux ou trois mots sans suite, puis s'arrêta, le chapeau à la main.

« Je ne dois pas, je ne peux pas aller plus loin, Mademoiselle, me dit-il gravement ; cela aurait été pour moi un grand honneur de vous protéger jusqu'à la

grille de vos domaines ; malheureusement, il y a des impossibilités absolues. »

Là-dessus, il s'inclina respectueusement, je lui dis encore merci, mais plus timidement cette fois, et les grandes bottes eurent bien vite fait de l'emmener hors de la portée de la vue.

« Quel original ! » vas-tu dire.

Et maintenant, chère Jeanne, en voilà bien long, à propos d'un mouchoir de poche. Je tombe de sommeil, et je me hâte de clore ce bavardage sans fin.

Toute à toi.

MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

7 juillet.

« Comme voilà un accès de sommeil qui arrive à propos, pour n'en pas dire plus qu'on n'en veut dire ! Sais-tu que cette aventure est du dernier romanesque ?

Un mouchoir égaré, un orage dans les bois, un discret protecteur, qui ne se nomme pas, et disparaît comme un preux chevalier, après avoir délivré la princesse !

Quelle jolie charade cela ferait, avec un mariage au bout !

Franchement, Madeleine, ce jeune chasseur à l'air ouvert et timide me conviendrait bien mieux pour

beau-frère que monsieur de Préval, dont tu ne me dis plus mot.

J'attends avec impatience la suite de ce charmant récit. Que veux-tu donc que je te dise en échange ? — Je vais dénicher les œufs tous les matins au poulailler, j'apprends à faire le fromage à la crême, je suis déjà de première force sur la pâtisserie de campagne (c'est un peu indigeste, mais excellent), et je compte t'envoyer avant qu'il soit longtemps, du beurre de ma fabrication, dont tu me diras des nouvelles.

Ne me fais pas languir, je t'en prie.

Quand ce ne serait qu'un mot, il me le faut.

A toi.

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

12 juillet.

« Es-tu folle, ma chérie ? A notre époque, les mariages ne se préparent pas dans les bois, comme du temps de Paul et de Virginie.

Quant à M. de Préval, il a eu le bon goût de prendre congé, à la première menace de rhumatisme qui est venue fondre sur mon père. Il a compris, ce prétendant ridicule, qu'il ne pouvait plus rester, mon père gardant la chambre ; et un beau matin, j'ai reçu son salut d'adieu.

Pour en revenir à ce jeune inconnu, qui a l'hon-

neur d'occuper ta pensée, il est bien inutile, ma chère Jeanne, de baser quoi que ce soit sur cette rencontre fortuite.

Il est probable que je ne reverrai jamais M. Raoul de Cirey. — Son nom m'a été dit par Yvonne, qui connaît tous les environs.

C'est un jeune homme fort recommandable, mais sans aucune fortune.

Il dépend entièrement, pour le présent, et pour l'avenir, d'un vieil oncle avare, qui l'a recueilli chez lui, lorsque la mort de ses parents l'a laissé orphelin en bas âge.

Cet oncle ne le rend pas heureux. — (C'est Yvonne qui parle.) — Quant à M. Raoul, il est fort aimé, et fort considéré dans le pays, toujours d'après les dires de ma petite soubrette.

Bien qu'il soit trop pauvre pour donner beaucoup, tout le monde vante sa charité ; à défaut d'argent, il a de bonnes paroles et de bons conseils, au service de tous. — Ces braves paysans, qui l'ont vu naître, savent que son temps, son intelligence, et son crédit auprès de son oncle leur appartiennent.

Il va visiter les pauvres, il les soigne dans leurs maladies, il est consulté par les voisins dans les cas en litige, il emploie en aumônes la majeure partie de la mince pension que lui fait son oncle ; en un mot, c'est la providence du pays, m'a dit Yvonne en terminant ce long panégyrique.

Certes, voilà un bel éloge, et toute jeune fille serait fière et heureuse de donner sa main à un être doué d'aussi précieuses qualités.

Mais en outre qu'il n'y a en moi rien de ce qui pourrait l'attirer, il existe, entre sa famille et la mienne, une vieille haine dont il a sans doute hérité.

La preuve en est dans son refus formel d'aller chercher un parapluie pour moi au château. — Nous ne nous reverrons donc probablement jamais, et l'*aventure*, ainsi qu'il te plaît de qualifier cette simple rencontre, en restera certainement là.

Mon père va tout à fait bien ; j'en suis heureuse : il m'était cruel de le voir souffrir, et cependant, je regrette parfois ces heures d'intimité forcée, où je lui servais de société, où je partageais ses lectures... Maintenant, il a repris ses longues courses à cheval, moi, mes promenades solitaires avec ma fidèle Yvonne, et la vie s'écoule dans une monotonie sans attraits, parce que je n'ai personne avec qui partager le poids des heures.

Voilà un mot que je devrais rayer ! Il est bien peu chrétien ! Chacune de ces heures est un présent nouveau de la bonté de Dieu, et si nous l'employions suivant ses desseins, ce serait un gain incessant à ses yeux. Pauvres créatures que nous sommes ! — Nous préférons traîner la chaîne, qui semble alors deux fois plus lourde, plutôt que de la porter allégrement.

Jeanne, combien j'aurais besoin de quelques-unes des sages leçons de la mère Anastasie ! Chaque jour m'apporte avec lui une nouvelle preuve de ma faiblesse. — Je me crois affermie dans le bien, mes pensées, me semble-t-il, sont toutes tournées vers le ciel ; Dieu m'apparaît comme la fin unique vers laquelle nous devons tendre. — J'aspire à lui ; il me semble que les ailes seules me manquent pour m'envoler dans son sein, pour fuir cette terre dont je méprise les plaisirs d'un jour, et puis un rien me rabaisse de toute la hauteur de ma présomption.

Qu'a-t-il fallu pour cela ?

Un souffle, une parole, un regard peut-être !

N'est-ce pas une des choses les plus fâcheuses de la condition de l'homme sur cette terre que ce perpétuel changement ?

Vouloir et ne vouloir plus !

Souhaiter le bien la veille, pour mal faire le lendemain !

Attendre, désirer, espérer, et puis ensuite regretter et se repentir !

Je m'arrête ; je n'ai pas le droit de t'imposer mes sermons. — Plus vaillante et plus vertueuse que moi, tu sais prendre la vie comme elle vient, et te faire une agréable *mosaïque* des mille petits riens dont j'ai le tort immense de ne pas me soucier.

Mais on ne refait pas sa nature ! A peine même si l'on corrige ses défauts. — La preuve, c'est que

je retombe sans cesse dans mon éternel rabachage !

Adieu, chère amie, prends-moi telle que, n'est-ce pas, et aime-moi quand même.

MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

16 juillet.

« C'est bien vrai, au moins, Madeleine, qu'il te pousse des ailes !

Ta lettre était de l'espèce éthérée.

Pour moi, je suis une pauvre créature si terrestre, que je m'attache de plus en plus des grains de plomb aux pieds pour me retenir ici-bas.

Quand je dis *ici-bas*, j'entends cette ferme enchantée, qui ne me laisse le loisir de rien regretter, si ce n'est toi.

J'ai même fait, de concert avec ma tante, le projet audacieux de ne plus rentrer au couvent. Cependant, je ne me fais pas d'illusions ; je sais que je rencontrerai bien des obstacles dans les projets fort arrêtés de mon oncle et tuteur.

Il a la fâcheuse idée de croire qu'il me reste encore beaucoup de choses à apprendre, et je ne pourrais la lui enlever qu'en subissant en sa présence un examen redoutable.

Le remède serait pire que le mal, n'est-ce pas ? Aussi n'aurai-je garde de m'y exposer.

Je me contente, pour l'acquit de ma conscience, de passer une heure ou deux par jour, en compagnie de quelque vieux livre, que je prends un peu au hasard dans une petite pièce obscure qu'on appelle la *bibliothèque*, et qui n'est en réalité qu'une sorte de *capharnaüm*, où se déversent de temps à autre les inutilités de la maison, les meubles cassés, les objets au rebut, etc.

Mais enfin , il y a parfois de bonnes choses au milieu de ces décombres, et je t'assure que mon très-léger bagage de science s'est un peu alourdi.

Tes ailes me permettront-elles de te parler de mon jeune inconnu ? Je ne sais pourquoi il m'intéresse ainsi ; c'est sans doute parce que tu me l'as dépeint bon pour les petits, et secourable aux pauvres. L'as-tu revu ? L'as-tu rencontré dans quelque vallon, dans quelque sentier ? — Quant à ne pas te croire digne de lui, c'est une autre affaire :

Montesquieu a dit, Mademoiselle :

« Il est aussi dangereux de s'estimer trop que de s'estimer trop peu. »

Je t'entends rire d'ici, et je te le permets.

Tu ne soupçonnais guère, n'est-ce pas, mes relations nouvelles avec cet illustre personnage.

Pour ne pas te laisser de fausses idées sur mon compte, je t'avouerai que je ne connais pas beaucoup plus Montesquieu que je ne le faisais de ton temps. J'ai rencontré cette phrase unique dans un des bou-

quins de mon capharnaüm ; je l'ai trouvée juste, et je te l'ai servie tout de suite, par crainte des mauvais tours que mon infidèle mémoire a l'habitude de me jouer.

C'est demain que je mets à la poste ma livre de beurre.

Quand je dis *à la poste*, c'est une façon de parler; on n'y accepte pas les *corps gras*, mais à la grande vitesse, dans un joli petit pot de grès gris, où *j'empotterai* moi-même ma marchandise ; c'est l'expression.

Si nous étions dans la saison, j'aurais joint à ce trop mince envoi, quelques diamants noirs de nos truffières. Ce sera pour octobre ou novembre, dans le cas fortuné où je gagnerais mon procès avec mon tuteur, et où il voudrait bien considérer mon éducation comme finie.

Adieu, chère Madeleine, reprends donc tes longues lettres d'autrefois. Sais-tu bien que tu me négliges un peu ?

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

18 juillet.

« Ton beurre est parfait, ma chérie, je viens t'en remercier la bouche pleine encore.

Nous nous mettions à table lorsqu'il est arrivé, cela ne pouvait mieux se rencontrer.

Mon père l'a proclamé d'une qualité supérieure ; il en a couvert les mouillettes de son œuf à la coque, le petit pain de gruau qu'il mange habituellement au dessert, avec ses fruits, et enfin les minces tartines que je lui découpe pour la tasse de thé finale.

C'est te dire que ton œuvre exquise a toute chance pour ne pas faire long feu, et être mangée dans toute sa fraîcheur.

A cette occasion, mon père m'a parlé de toi avec bienveillance ; j'en étais toute heureuse et toute surprise ; il a même fini par me dire, tout en remuant méthodiquement le sucre de sa tasse, pour le faire fondre, par des procédés toujours les mêmes :

« L'année prochaine, mon enfant, si vous le souhaitez, j'enverrai à votre amie une invitation pour venir passer quelques jours avec vous. »

L'année prochaine ! pourquoi pas cette année ?

N'a-t-il donc pas compris que tu étais en vacances? je le lui ai pourtant expliqué.

Non ; en y réfléchissant bien, la fixation de cette lointaine échéance est tout à fait dans le caractère de mon père.

Il aime à voir venir les choses de loin, et bien des fois déjà, il m'a fait de tranquilles observations sur ce qu'il appelle l'impétuosité de ma nature.

Il faut qu'il me connaisse bien peu ! Moi qui passais au couvent pour une eau dormante, un être paisible par excellence ! — Je sais bien qu'au fond, tout

au fond, j'ai mes petits volcans, que la mère Anastasie et toi, vous étiez seules à connaître, mais ces volcans-là ne sont pas de l'espèce éruptive.

Tu me demandes si j'ai revu M. de Cirey ?

Oui ; une fois, en sortant de la grand'messe du dimanche.

Il ne s'attendait sans doute pas à me rencontrer au bras de mon père, car il a rougi, à cause probablement du salut qu'il s'est vu obligé de me faire.

« Comment ce jeune homme vous salue-t-il, Madeleine ? » me demanda mon père avec un ton de sévérité qui me fit voir qu'Yvonne avait eu raison, lorsqu'elle m'avait parlé d'une haine de famille.

Je racontai la surprise de l'orage, sans rien omettre, ni les parapluies, ni les sabots, ni même le refus que M. de Cirey m'avait fait d'aller chercher les secours au plus près, c'est-à-dire au château.

« Je regrette, Madeleine, que vous ne m'ayez pas parlé plus tôt de ce futile incident » reprit mon père dont le ton s'était adouci.

Il ne s'expliqua pas davantage là-dessus, et voilà tout ce que j'ai à te dire, pour mettre dans le *dossier* de M. de Cirey. — Tu as donc bien du temps à perdre, petite Jeanne !

Adieu, encore une fois merci pour ton beurre sans rival. J'oubliais de te dire que mon père a proclamé bien haut, qu'il n'en avait jamais eu de pareil sur sa table, bien que nous touchions à la patrie du beurre.

Il a ajouté avec un hochement de tête très-significatif, qui accompagne d'ordinaire ses meilleurs compliments :

« C'est très-bien de la part de votre amie de se livrer à ces petits travaux ! Il faut qu'une femme ait des mains, aussi bien qu'une tête et un cœur. Faites quoi que ce soit, pourvu que ce soit quelque chose d'utile. Il n'y a rien au monde de si redoutable que les vies molles et vides, légères et gaspillées. »

Et comme je rougissais :

« Cette observation ne vous concerne pas, Madeleine, je crois, j'espère, veux-je dire, que vous occupez bien votre temps. J'ai parlé en général. »

Dans l'après-midi, je restai au salon où je travaillai assidûment à ma tapisserie.

C'est une chasuble que je veux offrir à notre bon curé pour le 15 août ; des lis et des marguerites, sur un fond de soie bleue au petit point. L'ouvrage ne manque pas, et je crains bien de ne pas me trouver en mesure pour le jour dit.

Enfin, comme j'étais absorbée dans la combinaison des nuances, mon père entra sans bruit, et j'entendis tout à coup sa voix grave, qui me disait par-dessus mon épaule :

« C'est une œuvre de patience, et d'habileté que vous entreprenez là, Madeleine ; je ne vous savais pas si adroite. »

Jeanne, tu vas te moquer de moi, mais ces quel-

ques mots ont suffi pour me mettre la joie au cœur, et une ardeur nouvelle au bout des doigts.

Tu vois bien que je ne suis pas exigeante, comme le prétendait la mère Anastasie, et que je sais avoir, moi aussi, le culte des miettes.

Te rappelles-tu la jolie leçon qu'elle nous avait faite à ce propos, un certain dimanche après la messe?

L'évangile du jour racontait le miracle des cinq pains d'orge et des petits poissons, et là-dessus, notre pieuse institutrice, avec cette éloquence et cette verve, qui la possédaient à certains jours, nous fit remarquer combien de gens ici-bas, privés de l'abondance qui entoure quelques-uns, savent se contenter et se nourrir de miettes, pendant toute la durée de leur rude existence, à l'exemple des cinq mille auditeurs qui avaient suivi au désert le Seigneur Jésus.

Ah ! quand on aime, comme tout paraît facile et doux!

Ainsi que le dit le livre divin de l'Imitation, « il n'y a point de labeur ni de peine là où il y a l'amour. »

Voilà encore que je me mets à grimper sur mes sommets comme tu m'en accuses souvent.

Adieu donc, je retourne à ma tapisserie.

MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

25 juillet.

« Tu me parles de lis et de marguerites, de nuances difficiles à combiner, de fond bleu à petits points, d'imitation et de la mère Anastasie ; tout cela compose une très-jolie lettre, comme tu t'entends à les faire, mais *tout cela* ne m'explique pas le secret de la haine qui règne depuis un temps immémorial entre la famille de Cirey et ta propre famille.

Heureusement que nous ne sommes pas en Corse ; car, dans ce cas, je craindrais de voir ton protecteur du jour de l'orage condamné par les lois sacrées de la *vendetta* à plonger un poignard homicide dans le cœur de l'innocente héritière des seigneurs de Sancey.

Quel beau rôle à jouer pour toi, Madeleine ! Devenir l'ange de la réconciliation entre ces deux familles ennemies ! Mettre fin par ta douce influence, à cette vieille haine des Capulets et des Montaigus de votre riant Anjou.

J'ai l'air de plaisanter, mais sérieusement, rien ne me semblerait plus naturel. M. de Cirey est pauvre : tu es riche, tout serait pour le mieux.

Je sais bien que d'habitude, dans le monde, on ne calcule pas ainsi ; mais nous ne sommes pas des gens du monde nous, n'est-ce pas Madeleine ?

Cependant, si, par malheur, ton père tenait pour

toi à une riche alliance, tous mes plans se trouveraient déconcertés.

Pour revenir à l'heure présente, je te dirai que nous venons de faire une promenade en bateau, pendant laquelle je t'ai regrettée à tout instant.

Le soleil avait pompé depuis longtemps la rosée du matin, et cependant, il y avait encore un reste de fraîcheur sur les prairies d'alentour.

Les arbres des deux rives jetaient leur ombre profonde sur le paisible miroir où nous glissions sans bruit ; le ciel était bleu au-dessus de nos têtes ; les oiseaux chantaient ; les insectes bourdonnaient en suivant notre petite barque, c'était une vraie fête.

« Ah ! qu'on est bien ici, ma bonne tante ! » me suis-je écriée tout à coup.

Elle m'a souri maternellement, puis tirant de sa poche une lettre, que je l'avais vue recevoir le matin même, elle me l'a tendue :

« Lis », a-t-elle dit.

Ah ! Madeleine, quel cri de joie j'ai poussé ! Mon tuteur consent ! Il me laisse à ma tante. Juge de mon bonheur.

Je redoutais tant le séjour définitif à Paris, dans une famille que je connais à peine : lui, voyageant toujours, et puis ce second mariage, cette nouvelle alliance avec une femme si différente de la première.

Comme je me serais trouvée dépaysée, moi, l'or-

pheline pauvre et sans asile, admise comme par charité dans cette opulente maison !

Ici tout le monde m'aime, et je me sens bien à ma place.

Remercie Dieu avec moi, ma chère Madeleine, et si tu oses revenir là-dessus, remercie ton père de son invitation pour l'année prochaine. — Quelque lointain que soit cet avenir, je ne lui en suis pas moins fort reconnaissante.

JEANNE. »

MADELEINE A JEANNE.

28 juillet.

« Avant tout, chère amie, reçois mes félicitations. Je savais combien il te paraîtrait dur de retourner au couvent sans moi ; je savais aussi que tu redoutais plus encore la vie à Paris, chez ta nouvelle tante. — Oui, je remercie Dieu pour toi et avec toi. Il est si doux de vivre là où l'on se sent aimé !

Le temps passe vite malgré tout, si vite que je vois arriver avec terreur le 15 août. Ma belle chasuble, que j'aurais été si heureuse de voir inaugurer à l'autel de la sainte Vierge, pour le jour de sa fête, ne sera pas terminée, je le crains bien.

« Consolez-vous, ma chère enfant, m'a dit notre bon curé, à qui j'exprimais mes regrets, vous pouvez me dédommager, et au delà. Puisque je dois avoir un

jour ce bel ornement, ouvrage de vos mains pieuses, pour ma modeste église, je saurai attendre.

« Mais il y a un autre service que vous pouvez me rendre.

« Consentez à chanter à la grand'messe de ce saint jour, en l'honneur du bon Dieu et de sa divine mère ; le nouveau maître d'école est musicien ; il saura vous accompagner convenablement sur le petit orgue-harmonium, don de monsieur de Sancey, mon trop généreux paroissien. »

J'ai répondu que je demanderais à mon père, et que, s'il y consentait, je n'aurais pas d'objection à faire, en dépit de mon peu de talent, et de ma timidité.

« Pour le talent, ma chère enfant, a-t-il repris, je sais à quoi m'en tenir, mais il n'est pas dans mon rôle de pasteur des âmes de complimenter une jeune fille, sur un don de Dieu aussi gratuit que celui d'une belle voix. — Quant à la timidité, je la comprends ; je serais désolé de vous voir, à peine sortie du couvent, munie de l'aplomb d'une cantatrice de profession, mais le bon Dieu, pour qui vous chanterez, vous aidera, je n'en doute pas. »

Mon père dit *oui*, et de grand cœur à ma première ouverture, mais il ajouta aussitôt :

« Si ce n'était à l'église, Madeleine, je ne consentirais pas à ce que vous vous fassiez entendre en public. — Les talents de la femme, hors le cas de nécessité absolue, quand ils servent de gagne-pain par

exemple, ne doivent pas avoir d'autre théâtre que le cercle de la famille ; toute exhibition de sa part, qui dépasse ce cercle étroit, me semble inconvenante et peut devenir funeste. »

Je suis tellement de l'avis de mon père là-dessus que j'aurais souhaité que l'église fût comprise dans son interdiction, mais puisqu'il faut obéir, je le ferai de bonne grâce et de mon mieux.

Je me suis mise déjà à chercher dans ma musique de couvent, et voici à quoi je me suis arrêtée :

Ave Maria, de Cherubini.

O Salutaris, de Nicou-Choron.

Agnus Dei, de Mozard.

Quant au *Kyrie*, je n'en trouvais pas à ma convenance, pour une voix de femme seule, et j'en ai adapté un tant bien que mal sur un morceau d'Haëndel.

Tu te rappelles tout cela, n'est-ce pas ? Avec quelle émotion, dans notre humble petite église de village, je redirai ces chants pieux des grands jours !

Le maître d'école est venu pour fixer le jour de la répétition ; c'est un homme fort au-dessus de sa modeste situation ; il comprend la musique, aime les grands maîtres. Nous nous sommes fort bien entendus dans notre admiration commune pour Mozard.

Mon père l'a retenu à déjeuner, et l'a forcé à emporter toute une boîte d'excellents cigares, avec une provision de thé de chez *Marquis*, dont il avait loué le goût extrafin.

Ce n'est pas la première fois que je remarque en mon père, sous son enveloppe de froideur, une bonté délicate et prévenante pour les humbles et les petits.

Aussi on l'adore dans le village, et je reçois les heureuses *éclaboussures* de cette affection si méritée. — Il est vrai que ma bourse de charité est aussitôt remplie que vidée :

« Donnez sans compter, Madeleine, m'a dit mon père, une fois pour toutes. — Vous êtes assez riche pour cela. »

Et il a ajouté ce mot, du bon roi Stanislas, paraît-il :

« Trésor de charité et de miséricordieuse aumône est le seul qui ne s'appauvrisse pas en se partageant. »

Certes, voilà des éléments de bonheur, diras-tu.

Je ne le nie pas et je tâche d'en jouir.

Deux fois par semaine, je vais avec Yvonne faire une grande tournée chez mes pauvres. — Je constate les besoins, je prends note de chaque demande, et, une fois rentrée au château, j'envoie ce qui est nécessaire, en fait d'aliments ou de médicaments.

Godard prépare en outre, chaque matin, une immense marmite, dans laquelle entrent tous les restes de la table. Il fait avec cela, je t'assure, de merveilleux potages, et les pauvres familles du pays ne manquent pas de rendre hommage à son talent, par l'assiduité avec laquelle elles envoient chaque jour un de leurs plus jeunes membres faire remplir la soupière.

Je ne t'écrirai plus maintenant qu'après le quinze août, je te raconterai sincèrement comment cela s'est passé.

Ton amie.

MADELEINE. »

« *P.-S.* J'allais oublier de te dire que dans une de mes tournées matinales, j'ai rencontré M. de Cirey, qui sortait de chez une pauvre vieille paralytique, à laquelle je porte parfois de petites douceurs.

Il m'a saluée en rougissant ; j'ai fait de même, et la rencontre s'est bornée là. — Sans doute qu'il pense, lui aussi, que la main droite doit ignorer ce que fait la main gauche, et qu'il aura été gêné de se trouver pris en flagrant délit de bonnes œuvres.

La vieille paralytique ne tarissait pas sur son compte ; elle m'a montré les *friandises* qu'il lui avait apportées ; du tabac à priser, et une livre de bon café, les deux passions de la pauvre vieille. — Moi, je me sentais bien en arrière dans son estime avec mon vin de Bordeaux et mes confitures. »

DE LA MÊME A LA MÊME.

17 août.

« J'aurais voulu venir te trouver dès hier, ma chère Jeanne ; cela m'a été impossible: du monde à dîner et à déjeuner, des visites dans l'après-midi ! Pas une minute à garder pour soi.

Je n'aime guère ces journées-là, mais encore faut-il au moins savoir les accepter. Quand on a si peu de devoirs à remplir que j'en ai, on serait inexcusable d'y apporter de la négligence.

Enfin, me voilà ! Notre messe solennelle s'est passée on ne peut mieux. Il y avait beaucoup de monde des environs. — Monsieur le curé et mon père ont été contents. C'était tout ce qu'il me fallait. — Je dois avouer cependant, à toi à qui je dis tout, qu'en outre de ces deux précieux suffrages, j'en ai recueilli beaucoup d'autres à la sortie de l'église.

Une foule de personnes que je ne connais pas sont venues féliciter mon père qui avait l'air radieux. Sa physionomie heureuse a été ma plus douce récompense.

« Comment ne nous avez-vous pas encore amené mademoiselle de Sancey?» lui disait-on de toutes parts.

Un grand Monsieur, à cheveux gris, à l'air fort distingué, la rosette rouge à la boutonnière, demanda à m'être présenté.

« Monsieur le préfet d'Angers, mademoiselle de Sancey, » dit mon père, avec ce grand air qui m'intimide souvent.

Je devins toute rouge.

Un préfet ? Juge donc ! Et une petite pensionnaire comme moi !

Ce préfet, je dois le dire, est un homme fort aimable.

« Mademoiselle, me dit-il, en s'inclinant, je viens au nom de madame de Rivas, et au mien, plaider une cause que nous avons fort à cœur de gagner.

« La préfecture va donner un bal à l'occasion des courses. Voulez-vous m'autoriser à rapporter à madame de Rivas l'espérance qu'elle peut compter sur une charmante danseuse de plus?.. »

Je me tournai vers mon père et l'interrogeai du regard:

« Répondez vous-même, Madeleine, me dit-il, en souriant. Si ce bal vous tente, je serai heureux de vous y conduire, et de répondre ainsi à la gracieuse invitation de madame de Rivas. »

Paraître hésiter aurait été impoli :

« Je ferai une assez triste danseuse, Monsieur, dis-je, en m'efforçant de garder mon aplomb, mais si vous voulez bien m'accepter telle quelle, je serai heureuse de faire la connaissance de madame de Rivas. »

Là-dessus, nous remontâmes en voiture, avec le préfet que mon père avait invité à déjeuner.

Quand nous nous retrouvâmes seuls, le soir, mon père me dit brusquement :

« Savez-vous danser au moins ?

— Je passais pour une des plus habiles au couvent; il est vrai que les danses qu'on nous enseignait ne devaient guère ressembler à ce qui se fait dans le monde.

— Quelles danses ? Que voulez-vous dire ?

— Mais, des pas solennels, des avant-deux pleins de majesté, des *si sols* sur les pointes, dis-je.

— Qu'importe ! Vous n'êtes pas maladroite, vous regarderez les autres, et vous ferez comme elles. Il va sans dire que j'autorise le quadrille seulement. Quand vous serez mariée, vous valserez, vous polkerez, si votre mari vous y autorise. Ce sera affaire à lui. Jusque-là pas de danse tournante. »

Il paraît que je fis une singulière figure en entendant ces paroles: « quand vous serez mariée », et « votre mari », car mon père me regarda dans le blanc des yeux, pour ainsi dire, et ajouta :

« Quel air effaré vous prenez, Madeleine ! A dix-huit ans, le mariage est une éventualité qu'il faut commencer à prévoir. »

A ce moment la figure de monsieur de Préval m'apparut avec une vérité singulière.

Tu sais que mon imagination me joue souvent de ces tours-là.

Il me sembla qu'il était auprès de moi, en habit noir, et en cravate blanche, et qu'il me tendait la main pour me conduire à l'autel !

« Mon père, murmurai-je, je vous en supplie, gardez-moi auprès de vous.

— Qu'est-ce qu'il vous prend, mon enfant ? me demanda-t-il en souriant. Nous n'en sommes pas encore là ; et d'ailleurs, je ne forcerai pas votre choix.

— Alors, m'écriai-je, incapable de maîtriser mon émotion, vous me permettez de le refuser.

— Qui donc ? répéta-t-il par deux fois avec un étonnement qui n'avait rien de feint.

— Monsieur de Préval », balbutiai-je...

A peine avais-je achevé la dernière syllabe de ce nom que j'entendis un bruyant éclat de rire à côté de moi. Interdite, confuse, les yeux baissés, pouvais-je croire que c'était mon père qui riait de cette sorte, lui dont je connaissais à peine le rare sourire.

Oui, c'était bien lui ! Il riait comme un écolier, et me regardait d'une façon si singulière que je ne savais plus quelle contenance tenir.

« Monsieur de Préval ! répéta-t-il, en appuyant sur chaque syllabe. Mon pauvre ami!..... Mais, petite folle que vous êtes, il a trois fois votre âge, et deux ans de plus que votre vieux père ! Qui diable a pu lui mettre une idée pareille en tête?» ajouta-t-il en riant de plus belle, sans avoir pitié de ma confusion.

J'aurais voulu m'enfoncer à cent pieds sous terre.

« Ah ! j'y suis, reprit-il après un instant de silence, pendant lequel j'effeuillais, sans y prendre garde, une admirable rose thé, ce sont les citations de saint Jérôme ! — Vous avez pensé, n'est-ce pas, que mon pauvre ami cherchait à vous prendre par votre faible ? »

Mon père disait vrai, tu te souviens, Jeanne. Je rougis subitement jusqu'à la racine des cheveux.

« Allons, j'ai deviné juste, je le vois, dit-il avec un air de bonhomie qui n'était pas dans sa coutume. Mais, cruelle enfant, ce n'est pas une raison pour vous en prendre à ces pauvres fleurs. Regardez que de ruines autour de vous ! »

Je commençais à sourire, au milieu des larmes les plus sottes que j'aie jamais versées, lorsque la porte s'ouvrit, et Pierre, le domestique favori de mon père, un vieux soldat, qui a fait toutes les campagnes d'Afrique, et qui se jetterait au feu pour son colonel, présenta sa tête bronzée et la retira aussitôt.

« Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il ? » demanda mon père.

Pierre fit une seconde entrée plus complète :

« Une lettre pour Mademoiselle, dit-il.

— Eh bien ! donne, qui t'arrête ? »

Cette lettre ne portait pas le timbre de la poste ; l'écriture de l'adresse m'était inconnue. Je fis sauter le cachet, après en avoir demandé l'autorisation à mon père, et le rouge me monta de nouveau à la figure.

Ce n'était pas une lettre, mais une pièce de vers, écrite par une main masculine à coup sûr. Je poussai une légère exclamation ; mon père, qui s'occupait à feuilleter *la Revue armoricaine,* arrivée le matin, me regarda fixement :

« C'est de votre amie Jeanne ? me demanda-t-il.

— Non, mon père. »

Et avant que j'aie pu rien ajouter, il continua son interrogatoire...

« De la révérende mère Anastasie, alors, car je ne vous connais pas d'autres correspondants ?

— Non, mon père, répondis-je, en me troublant plus qu'il n'était nécessaire. Je ne sais ce que cela veut

dire.... Il n'y a pas de signature..... et je ne vois que des vers.... sans un mot d'envoi.

— Passez, » me dit-il en tendant la main.

Je n'avais encore lu que la première strophe ; elle ne pouvait m'instruire de rien, et cependant, pourquoi le nom de monsieur de Cirey traversa-t-il ma pensée ?

« Vous ne soupçonnez pas quel peut être l'aimable poète qui célèbre ainsi les charmes de votre voix ? me demanda mon père, d'un ton que je trouvai ironique.

Je baissai les yeux sans répondre.

« Suspecteriez-vous encore mon pauvre Préval, par hasard ?

— Mon père, murmurai-je, ne vous raillez pas ainsi d'une folie d'un instant.

— Eh bien ! alors, Madeleine, soyez franche. »

Dans ces cas-là, une jeune fille manque rarement de pénétration.

« Je n'ai pas la pensée de vous rien céler, mon père, repris-je gravement ; mais je ne sais rien de plus que vous ; si je mettais un nom en avant, je pourrais craindre de me tromper encore, comme pour M. de Préval.

— Bien touché, Madeleine, dit mon père avec bonhomie. En escrime, voilà qui s'appellerait une *feinte*, maris la feinte ne convient pas à votre caractère. Parlez donc, enfant.

— Eh bien ! murmurai-je, en appelant à moi tout

mon courage..... je pense que..... peut-être...... monsieur de Cirey.....

— Monsieur Raoul de Cirey ! s'écria mon père avec brusquerie. Le neveu de cet insupportable et tracassier faiseur de procès ! Vous me ferez le plaisir, Madeleine, de renvoyer ce galant échantillon poétique à son auteur.

— Mais, mon père, puisqu'il n'a pas signé, puisqu'il ne se nomme pas.....

— C'est juste ; vous avez raison, petite fille ; nous en resterons donc là ; je voudrais bien savoir seulement comment il se fait que ce jeune poète inconnu vous ait prise pour sa muse inspiratrice. Où l'avez-vous revu ? Comment vous connaît-il ? »

Je racontai alors à mon père la seconde rencontre que j'avais faite de monsieur de Cirey, en sortant de chez ma vieille paralytique.

« Et voilà tout ? Il ne vous a pas parlé ?

— Non, mon père ; nous avons échangé un salut banal.

— C'est bien ; vous êtes fort innocente des excentricités poétiques de cet amateur de musique sacrée. Mais, voyons, enfant, lisez-moi donc « ces lignes d'inégale longueur », comme je ne sais plus qui définissait les vers. »

J'étais au supplice.

Décidément, pendant cette cruelle après-midi,

j'étais destinée à endurer toutes sortes de petites tortures.

Il fallut obéir pourtant !

Jeanne, je ne sais ce que pensa mon père de la lecture qu'il m'imposait, mais, pour moi, je trouvai ces vers charmants.

Était-ce mon amour-propre flatté, qui me portait à l'indulgence ?

Peut-être, mais écoute, et tu jugeras:

Après la messe du quinze août.

Non, je n'avaisjamais compris des saints cantiques
Les sévères beautés, la sublime douceur ;
Je n'avais pas encore, à ces accords magiques,
Senti se remuer les fibres de mon cœur.

Ils n'avaient jamais fait frémir toute mon âme,
Les suaves accents des célestes concerts ;
Je ne vous avais pas entendue, ange ou femme,
Voix qui descend du haut des airs.

Avez-vous quelque part écouté les saints anges,
Sur leurs cithares d'or célébrant l'Éternel ?
Avez-vous visité les célestes phalanges?
Avez-vous deviné les cantiques du ciel ?

Votre voix nous traduit, sublime mélodie,
De votre cœur pieux, la foi, l'amour ardent,
Et l'on dit en vous écoutant :
On chante ailleurs ! Ici l'on prie !

Malgré mes effots les plus énergiques, je sentis que ma voix s'altérait en prononçant ces derniers mots.

« Hum ! hum ! fit mon père, qui n'avait cessé de tordre sa longue moustache, je serais assez de l'avis de l'homme aux rubans verts. »

Et il se mit à fredonner de sa voix de basse taille, qui est encore fort belle et fort puissante :

« Si le roi m'avait donné
« Paris sa grand' ville,
« Et qu'il me fallût quitter
« L'amour de ma mie,
« Je dirais au roi Henry :
« Reprenez votre Paris,
« J'aime mieux ma mie, ô gué,
« J'aime mieux ma mie. »

« Ce qui ne veut pas dire, ma fille, que votre poète ne fasse pas mieux que l'homme au sonnet ; mais je ne suis guère connaisseur, et j'ai toujours eu un faible pour *ma mie, ô gué*. — Or ça, Madeleine, quittons ces régions éthérées, et dites-moi si vous avez songé à organiser votre toilette.

— Mon père, j'ai tout ce qu'il me faut, j'imagine.

— Croyez-vous ? Là-dessus vous êtes plus experte que moi, cela va sans dire ; je veux seulement que vous sachiez bien qu'à Angers, on est fort élégant.

— Oui, mon père.

— Et que j'entends que vous me fassiez honneur.

— Oui, mon père.»

Là-dessus il m'embrassa au front, et je me retirai

dans ma chambre, d'où je viens de t'écrire tout ce qui précède.

Bien à toi.

MADELEINE. »

JEANNE A MADELEINE.

« Tu me pardonneras si je ne t'écris qu'un mot aujourd'hui, ma chère amie. Je suis à la veille d'un petit voyage, qui aura, je l'espère, les résultats les plus heureux.

Il ne s'agit pas de moi, mais c'est une raison pour que lesdits résultats m'intéressent au delà de toute expression.

Les vers sont charmants ; je te le dis, moi qui n'ai pas d'amour-propre en jeu, et je crois fermement comme toi que M. Raoul de Cirey est le coupable.

Bien du plaisir pour ton début dans le monde. Tu ne m'as pas dit ta toilette, mais je connais la sûreté de ton goût, et je vois d'avance ton succès. Ai-je besoin de te dire comme j'y applaudis.

JEANNE. »

La ville d'Angers, ce soir-là, présentait un aspect inaccoutumé.

Bien qu'il fût neuf heures sonnées depuis longtemps déjà au vénérable clocher de Saint-Laud, et que ce fût une heure indue pour cette paisible cité, la plupart

des boutiques étaient encore ouvertes, des lumières effarées allaient et venaient dans les appartements les mieux habités de la ville ; les coiffeurs commençaient à rentrer chez eux après une demi-journée de rudes labeurs, et les cochers de louage, leur liste en poche, s'en allaient, fouettant leurs chevaux, chercher la *pratique* impatiente.

C'était le soir du fameux bal des courses.

M. de Sancey et Madeleine étaient partis de chez eux à sept heures précises, et bien que *Castor* et *Pollux* fussent deux fameux trotteurs, dix heures moins un quart sonnaient, comme ils faisaient leur entrée dans le vestibule, au bas du grand escalier.

Le cœur de Madeleine lui battait un peu. L'émotion avait mis des couleurs inaccoutumées sur ses joues, d'ordinaire assez pâles, ses yeux brillaient comme des saphirs ; elle regardait autour d'elle d'un petit air effarouché qui lui seyait à ravir.

Qui cherchait-elle ? qu'attendait-elle ?

Certes, Madeleine de Sancey n'est pas de celles qui craignent de manquer de danseurs.

A peine assise, elle se voit déjà le point de mire de bien des regards.

« Savez-vous quelle est cette jolie blonde qui vient d'entrer au bras d'un homme d'un certain âge, son père sans doute ? demande un jeune homme à son voisin.

— Ce doit être mademoiselle de Sancey. Je ne la

connais pas personnellement, mais M. de Sancey est comme moi du conseil général, et je sais qu'elle devait sortir du couvent au printemps dernier.

— Est-ce une héritière ?

— Il n'y en a pas beaucoup d'aussi bien dotées dans notre Anjou. Fille unique, et une fortune territoriale évaluée à près de deux millions, sans parler du portefeuille dont je n'ai pas sondé les profondeurs.

— Peste ! Je me contenterais du *territoire*, sans compter que cette jeune fille est douée dans toute sa personne d'une grâce ravissante.

— Allez l'inviter à danser.

— Vous en parlez à l'aise. Si vous vouliez me présenter au moins ?

— Volontiers ! mais attendez un peu. Ils ont l'air de causer intimement avec ce jeune brun, un charmant cavalier, ma foi ! et nous pourrions les déranger. »

Ce n'étaient plus de pâles églantines qui fleurissaient maintenant sur les joues de la timide Madeleine, mais des roses pourprées à faire envie au bouquet que tenait à la main sa plus proche voisine, une jolie brune, fort recherchée déjà par l'escadron des danseurs.

Oui, Madeleine avait rougi jusqu'aux racines de sa blonde chevelure, mais son cou délicat et ses blanches épaules restaient aussi immaculés que le marbre le plus pur.

Que s'était-il donc passé ?

Bien peu de chose, en vérité.

Un jeune homme, de l'extérieur le plus distingué, perdu jusqu'alors dans la foule, s'était avancé seul, dans un espace resté libre, précisément devant la banquette où Madeleine restait assise sous la protection de son père, debout à côté d'elle.

Lui aussi avait rougi ! *lui* aussi l'avait reconnue au premier coup d'œil !

Et cependant, était-ce bien la même que la jeune fille du jour de l'orage, cette ravissante créature dont la délicate personne semblait transfigurée au milieu de ces flots de gaze blanche, sous cette couronne de bruyère aux fleurs de neige ?

Il s'arrêtait troublé, indécis, n'osant saluer, n'osant poursuivre sa route, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom.

Bonté divine ! c'est le père de Madeleine qui l'interpelle ainsi, qui lui présente une feuille de papier pliée en quatre, sur laquelle il n'a pas peine à reconnaître les lignes serrées de son écriture, ces fameuses lignes de *longueurs différentes*, comme dit M. de Sancey.

Ce matin même, en déjeûnant, M. de Sancey a demandé à sa fille si elle aurait conservé *par hasard* les vers qui lui ont été adressés par un poëte inconnu, le jour de l'Assomption, il y a dix jours à peine.

C'est bien un *pur hasard* ! Madeleine retrouva ces vers, sans recherches, sans effort, dans un petit porte-

feuille que lui a brodé Jeanne pour sa fête dernière.

Elle les donne à son père sans regret.

Ne vous hâtez pas d'applaudir à cet acte héroïque.

Madeleine, qui est douée de la plus heureuse mémoire, sait ces vers par cœur, depuis le jour même où elle les a reçus ; de plus, comme elle n'aime pas à oublier, elle se les répète chaque jour, au moins une fois, soit en se promenant sur les bords de la Loire, soit en travaillant au fond bleu de sa chasuble (il ne reste plus que le fond à faire pour que l'œuvre de patience et d'adresse soit terminée), soit en fermant sa fenêtre le soir, avant de dire adieu aux étoiles.

C'est une habitude de pensionnaire.

Ainsi, jadis, elle se répétait à elle-même les leçons qu'elle avait à cœur de bien dire le lendemain.

Cependant, M. Raoul de Cirey est là, debout, devant Madeleine et son père. — S'il conserve encore un léger embarras, on peut lire du moins, sur son jeune et honnête visage, l'assurance d'une conscience tranquille.

« Reconnaissez-vous ceci, pour vous avoir appartenu ?» demanda M. de Sancy, après s'être excusé tout d'abord auprès du jeune homme de la façon cavalière dont il l'avait interpellé.

Et comme il a été dit plus haut, il lui tend la pièce de vers anonyme.

« Oui, Monsieur », répond Raoul sans hésiter.

Il regarde M. de Sancey bien en face, mais ses yeux bruns, ouverts et limpides, n'osent se retourner vers

Madeleine, qui est devenue subitement pâle, la pauvre petite, et qui cherche à s'absorber dans la lecture de son carnet d'ivoire.

Il est encore vierge cependant de ces petits griffonnages au crayon, qui le rempliront avant la fin de la soirée.

Qu'est-ce que Madeleine peut donc y voir ?

Ce qu'elle y voit, l'innocente enfant, toujours prompte à se créer les plus terribles chimères ?

La ruine de ses espérances peut-être, car elle ose se l'avouer maintenant, elle s'intéresse à M. de Cirey, depuis qu'elle connaît, par ouï-dire, la bonté de son cœur !

Non, ce n'est pas à elle que Madeleine songe.

Il lui semble que la réponse de son père à ce *oui* audacieux va résonner comme le bruit de la mitraille à ses oreilles épouvantées.

Un duel s'en suivra, hélas !

Un duel à la façon de Rodrigue et de Don Diègue, et elle, Chimène, aurait à pleurer son père le reste de ses jours !

Oh ! cela ne sera pas ; elle se jettera entre les deux combattants, pour recevoir le coup destiné à son père; elle lui donnera sa vie, puisqu'il n'a pas voulu de sa tendresse......

Elle lève enfin un regard tremblant vers M. de Sancey :

« Monsieur, dit celui-ci à Raoul (il n'a fallu qu'une

seconde à Madeleine, pour *composer* le duel et ses terribles suites), quand on est capable de faire de si jolis vers, on vient les apporter soi-même, et maintenant, vous n'avez plus qu'une chose à faire pour qu'on vous pardonne votre *coupable* anonyme, c'est de vous faire inscrire sur le carnet de Madeleine pour le premier quadrille. »

A ce moment même, comme si l'orchestre avait deviné les intentions de M. de Sancey, un flot de bruyante harmonie s'échappa du bosquet artificiel où se cachaient les musiciens.

Raoul pâle , ému , le cœur plein d'une joie reconnaissante, offrit son bras à la tremblante Madeleine :

« Monsieur, dit-elle en baissant les yeux, je dois vous avouer avant d'aller plus loin que je suis une très-mauvaise danseuse. »

Que répondit Raoul ?

Ils sont trop loin maintenant pour que nous puissions les entendre, mais M. de Sancey suit d'un regard charmé, à travers les évolutions du quadrille, cette jolie tête blonde, couronnée de bruyères !

« Chers enfants », murmura-t-il...

MADELEINE A JEANNE.

28 août.

« Mon amie, je sais tout maintenant, et la tendresse du meilleur des pères, et la part que tu as prise à mon bonheur d'aujourd'hui.

Ce voyage dont tu me parlais, c'était pour moi que tu l'accomplissais.

Tu es venue à Angers, tu y as vu mon père dans le rendez-vous qu'il t'avait donné ; sa vive sollicitude s'inquiétait de ma tristesse, de mes bizarreries. — Il a fait appel à ton amitié, à ta confiance, et tu es accourue, conduite par ta bonne tante, racontant tout ce que tu savais de moi, bien plus que je ne t'en avais dit moi-même... Mais le cœur a de ces divinations incroyables, parfois.

Il n'y a que le mien qui n'a su rien voir.

Ah ! ma pauvre imagination, quel tour vous m'avez joué là ! Aussi me voilà bien corrigée, par la plus douce des leçons, et à l'avenir, au lieu d'écouter ces voix chimériques, qui bourdonnent sans cesse mille extravagances à mes oreilles, je n'en écouterai plus qu'une, la voix de la raison, qui parle par la bouche du meilleur des pères.

Si tu étais là, Jeanne, tout près de moi, je te dirais bien bas, qu'avant peu, il me faudra encore écouter une autre voix, obéir à un autre guide !.. Mais en lettre, c'est trop difficile.

Toi qui devines si bien, va jusqu'au bout du petit roman que ta plume ébauchait, il n'y a pas bien longtemps encore, et tu auras le mot de l'énigme. Je t'envoie la lettre, reçue ce matin même, de la bonne mère Anastasie.

Tu y verras, mieux que je ne pourrais te le dé-

crire, la bonté de mon père et la coupable erreur de la repentante Madeleine. »

LA RÉVÉRENDE MÈRE ANASTASIE A MADELEINE.

« Enfin, ma fille, Dieu soit loué, le bandeau est tombé de vos yeux !

Vous rendez pleine , mais tardive justice , à la tendresse d'un père, si digne de votre amour.

Je ne vous gronderai pas , ma pauvre *romanesque* enfant; je l'ai fait jadis, tant de fois, sans rien gagner sur votre nature impressionnable et rêveuse, sur la tournure chimérique de votre esprit, sur l'exaltation poussée à l'excès d'un cœur enthousiaste !... Mais Dieu me pardonne ! — Voilà que je me remets à vous parler de vos anciens défauts , quand il est convenu que vous en êtes à tout jamais corrigée.

Ce n'est pas d'eux dont je voulais vous entretenir.

Il faut que vous sachiez , Madeleine , qu'il y a huit ans environ, un homme en deuil, tenant par la main une petite fille qui n'avait plus de mère, venait frapper à la porte de notre sainte maison.

« Je vous confie mon unique trésor, nous dit-il ; voilà tout ce qui me reste d'un bonheur dont Dieu m'a demandé le sacrifice.

« Élevez cette enfant avec la tendresse de mères dé-

vouées, mais, en même temps, soyez pour elle des guides sages et éclairés.

« Elle a hérité de sa mère un tempérament nerveux, sensible à l'excès, impressionnable jusqu'à la souffrance.

« Cette disposition maladive, je n'ai jamais pu, malgré tous mes efforts, la détruire chez ma pauvre femme. Elle a altéré, non pas mon bonheur, car c'était un ange de piété et de douce résignation, mais ses joies à elle ici-bas !

« Aimante à l'excès, craintive, prompte à prendre l'alarme sur toutes choses, elle n'a su jouir d'aucune des félicités que Dieu nous avait accordées.

« Elle ne se plaignait jamais, mais elle souffrait toujours d'un mal devenu incurable.

« Je vous demande donc, pour ma fille, une éducation forte, comme la religion sait la comprendre. Développez sa raison, fortifiez cette sensibilité maladive, cherchez à redresser cette faculté de l'imagination, si dangereuse quand elle est poussée à l'excès. »

Cette enfant en deuil, c'était vous, Madeleine ; ce père inquiet et désolé, c'était le vôtre.

Pendant huit années qu'a duré votre éducation, nous avons entretenu avec lui la plus active, la plus minutieuse correspondance, et quand il est venu réclamer son *trésor*, c'est d'après nos conseils (il voulait bien nous en demander encore) qu'il s'est mis en garde, par une froideur et une réserve affectées, contre les

élans d'un jeune cœur qui ne savait jamais se contenir dans de justes bornes.

Et maintenant, ma chère enfant, que le Dieu de force soit avec vous. Qu'il vous guide dans votre vie nouvelle !

Si ce puissant secours vous accompagne, Madeleine, qui sera contre vous ?

Vous rappelez-vous le commencement de ce beau psaume que nous chantions ensemble dans notre sainte chapelle :

« Celui qui habite sous l'aile du Seigneur demeure sous la protection du Dieu du ciel. »

Que ces paroles soient toujours présentes à votre esprit, ma chère fille !

Qu'elles vous rassurent au milieu des rudes réalités de la vie, aussi bien que dans les craintes puériles de votre imagination !

« Le Seigneur est pour Israël une sentinelle vigilante ; qu'Israël soit donc en paix ! »

Je m'arrête, enfant chérie de nos maternelles sollicitudes, en vous envoyant la plus tendre bénédiction de notre révérende mère, et les vœux que forme pour vous

Votre vieille et constante amie,

Sœur Anastasie, R. V. »

JEANNE A MADELEINE.

« Voici ma dernière lettre ! Quelques mots seulement pour t'annoncer mon arrivée.

Demain, je serai à Sancey, au milieu de vous tous !

Ma tante vend la chère petite ferme de Lussac ; elle va se fixer auprès de sa fille dont la santé réclame les soins maternels, et moi, Madeleine, moi je suis heureuse, bien heureuse, car je ne vous quitterai plus.

Mais il te l'aura dit, ce bon père, dont le cœur a toutes les délicatesses :

« Venez, Jeanne, m'a-t-il écrit, je perds ma fille aînée, que je retrouve au moins sa sœur cadette. »

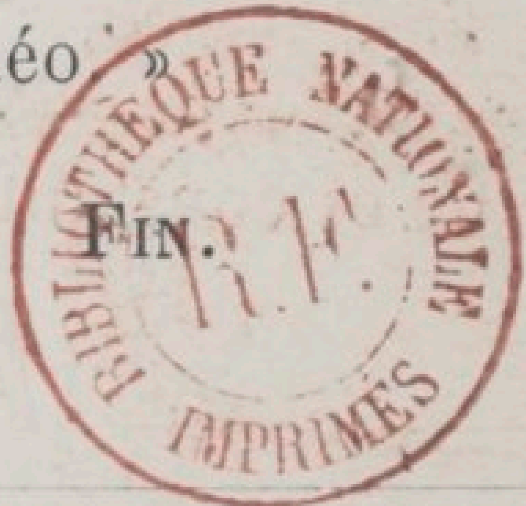
Comme il sait se venger et nous punir ! Dis-lui ma reconnaissance, et partagez-vous entre vous trois (y compris monsieur Raoul) les sentiments dont mon cœur déborde.

Ton heureuse JEANNE.

P.-S. Et la haine de famille ? Et le procès ? De tout cela il n'en est plus question ! Capulets et Montaigus, donnez-vous le baiser de paix.

Juliette épouse Roméo. »

FIN.



IMPRIMERIE BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX.

